REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME II. — 1er AVRIL 1853.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cᵉ,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1853

054
R3274
1853, v.2

LES DIEUX EN EXIL.

L'étude qu'on va lire est le plus récent produit de ma plume; quelques pages seulement sont d'une date plus ancienne. Il m'importe de faire cette remarque pour n'avoir pas l'air de marcher sur les brisées de certains librettistes qui maintes fois ont su tirer parti de mes recherches légendaires. Je voudrais volontiers promettre une prochaine continuation de ce travail, dont les matériaux se sont accumulés dans ma mémoire; mais l'état de santé précaire où je me trouve ne me permet pas de prendre un engagement pour le lendemain.

Nous nous en allons tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant, non selon le hideux procédé Gannal, mais par l'emploi d'arcanes qui ne se trouvent que dans la pharmacie du poète. Oui, les croyances, et avec elles les traditions, s'en vont. Elles s'éteignent, non-seulement dans nos pays civilisés, mais jusque dans les contrées du monde les plus septentrionales, où naguère florissaient encore les superstitions les plus colorées. Les missionnaires qui parcourent ces froides régions se plaignent de l'incrédulité de leurs habitans. Dans le récit d'un voyage au nord du Groënland fait par un ministre danois, celui-ci nous raconte qu'il a interrogé un vieillard sur les croyances actuelles du peuple groënlandais. Le bonhomme lui répondit : Autrefois on croyait encore à la lune, mais aujourd'hui l'on n'y croit plus.

HENRI HEINE.

Paris, 19 mars 1853.

Singulier métier que celui d'écrivain! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre ami Henri Kitzler, bachelier ès-lettres à Goettingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la foire littéraire de Leipzig. Le

vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait « sous la plume. » — « Il restera bien longtemps encore *sous ta plume,* » murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *magnificence du christianisme;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig?

— Oh! non, me répondit-il en poussant un profond soupir; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les argumens les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu.—Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des pères de l'église à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur.* J'ai payé à la librairie Vanderhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologiques dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque Mme la conseillère aulique Blank me demandera : « Quand donc doit paraître votre *Magnificence du christianisme?* »

Hélas! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que par ce fait la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière? Alors même que tu nierais les miracles de l'Évangile, tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Évangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la parole... Mais quelle parole aussi!... Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu!—Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe!

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours. — Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des pères de l'église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Évangile, et prouvé comme

quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les persécutions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en lice avec le paganisme, et, semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais hélas! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Édouard Gibbon entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui bien avant la naissance du Christ n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs par Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, dans les termes les plus touchans, d'épargner ces chefs-d'œuvre précieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière! — Les fleurs du printemps de l'humanité, ces monumens d'une période qui ne refleurira plus, périrent à jamais sous les efforts d'un zèle destructeur... — Non, s'écria mon savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai jamais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable méfait; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres. O vous! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des dieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la poésie, c'est vous que j'invoque! Acceptez cette offrande expiatoire, c'est à vous que je sacrifie ce livre!

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans la cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta bientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Goettingue, dans l'hiver de 1820, quelques jours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an où l'huissier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et où quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis opposés de la *Burschenschaft* et de la *Landsmannschaft*. Ce furent de vaillans coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris; mais il s'en consola en bon chrétien, con-

vaincu qu'un jour, dans le royaume céleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons reçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme sur le paganisme. Je ne suis nullement de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant d'amertume le zèle iconoclaste des premiers chrétiens. Je pense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces monumens vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et ces mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du domaine de Satan. Dans les statues et dans les temples, le chrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et d'une vaine erreur; non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, il les croyait animés d'une existence réelle : selon lui, c'étaient autant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu comprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, vous n'aviez pas à défendre une doctrine morte, mais de vivantes réalités! Il n'importait pas en effet de donner par des subtilités néo-platoniciennes une signification plus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux défunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, de se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle de ces premiers pères de l'église, qui attaquaient, par des plaisanteries presque voltairiennes, la moralité des dieux! — Il importait plutôt de défendre l'essence de l'hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la vie de la société hellénique, et de s'opposer avec force à la propagation des idées et des sentimens sociaux importés de la Judée. La véritable question était de savoir si le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme spiritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques qui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour les reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde devait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit grec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir toutes les magnificences de la terre! — Peu importait l'existence des dieux : personne ne croyait plus à ces habitans de l'Olympe parfumé d'ambroisie; mais en revanche quels amusemens divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs;

on s'étendait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyans se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchans démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent, la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des piéges aux téméraires!

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poètes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet! Tout à coup il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme antique. En croira-t-il ses yeux? Jamais il n'a vu des formes aussi gracieuses. Il pressent sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes, que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jeux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit! Cet étonnement redoubla, lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée, il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance

avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus, qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentît battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et, lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière de nuit. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lende-

main, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête détachée du tronc gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. — Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôta son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne; mais, quel ne fut pas son effroi! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées; mais la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, et qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion : la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver; mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui pré-

senter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force, lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortége. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin, que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : « Cruel prêtre Palumnus! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus! » Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante, ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmans caractères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVIIe siècle. Le chapitre des *Esprits élémentaires* y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts; ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier; c'est

du romantisme classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes, et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyans et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une statue, il est appuyé sur son grand sabre de bataille; mais sa tête blanche comme la neige tremblotte toujours et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps; d'autres n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdûment dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait; mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie; il voudrait de nouveau éprouver les sentimens d'autrefois, ne fût-ce que des sentimens de douleur. Voilà ce qui arriva au Tannhæuser, au rapport d'une chanson qui est un des monumens linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui que les compilateurs du *Wunderhorn* l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhæuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poème original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, je vais publier ici ce *Tannhæuser* modernisé :

« Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson du Tannhæuser.

« Le noble Tannhæuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.

« O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi; tu vas me laisser partir.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.

« N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses?

« — O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur; j'ai soif de souffrances.

« Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

« Viens, passons dans ma chambrette; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

« — O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

« Mais lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

« Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'as fait maintes fois.

« Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et ingrat, que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

« C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets; je vais moi-même t'ouvrir la porte. »

« A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

« C'est Urbain, le pieux pontife; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

« — O saint-père, pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer.

« La foule élargit son cercle; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape?

« — O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

« Je me nomme le noble Tannhæuser. Je voulais goûter amours et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

« Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâces et de charmes; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.

« Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.

« Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.

« Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand' peine que je me suis échappé de la montagne.

« Je me suis échappé de la montagne; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout; ils me disent : Reviens, reviens!

« Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre; la nuit, ma vie se réveille. Mon rêve me ramène auprès de ma belle dame; elle est assise près de moi, et elle rit.

« Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches! Oh! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.

« Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.

« Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.

« Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.

« Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés?

« O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin! »

« Le pape lève les mains au ciel et dit en soupirant : — Infortuné Tannhæuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.

« Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.

« C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourmens éternels. »

« Le noble chevalier Tannhæuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit.

« Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

« Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

« Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

« Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus?

« — Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie; j'avais des affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

« Rome est bâtie sur sept collines; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le pape; le pape te fait dire bien des choses.

« Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

« Pendant que je traversais les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

« Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne; elle

dormait là-bas du sommeil du juste, sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

« J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici, et je ne quitterai plus jamais ta montagne. »

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose, et j'avoue franchement que le poème qu'on vient de lire est de mon propre crû, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poème primitif dans lequel le vieux poète a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très intéressant et très instructif pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poètes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rhythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poète prédomine la foi antique, tandis que chez le poète moderne, né au commencement du XIXe siècle, se révèle le scepticisme de son époque; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentimens purement humains. Le vieux poète, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité, et le dernier mot de son poème, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poète :

« Mais à présent je veux commencer; nous voulons chanter le Tannhæuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec la dame Vénus.

« Le Tannhæuser était un bon chevalier; il voulait voir de grandes merveilles; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.

« — Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites? Vous devez rester avec nous; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.

« — Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'enfer.

« — Tu me parles beaucoup du feu de l'enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

« — De quel avantage peut m'être ta bouche rose? elle m'est très dangereuse. Donne-moi donc congé, ô Vénus, ma tendre dame! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé, je ne veux pas vous le donner. Oh! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

« — Mon âme est devenue malade. Je ne peux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame! donnez-moi congé de votre corps superbe.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

« — Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre damoiselle, que vous êtes une diablesse.

« — Tannhæuser, ah! pourquoi parlez-vous ainsi? tenez-vous à m'injurier? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

« Tannhæuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange.

« Le Tannhæuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : — Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le pape.

« Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

« O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

« J'ai été pendant une année entière chez Vénus, la belle dame; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : — Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

« — Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : — Marie, ô sainte mère, vierge immaculée, s'il faut me séparer de toi,

« Je vais rentrer dans la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame, où Dieu m'envoie.

« — Soyez le bienvenu, mon bon Tannhæuser; je vous ai regretté bien longtemps; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes fidèlement revenu.

« Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir; alors on envoya des messagers dans tous les pays où le Tannhæuser était venu.

« Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.

« C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés. »

Comme cela est magnifique! Déjà au début du poème nous trouvons un effet merveilleux. Le poète nous donne la réponse de la dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande du Tannhæuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre et nous suggère tout ce que Tannhæuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poète a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de la dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette femme-démon, de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvenirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé. — Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme entretenue, répondit le romancier. Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. D'après les renseignemens d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux.

Aussi bien que le caractère de la dame Vénus, le vieux poète a su rendre celui du Tannhæuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poème, Tannhæuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poète devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poète inculte, mais de pareils accens produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poème du *Tannhæuser* a été écrit, selon toute apparence, peu de temps avant la réformation; la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi la dame Vénus n'apparaît que très tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècle, Diane figure déjà comme un

génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents, ans on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail, ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècle, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement, ces pauvres dieux et déesses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisemens. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Égypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend. C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissemens de toute espèce et dans les cachettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'un moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au supplice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus, il était si beau de taille et de visage, que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la

suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Westphalien Schimmelpenning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres. Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge avec sa liberté ordinaire : — Dans le Tyrol, il y a des lacs très étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois, qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir; mais quelques heures après il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et il se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les mem-

bres engourdis, car il se sentait pris d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière, et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec moins d'hésitation. Lorsqu'au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans à la même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une beauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtemens, — c'étaient des tuniques blanches relevées très haut, avec une bordure de pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur

leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bienvenue aux nouveaux arrivés. Un de ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face hideusement lubrique et lascive grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes, qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre, comme celles des autres assistans, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamans, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisit le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc, tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement; derrière tourbillonnaient les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main; une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi

décolletée, qui faisait résonner le triangle; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines; ensuite les joueurs de luth...

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortége qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguettes. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs! Oui, c'est une orgie posthume : ces revenans gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie; encore une fois ils veulent danser la polka du paganisme, les danses des anciens temps, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute la fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche!* Comme je l'ai dit, mon cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique, évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait pas un mot de mythologie, il n'avait point fait la moindre étude classique; aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes : il frémit à la vue des gestes indécens, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il

vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. Les accords de la musique, accords mollement tendres et désespérés en même temps, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette, que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis, aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant sa révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire; quand il eut fini, il releva la tête; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, et le pêcheur vit avec stupéfaction que sa révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelé de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : « Très cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu, bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différens : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne

sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rends grâces au Seigneur. Il y a aussi des natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut renverser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec les hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous conseillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue; au cas contraire, le saint-office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellerier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. » Là-dessus, sa révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellerier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet, c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre, aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paie le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nomme des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses s'élève la maison solitaire d'un pêcheur qui vit là, avec sa famille, content et

heureux. La nature est triste dans ces contrées; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goëland, oiseau de mauvais augure qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitans de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissemens de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques momens pour parler affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négocians hollandais, et qui dénote une certaine aisance : un habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par momens glapissante; toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des

mouvemens graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non-seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'Ile Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec un nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'Ile Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les habitans de ces côtes sont courageux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tressaillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques momens; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux parties tombent d'accord; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque.

Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues; mais, aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un pétillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier finit par atteindre l'Ile Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissemens asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allége peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfans, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl*.

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'Ile Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen? Ce n'est pas là Pitter Jansen! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos*. Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillans

dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complétement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé : il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses antécédens et de ses talens. Il n'avait qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence; qu'au contraire le négoce jouissait de la plus grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négocians étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidens du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'Ile Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia*. Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise? Ce serait vraiment une idée spleenique que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans une étude sur la légende de Faust (1), j'ai parlé tout au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complétement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres; mais ce n'est que le style officiel de l'église qui gratifie les anciennes divinités de noms si

(1) Voyez la livraison de la *Revue* du 15 février 1852.

effrayans. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parens, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supporter le moins d'avanies : ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer, en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées du jus âcre et jaune de la *chique*, à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les matelots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des vicissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux, trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et de très hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manans attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas! quand fut proclamé le règne de la croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu, et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les vieilles femmes : personne n'a pu me fournir des renseignemens sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques, où je me fis montrer les *codex* les plus magni-

fiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et selon l'usage je fais ici mes remerciemens publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvége, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois mes connaissances concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le maniement du harpon, il me montra comment, avec le genou de la jambe droite, il faut s'appuyer au bord de la barque, au moment où l'on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des *stockfischs* vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout jamais à la chasse de la baleine. Lorsqu'à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'était plus guère ingambe lui-même, car, sur la côte de Sénégal, un jeune requin qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge la lui avait coupée d'un coup de dents : depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant sur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvégienne. Son plus grand plaisir à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il tambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper

sur la tonne; mais parfois, quand il voulait en descendre, je ne lui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des qualités de la baleine. Il commença également par un tel panégyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand, mais aussi le plus magnifique des animaux; les deux jets d'eau jaillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui donnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, surtout la nuit, au clair de lune. En outre cette bête était sympathique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour la vie conjugale. — C'est un spectacle touchant, ajoutait-il, de voir une famille de baleines groupée autour de son vénérable chef et couchée sur un énorme glacon pour se chauffer au soleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à folâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-cache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté de mœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins à des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent continuellement. On ne peut pas malheureusement nier non plus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment pieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur! m'écriai-je en interrompant mon ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire hollandais dans lequel il décrit la magnificence de la création, qui, selon lui, se manifeste même dans les régions polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamans que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non-seulement l'homme, mais aussi une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvemens assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques :

il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisemens de graisse d'une profondeur si prodigieuse, qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle épaisseur, que pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur nid. Ces ripailles de vermine finissent par importuner leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillans et tranchans d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvemens ascendans et descendans, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or dans ces balancemens, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats. Quelque énorme que soit la quantité d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron? Les baleines n'ont pas non plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là-haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que c'est que l'*île des Lapins?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : « C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a

pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvans; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom d'*île des Lapins*. Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin; il était assis sur un siége de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotans devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se tenait un oiseau d'une grandeur démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé, qu'il n'avait conservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiôme, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siége, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse et même majestueuse, se tenait droite malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits, quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous? »

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignemens sur tout ce qui concernait l'île; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que de temps immémorial il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un

asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapin, et qui lui donnaient en échange toutes sortes d'objets de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complétement étrangers; aussi le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terre, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers : — son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion; enfin, lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où se devait trouver ce monument, un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragmens de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose, gisent fracturées dans l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés.

De grandes dalles de marbre, des fragmens de mur carrés et des débris de toiture à forme triangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptés; malheureusement ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non-seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que dans leur aveuglement les idolâtres n'en avaient pas moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siége de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau à son côté poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissemens et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassemens du vilain oiseau et les bêlemens de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances

de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles : tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Chronide*. Oui, lui aussi fut soumis à la fatalité du destin, à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui en fronçant son sourcil faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire; soyez adoré par cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Caliste! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendans de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter : qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie. Quant à moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grands maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil*.

HENRI HEINE.

LES FOUILLES

DE NINIVE.

Chaque grand peuple qui paraît sur la terre a des arts, une langue, des monumens qui lui sont propres. Les livres saints et les historiens profanes nous avaient conservé le souvenir de cette nation assyrienne, issue en quelque sorte des patriarches, qui, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, avait fondé sur les rives du Tigre et de l'Euphrate l'un des plus puissans empires de la terre; mais, quelle qu'eût été autrefois son importance, un petit nombre des événemens de son histoire et les noms de quelques-uns de ses monarques avaient seuls échappé à l'oubli. On savait que ces fastueux souverains avaient fondé des villes, construit des palais, à la décoration desquels les arts avaient concouru : rien toutefois ne restait de ce passé, aucun monument n'avait échappé à la ruine sans exemple de ces vastes cités. L'homme qui eût cherché à reconstituer les élémens de ces arts qui avaient fleuri pendant des siècles à Ninive et à Babylone, en un mot à restituer un art assyrien, eût passé pour un ingénieux faiseur de paradoxes archéologiques. Et cependant cet art, essentiellement distinct de l'art égyptien, dont il était le contemporain, et de l'art grec, qu'il avait devancé, tranchant aussi de la façon la plus marquée avec les immuables et bizarres monumens que nous ont transmis à travers les siècles l'Inde, le Thibet et la Chine, — cet art avait longtemps existé, marquant d'une empreinte particulière et d'un style qui lui était propre les productions sans nombre de ces artistes dont les noms ne nous sont pas même connus.

Pour tout ce qui touche aux arts, à la civilisation, à l'architecture

même de cette nation fameuse, la ruine a été pendant longtemps regardée comme complète. Babylone ne présente qu'un prodigieux amas de briques et de décombres en quelque sorte pulvérisés, que depuis deux mille ans les extracteurs de briques ou *sakkhârah* exploitent comme une sorte de carrière, et il faut fouiller à une profondeur de plus de soixante pieds pour y rencontrer, non pas un monument encore debout, mais quelques briques restées intactes. Ninive de son côté, recouverte par les débris argileux de ses édifices transformés en sol végétal, est cachée sous la plaine ou sous les collines que couvraient autrefois ses palais. On ne pouvait donc, il y a quelques années, que se livrer à de vagues conjectures sur ce qui avait pu exister autrefois. Tout ce passé d'un grand peuple était mort, ses arts comme son histoire, sa langue et ses monumens.

Aujourd'hui cependant tout a changé de face, et depuis l'instant où M. Botta a retrouvé la première dalle de marbre chargée d'un bas-relief assyrien, chaque jour ajoute une découverte nouvelle aux découvertes déjà faites. L'art et la civilisation d'un grand peuple reparaissent avec les monumens que d'infatigables explorateurs mettent en lumière. L'histoire renaît avec ces innombrables inscriptions dont le texte n'est plus aujourd'hui une langue morte. Non-seulement on a pénétré dans les salles de ces palais, cachés pendant des siècles sous l'argile accumulée, et on a recueilli les bas-reliefs et les sculptures qui les décoraient, mais on a retrouvé les terrasses, les colonnades, les aqueducs, toutes les dépendances de ces édifices, jusqu'aux celliers des rois, et les portes des villes, cintrées comme les arcs triomphaux des Romains, se dressent dans toute leur majesté, comme au jour où le prophète Jonas les franchissait en annonçant leur ruine prochaine.

Ces monumens, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, et auxquels on peut ajouter aujourd'hui un premier spécimen de la peinture décorative des Assyriens, ont un style, un caractère communs, et portent le cachet d'une même école. Ces artistes ignorés et d'une si prodigieuse fécondité, qui décorèrent les premières cités que l'homme ait habitées, possèdent déjà la plupart des secrets de leur art. Ils connaissent la structure du corps humain; ils savent en reproduire le mouvement et les attitudes avec une singulière énergie. Il y a plus, la manière dont sont traités les accessoires, — particulièrement les arbres, les eaux, l'architecture, la flamme qui dévore les édifices, — annonce une sorte de parti pris absolu ou de manière qu'on ne rencontre que chez les écoles expérimentées et qui touchent à la décadence. Cependant, à côté de cette science acquise et toute conventionnelle, on sent à certaines incorrections involontaires, ou qu'on n'a pas cherché à éviter, un art voisin encore de son

enfance. C'est ainsi que l'œil se présente toujours de face, même dans les figures de profil, et que les deux pieds sont tournés dans le même sens. La science de l'observation ne manquait pourtant pas à ces premiers artistes, et l'on s'étonne, en étudiant leurs productions, de l'exactitude avec laquelle le caractère des différentes races humaines, le mouvement des animaux, et jusqu'à des accessoires en apparence indifférens, sont généralement exprimés.

Jusqu'à ce jour enfin, on avait pu croire que l'art assyrien s'était renfermé dans certaines limites exceptionnelles, et se bornait à une sorte d'application exclusive de la statuaire polychrôme à la décoration monumentale : une découverte toute récente est venue prouver que la peinture dans son application la plus durable et la statuaire dans son expression la plus élevée concouraient également à la décoration de ces édifices.

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire des découvertes successives qui ont amené la résurrection de cet art si longtemps perdu (1). On sait comment les Anglais, mettant à profit les premiers travaux de M. Botta, ont simultanément exploré les principaux monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul. Des sculptures et un grand nombre d'objets précieux recueillis par MM. Layard, Rawlinson et d'autres encore, à Khorsabad, à Nimroud, au Kouyoundjeck, ont formé la belle galerie assyrienne du *British Museum*. La France, qui avait donné la première impulsion, ne pouvait laisser le champ libre aux missionnaires anglais, et l'on se rappelle que, vers la fin de 1851, M. Place, nommé consul de France à Mossoul, avait été chargé de reprendre les fouilles commencées par M. Botta sur le monticule de Khorsabad. C'est l'historique des travaux et la série des découvertes qui, depuis le commencement de l'année 1852, ont signalé cette nouvelle campagne archéologique, que nous voudrions surtout faire connaître ici avec quelque détail en nous aidant des rapports inédits de l'explorateur français.

Pour se conformer aux instructions que le gouvernement français et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui avaient données, M. Place devait reprendre les fouilles commencées à Khorsabad par M. Botta, et se livrer à l'exploration des nombreux monticules artificiels qui s'élèvent aux alentours de Mossoul, dans cette vaste plaine formant aux environs de la ville, sur la rive gauche du Tigre, une sorte de demi-cercle dont ce fleuve serait la corde. Avant tout, il fallait se livrer à une étude sérieuse des travaux entrepris par les Anglais à Nimroud et au Kouyoundjeck. Les fouilles du dernier de ces

(1) Ici même (livraisons du 15 juin et du 1er juillet 1845), les résultats des premières fouilles faites à Ninive ont été appréciés par M. Eugène Flandin.

monticules, commencées autrefois sans résultat par M. Botta, avaient été reprises depuis par les Anglais avec un singulier succès; il fallait s'inspirer de cet exemple. A la vue de ces travaux vraiment gigantesques, de ces profondes tranchées pénétrant au centre même du monticule de Kouyoundjeck, et qui, après plus d'une année de travail, ont enfin amené l'exhumation d'un palais aussi merveilleux peut-être que celui de Khorsabad, le consul de France comprit que la suite et la persistance étaient la première vertu de l'explorateur. Il se promit d'imiter en cela l'exemple que lui donnaient ces agens rivaux, et de ne se laisser rebuter par aucune tentative, quelque infructueuse qu'elle parût au premier abord. On verra combien cette louable ténacité lui a été profitable. M. de Longueville, qui avait géré le consulat de Mossoul pendant les deux années précédentes, et le père Marchi, supérieur des dominicains, qui avait assisté aux travaux de M. Botta, purent de leur côté bien renseigner notre agent. Dès son arrivée à Mossoul, le nouveau consul s'était mis d'ailleurs en rapport avec M. le colonel Rawlinson, consul général d'Angleterre à Bagdad, si connu par ses découvertes et ses travaux sur les écritures cunéiformes. Tous deux, reconnaissant que le résultat de leurs travaux communs devait en définitive profiter à la science, étaient loyalement convenus d'écarter toute idée de fâcheuse concurrence, toute étroite et stérile rivalité, et de s'entr'aider réciproquement dans leurs recherches. Depuis, ces bonnes relations, cet échange de communications intéressantes, se sont continués sans interruption.

La plupart des découvertes faites jusqu'à ce jour en Assyrie par M. Botta et les missions anglaises l'ont été dans des conditions analogues. Comme le font encore de nos jours les princes orientaux, les chefs de cette grande nation qui habitait les vastes plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate se construisaient, chacun après son avénement au trône, un palais où ils se tenaient de préférence. L'emplacement choisi était une éminence naturelle ou un simple renflement de la plaine voisin d'un ruisseau. Sur cette base s'étageaient de vastes constructions, de spacieuses terrasses en briques crues noyées dans un lit de bitume alternant avec des couches de sable. Le palais décorait le faîte de ces collines artificielles. Il n'est donc pas surprenant qu'on rencontre aujourd'hui, dans la plupart des monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul, les ruines d'édifices analogues, caractérisées néanmoins par certaines différences que nous signalerons plus tard. Ces palais bâtis à grands frais occupaient un emplacement considérable, comme nous le prouvent les fouilles de Khorsabad, du Kouyoundjeck et de Nimroud. La pierre formait, avec les briques cuites ou crues, le premier étage de ces constructions, dont la brique crue, ou même tout simplement l'argile battue, composaient les étages

supérieurs. Des marbres, gypseux la plupart, étaient employés pour le revêtement des murs des salles de plain-pied. Ces revêtemens étaient d'une magnificence singulière. Des bas-reliefs avec inscriptions rehaussés des couleurs les plus vives les décoraient en partie, et près des portes se dressaient des sculptures colossales représentant des taureaux ou des lions ailés à tête humaine, emblèmes de la force et personnification du souverain. Ces travaux, si nous en jugeons par ce qui en subsiste encore aujourd'hui, devaient occuper une nombreuse école de sculpteurs d'un rare talent. Quel magnifique spectacle offraient dans ces temps reculés, et à l'époque où florissait cette surprenante civilisation assyrienne, ces rives du Tigre et de l'Euphrate, aujourd'hui solitaires et désertes, où, de distance en distance, apparaissaient sur les *hauts lieux* ces vastes palais si richement décorés et leurs fastueuses dépendances!

La découverte de M. Botta avait été comme la première révélation de cet art et de cette civilisation. Les dernières fouilles dirigées par le nouveau consul de France à Mossoul ont étendu l'horizon, surtout au point de vue architectural. Ce n'est plus aujourd'hui sur quelques monumens isolés du génie assyrien que l'attention peut se porter : c'est une ville entière dont le plan se découvre, c'est tout un système d'architecture qui se révèle, appliqué aux destinations les plus variées, aux travaux de défense militaire comme à l'ornementation des palais et à l'embellissement d'une vaste cité. Les fouilles de Khorsabad, celles des monticules de l'enceinte de Ninive, celles enfin des environs de la ville assyrienne, marquent trois groupes de travaux distincts qui doivent nous occuper tour à tour.

L'ensemble du monticule de Khorsabad, où M. Botta a fait ses belles découvertes, présente un développement rectangulaire d'une grande étendue. Un renflement fort régulier du terrain indique l'emplacement des murailles qui formaient l'enceinte de la ville antique. Ces murailles, dessinant un carré presque parfait, ont un développement de près de deux kilomètres sur chaque face. De distance en distance, de petits tertres coniques, qui, à l'exception d'un seul, se dressent sur l'alignement de la muraille, indiquent l'emplacement des tours ou plutôt des portes fortifiées, comme une des récentes découvertes vient de le prouver. M. Botta, occupé par le déblaiement du palais qu'il venait de retrouver, et voulant tirer sur-le-champ tout le parti possible de cette première découverte, n'avait opéré sur ces divers points de l'enceinte qu'une sorte de reconnaissance fort superficielle, mais qui néanmoins lui avait permis de constater l'existence de l'ancienne muraille. M. Place, tout en continuant l'exploration des parties du palais que M. Botta n'avait pas fouillées, a jugé convenable de s'attaquer aux principaux de ces monticules coniques de l'enceinte, et il est arrivé aux plus curieux résultats.

Les premières fouilles amenèrent la découverte de petits objets en marbre, agate, cornaline et autres matières dures, travaillées et polies comme elles auraient pu l'être par nos joailliers modernes. A ces pierres dures étaient mêlés de petits disques et autres objets en ivoire, que le moindre contact faisait tomber en poussière, et dont un seul a pu être conservé. Tous ces objets étaient disséminés sur une légère couche de sable placée entre deux massifs de briques crues, sur un espace de moins de douze mètres carrés. Comme la couche de sable dans laquelle ils se sont rencontrés occupe une surface de plus de cinq cents mètres, on peut espérer, en exploitant cette sorte de veine, découvrir de vrais trésors d'objets de même genre; ce serait là une rencontre d'autant plus précieuse, qu'il n'existe rien de semblable dans nos collections assyriennes de Paris. Ces matières dures, taillées la plupart en forme de graines d'églantier et percées d'un petit trou dans leur longueur, paraissent avoir formé des colliers. M. Place ne fait pas mention de découvertes d'objets métalliques : il est donc probable que le temps et l'oxidation les auront détruits. Dans une autre de ces éminences coniques, on a déblayé comme une sorte de vaste escalier en briques cuites revêtues d'inscriptions, ou plutôt comme une série de terrasses successives. Sous le premier et le plus profond de ces degrés, que rendait fort remarquable la disposition singulière des briques qui le composaient, s'est rencontré un double souterrain ou conduit des plus curieux, et dont il n'a pas été possible de préciser l'usage. Ce double souterrain est formé par deux galeries concentriques. La principale, que la seconde paraît recouvrir comme une sorte d'enveloppe ou de chape, présente le plus bizarre arrangement. Ce souterrain commence en effet par une petite voûte en plein cintre, construite en briques avec le plus grand soin, d'un mètre de largeur sur un mètre et demi de hauteur. Le plein cintre fait place insensiblement à une forme qui n'est ni le cintre ni l'ogive. Cette forme se modifie à mesure que le souterrain se rétrécit, et, à onze mètres de son commencement, arrive à l'ogive parfaite. Ce n'est pas tout, ce rétrécissement progressif se continue, et à vingt-huit mètres de l'entrée de la voûte, où un homme pouvait se tenir debout, ce couloir ne présente plus qu'un espace angulaire, compris entre deux briques inclinées et se terminant par une issue de moins d'un décimètre carré. Cette galerie ou couloir, construite avec une rare perfection et conduite avec une précision et une habileté toutes mathématiques, offre une sorte de problème archéologique qu'on n'a pu résoudre encore d'une manière satisfaisante. Ce qui ajoute à la difficulté de la solution, c'est que le second canal ou conduit qui enveloppe le premier ne présente, lui, aucune espèce d'issue.

Des tranchées ouvertes dans le même monticule du côté de l'est ont amené la découverte de gonds et de pivots en bronze appartenant

à des portes dont il ne reste plus que ces parties métalliques et les pierres entaillées sur lesquelles tournaient les pivots. Par ces portes, au moyen d'une fouille heureusement dirigée, on a pu pénétrer dans une salle qui a reçu le nom singulier de *magasin des jarres*. On ne saurait, en effet, se figurer la quantité de poteries de ce genre qu'on trouve accumulées dans cette enceinte : jarres de toute espèce, grandes, petites, larges, étroites, écrasées, rétrécies et accumulées en tel nombre, qu'il est impossible de se figurer comment autrefois on pouvait circuler entre elles. Malheureusement le poids de la terre accumulée sur ces objets fragiles en a brisé la plupart; M. Place a pu néanmoins retrouver intactes quelques-unes de ces poteries qui deviendront le noyau d'une curieuse collection de céramique assyrienne. Les vases préservés sont de petite dimension et se trouvaient renfermés dans les grandes jarres, au nombre souvent de quatre ou cinq. Ils étaient remplis de terre, comme les autres, mais d'une terre argileuse et tassée à tel point par les siècles, qu'il a été fort difficile de les vider sans les briser.

Ces jarres renfermaient aussi des objets en cuivre fort curieux. M. Place cite en première ligne des têtes de gazelles repoussées, qui ont la plus frappante analogie avec les objets de même ordre que tiennent à la main des personnages des bas-reliefs assyriens, et qui servaient, sans nul doute, à puiser l'huile ou le vin. Rien de pareil n'avait encore été trouvé dans les fouilles. On a recueilli en outre quelques petits objets usuels, aiguilles, crochets et pendans d'oreilles, comme ceux qu'on voit figurer dans ces mêmes bas-reliefs.

L'accumulation ou pour mieux dire l'introduction de la terre dans toutes ces salles, ces galeries, et dans les vases qu'on y rencontre, est d'autant plus étrange que cette terre argileuse et compacte n'est rien moins que pulvérulente. Il est fort probable qu'elle provient des murailles des édifices qui se sont écroulées autrefois, et que les eaux pluviales ont délayées, puis déposées pendant une longue suite de siècles dans toutes les parties souterraines de ces monumens. Les récentes découvertes céramiques ne se sont pas bornées à cette seule salle. Dans le plan qui accompagne son grand ouvrage, M. Botta avait indiqué, près de l'angle oriental du mur d'enceinte, l'existence d'une chambre renfermant de grandes jarres. M. Place a fait fouiller cette salle, dont il a envoyé un dessin photographique des plus curieux. On y voit, en effet, de grandes jarres d'un mètre soixante-quatre centimètres de hauteur, à demi dégagées du sol qui les enveloppe, alignées avec soin et laissant entre chaque rangée un passage pour la circulation. Ces jarres ne posent pas à terre, mais sont placées sur des marchepieds en chaux de quatorze centimètres de hauteur, posant eux-mêmes sur un plancher de chaux construit avec un grand soin. Des indices certains ont démontré à M. Place que ces jarres,

loin d'avoir servi d'urnes funéraires, comme on l'avait pensé d'abord, ont simplement contenu du vin. Au fond de chacune d'elles, ou sur la chaux qui les supporte, on reconnaît en effet une sorte de sédiment de couleur violette laissé par le vin. Cette salle était donc un des celliers des rois d'Assyrie.

L'exploration de M. Place embrassait à la fois toutes les parties du palais. En continuant ses fouilles dans toutes les portions du monticule où il avait reconnu ces conduits souterrains qui lui ont permis de constater l'emploi simultané du plein-cintre et de l'ogive par les architectes assyriens, il était arrivé à découvrir les marches en marbre d'un escalier qui s'enfonçait au-dessous du niveau des planchers en briques des salles du palais. Ces vastes degrés, de cinq mètres de long sur quarante centimètres de hauteur d'une marche à l'autre, ont été suivis en montant et en descendant. En descendant, on a rencontré après la sixième marche un pavage en larges dalles d'un calcaire très dur, qui paraît s'étendre sur un vaste espace. En montant, les degrés ont conduit à un dallage de même nature qui, à une distance de cinq mètres, aboutit à une longue colonnade. Ces colonnes, dont M. Place a le premier constaté l'existence dans les monumens assyriens, sont comme moulées en argile très compacte, semblables en cela à la plupart des constructions qui s'élevaient au-dessus du niveau du sol; elles sont réunies par sections de sept chacune, encadrées par un double pilastre; un espace de quatre centimètres, suffisant à peine pour laisser pénétrer la lumière, sépare ces colonnes l'une de l'autre. Ces colonnes, d'une assez grande solidité eu égard à la matière qui les compose, puisqu'elles sont restées debout et en place, sont peintes à la chaux ou revêtues d'une sorte de stuc ou mastic noir comme les colonnes en briques de Pompéi. L'existence de deux de ces colonnades a été reconnue, et déjà on avait mis à découvert quatre sections de sept colonnes sans que rien annonçât qu'on fût au bout de l'une de ces rangées. Ces recherches, opérées au moyen de profonds tunnels, n'avaient pas permis de reconnaître encore le couronnement ou chapiteau des colonnes dont la base seule était déblayée. Il est probable que ces grands espaces dallés et ces séries de colonnes ont fait partie de la décoration extérieure du palais, auquel ces colonnades et ces terrasses superposées devaient imprimer un grand caractère.

Jaloux de compléter de toute façon la découverte de M. Botta et de recueillir un certain nombre de ces grandes figures sculptées et de ces bas-reliefs qui revêtaient les murs du palais, M. Place s'est attaché à fouiller certaines parties de l'édifice que son devancier avait reconnues, mais non explorées, particulièrement celles qu'il avait nommées l'*édifice ruiné*. M. Place avait appris de l'un des habitans du pays, qui avait dirigé les travaux sous M. Botta, que les grands taureaux à face humaine les mieux conservés avaient été rencontrés

dans cette partie du palais. Il ouvrit donc ses tranchées vers la face d'une de ces salles que le plan de M. Botta indiquait comme n'ayant pas été déblayée, et il rencontra aussitôt la ligne de bas-reliefs avec la quatrième paire de taureaux qui complétait l'encadrement et la décoration de cette salle. Bien que ces bas-reliefs fussent en partie brisés, divers indices n'ont pas tardé à faire reconnaître que la qualification donnée à cette portion du palais n'était rien moins qu'exacte, et que, loin d'être déjà ruinée lorsqu'un événement fortuit avait amené la complète destruction de ce grand édifice assyrien, on s'occupait au contraire à la construire et à l'orner. Mais laissons parler l'explorateur lui-même, dont les raisonnemens nous paraissent devoir être pris en sérieuse considération; ajoutons qu'il était difficile de les exposer avec plus de réserve, plus de convenance, plus de respect aussi pour le caractère de l'homme qui le premier a mis la science sur la voie de ces inappréciables découvertes.

« Ainsi commence, dit le consul de France à Mossoul, à se vérifier une opinion que je m'étais formée sur la véritable situation du prétendu *édifice ruiné*, que je serais porté à croire plutôt un édifice en construction. Certaines pierres ne sont pas encore entièrement polies; sur la robe de l'un des personnages est étendue une large tache de la même couleur noire que celle qui est sur la barbe, et qui sera sans doute tombée du pinceau pendant qu'on la peignait; il semble qu'on n'ait pas eu le loisir d'enlever cette tache, qui n'aurait certainement pas été laissée dans un palais habité assez longtemps pour avoir été renversé. D'autres pierres aussi intactes qu'on peut le désirer sont étendues sur le sol, comme si l'on n'avait pas eu le temps de les mettre à leur place, et les tailles du ciseau, lorsqu'elles ont été dégagées de l'argile qui les recouvre, apparaissent avec cette blancheur et ces aspérités qui dénotent un travail récent. On croirait que les figures sortent des mains de l'ouvrier. Nulle part on n'aperçoit sur les marbres la moindre apparence d'incendie; souvent les couleurs y sont vives, et l'un des personnages, dont la moitié seulement est découverte jusqu'à présent, porte sur sa robe une longue inscription très bien conservée. Voilà les motifs qui me font supposer, jusqu'à ce jour du moins, que ce vaste espace qui n'a pas été exploré, et qui dépasse en surface l'étendue de la portion du palais mise au jour par M. Botta, recouvre les fragmens d'un édifice plus neuf et peut-être en construction.

« Sans affirmer pour le moment, puisque je n'ai point encore rassemblé de faits assez nombreux, que mon opinion soit la bonne, je m'explique parfaitement que M. Botta ait pu croire que ce nouveau palais était un édifice ruiné. Celui qu'il a déblayé se trouvait presque à fleur de terre, et, quoique tous les bas-reliefs qu'il a vus eussent été atteints par le feu, ils étaient debout. Ici au contraire ils

sont placés à une grande profondeur, et ce n'est point, comme lui, par des tranchées à ciel ouvert que nous les découvrons, mais par de véritables tunnels. Il est tout naturel que M. Botta, qui n'était guidé par aucun travail antérieur, et qui n'avait pour base que le petit nombre des observations recueillies par lui-même, ne trouvant rien à la suite de plusieurs fouilles pratiquées dans les mêmes conditions que celles qui lui avaient donné de si beaux résultats, ait conclu à l'absence ou à la ruine complète des anciens bas-reliefs. Il n'y a rien là qui puisse surprendre et qui amoindrisse l'immense portée de sa découverte, laquelle reste pleine et entière malgré cette légère erreur. Aussi je tiens essentiellement à ne point paraître diminuer en quoi que ce soit le mérite si incontestable de son ouvrage, qui respire d'ailleurs à chaque page tant de modestie : je constate seulement les faits que je découvre, afin que les savans puissent plus facilement établir sur les monumens assyriens une doctrine qu'il eût été malaisé d'improviser au premier abord. C'est en marchant dans la voie ouverte par M. Botta, et en tirant parti des renseignemens qu'il a donnés, que l'on peut rectifier quelques légères erreurs au début, erreurs qu'il aurait sans doute corrigées lui-même, si, au lieu du tiers à peine du monticule, il avait pu en explorer la totalité, et s'il avait été à même d'étudier les immenses travaux faits après son départ à Nimroud et à Kouyoundjeck, où les Anglais ne laissent pas un mètre de terre sans le bouleverser. »

On a reçu en France plusieurs dessins photographiés de ces sculptures; quelques-uns sont rehaussés de vermillon, de noir ou d'un bleu d'outre-mer magnifique dont on a retrouvé dans les fouilles un pain de la grosseur d'un œuf de pigeon. M. Place a indiqué au moyen de l'aquarelle ces brillantes enluminures. Les plus intéressans de ces fragmens doivent être rapportés en France, où ils ne seront pas un des moins précieux ornemens du musée assyrien. D'autres bas-reliefs, les mieux conservés peut-être qu'on ait encore découverts et les plus rares quant à la matière, méritent également le transport en France. Ce sont de magnifiques plaques en basalte de plus d'un mètre et demi de hauteur, représentant, l'une trois personnages à la file tenant chacun dans la main une petite forteresse flanquée de tours, assez semblable à un jouet d'enfant, et qu'on croit être l'emblème d'une ville conquise; l'autre, une chasse aux oiseaux dans un bois. L'un des chasseurs n'a pas de barbe, et à son embonpoint on reconnaît un eunuque; de ses flèches il a déjà frappé un oiseau, et il en vise un autre. Le second chasseur, fort barbu et plus petit, pour indiquer sans doute un degré d'infériorité sociale à l'égard du chasseur dont il ramasse le gibier, tient à la main un oiseau qui a été frappé et qui se débat. Toute la partie supérieure du chasseur qui tend l'arc, et particulièrement la tête, les bras et les mains, mais

surtout la main droite qui retient la flèche près de partir, et dont les doigts présentent la souplesse la plus heureuse, sont dignes des beaux temps de l'art grec.

On a recueilli en outre, dans les fouilles de cette partie du palais, un grand nombre d'objets curieux. Nous nous bornerons à signaler des espèces d'œils de bœuf cylindriques en terre, sans vitres, destinés à laisser pénétrer l'air et la lumière dans les édifices, — parfaitement semblables à ceux que les habitans de Mossoul placent de nos jours dans l'épaisseur des murs de leurs terrasses, et qui leur permettent de voir ce qui se passe à l'extérieur sans être vus; — différens vases en cuivre; une jolie fiole en verre blanc, d'une forme très élégante, recouverte à l'intérieur d'une substance à reflets nacrés, et ornée de deux anses en verre rouge. Une petite coupe ou cornet du même verre que la fiole est enjolivée d'une série de dessins coloriés en rouge et en bleu formant relief, ce qui nous prouve que les Assyriens connaissaient le verre et les émaux, et les appliquaient à tous les usages. Signalons également des clous en cuivre à tête argentée, de petites cornes en cuivre qui ont dû appartenir à une idole, un cachet en pierre calcaire représentant une branche d'arbre, un petit taureau en bronze malheureusement en très mauvais état, et enfin de grands cylindres en argile renflés vers le milieu et de forme décagone, dont chacun des dix pans est recouvert de six, sept ou huit lignes d'inscriptions cunéiformes, d'une écriture extrêmement fine et déliée. Ces cylindres creux à l'intérieur, et que M. Place suppose avoir été moulés en deux morceaux rapportés, sont percés d'un trou dans toute leur longueur, comme s'ils avaient dû être enfilés à la suite l'un de l'autre. Leur hauteur est de vingt-trois et de vingt-cinq centimètres, leur circonférence de quarante à quarante-six centimètres. M. Rawlinson, à qui M. Place a communiqué cette curieuse découverte, a reconnu que les inscriptions de ces cylindres étaient du même genre que celles des grands taureaux. Il paraîtrait qu'elles contiennent encore une énumération des titres et des conquêtes du roi Sargon, dont plusieurs passages sont nouveaux et présentent une véritable importance historique. Une autre de ces inscriptions indique et énumère les monumens, temples, palais, portes, colonnes, etc., que ce même roi Sargon a fait construire pour embellir sa ville.

Les fouilles du palais et des monticules isolés que l'on supposait être les tours de l'enceinte de la ville ont été conduites simultanément et avec une merveilleuse activité. Déjà au pied d'une de ces éminences, on avait découvert une sorte de voie cyclopéenne, formée de pierres irrégulières de grande dimension et pénétrant dans l'intérieur de la cité, tout à fait au-dessous de l'alignement des mu-

railles. M. Place supposa sur-le-champ que cette route devait conduire au monument reconnu par M. Botta, et cette hypothèse s'est trouvée confirmée par la plus intéressante des découvertes qu'il ait faites depuis.

En parcourant l'enceinte de la ville antique, M. Place avait remarqué, du côté du sud-ouest, une éminence assez élevée, se reliant à un monticule accidenté de même hauteur, et presque égale en superficie au monticule du grand palais. M. Botta l'avait indiquée dans son plan et assurait y avoir rencontré des traces nombreuses de constructions. Il importait d'explorer cette partie de la ville. Deux tranchées ouvertes sur les flancs du monticule opposé d'un côté à l'intérieur de la ville, de l'autre à la campagne, firent bientôt reconnaître deux murs parallèles composés de pierres du calcaire le plus dur et placées debout les unes à côté des autres. Ces murs, à leur base, étaient séparés par un intervalle de trois mètres dix centimètres de large, rempli par une sorte de dallage cyclopéen pareil à celui qu'on avait déjà reconnu au pied d'une autre éminence. Il n'y avait pas à en douter, c'était une des entrées de la ville. On fit suivre ces murs, et on reconnut qu'à vingt et un mètres du commencement, ils s'écartaient à angle droit à gauche et à droite, encadrant comme une espèce de salle ou plutôt de cour intérieure, telle qu'il en existe aux entrées de certaines villes d'Orient, pour faciliter la circulation des chars, des chevaux, des chameaux, lorsqu'il existe quelque encombrement. Décidé à éclaircir complétement ce point d'archéologie, résolu d'explorer à fond et une fois pour toutes un de ces monticules de l'enceinte, M. Place se transporta vers le centre de l'éminence, à égale distance de deux allées déjà reconnues, et fit ouvrir une troisième tranchée sur le point culminant. Là, après quatre jours de travaux, il mit à découvert une large voûte en plein cintre, en briques, appuyée sur des contre-forts également en briques. C'était, à n'en pas douter, le haut de la porte à laquelle conduisaient les deux entrées découvertes et le chemin cyclopéen. Cette porte, construite en grandes briques convergeant vers un centre, — et qu'entoure une double rangée de briques couchées, traçant comme un double cordon à l'intérieur et à l'extérieur, — est encastrée dans un mur aussi élevé qu'elle et recouvert d'une couche de chaux formant sans doute la base d'une tour qui la dominait et la défendait. A en juger par la vue photographiée qu'en a prise un dessinateur attaché à l'expédition, le sommet de cette porte affleure, à un mètre environ, le sol qu'elle a soutenu et qui, tout en l'ensevelissant, n'a pu l'écraser. Ces terres et ces décombres, qui pénètrent sous ses parties voûtées et dans les moindres interstices, sont d'une extrême dureté. D'où provient une masse de terre si considérable? On a peine à se l'expliquer, car il est peu pro-

bable que les constructions et les tours qui dominaient la porte, et contre lesquelles devaient agir ces puissantes machines figurées dans les bas-reliefs assyriens, fussent construites en argile, comme les murs du palais, édifice de plaisance. Cette construction dépasse d'ailleurs de beaucoup les idées qu'on se formait du talent architectural des Assyriens, et jamais la brique n'a été maniée avec plus d'adresse et d'intelligence. Cette porte de la ville a dix mètres trente-trois centimètres de hauteur sur trois mètres dix centimètres de largeur.

Voilà donc, indépendamment du palais du souverain et de ses vastes annexes, une des portes de cette ville antique dont les murs ont huit kilomètres de développement, retrouvée dans un état de conservation vraiment merveilleux. C'est un résultat immense acquis à la science; mais là ne doivent pas s'arrêter les découvertes de nos explorateurs, et quelque jour, grâce à leur zèle et à leurs intelligens efforts, Ninive, si tant est que ce soient les murs de cette vieille cité biblique qu'on ait retrouvés, nous apparaîtra complétement exhumée comme Herculanum et Pompéi. Un fait remarquable prouvera surabondamment que ce n'est pas là une vaine espérance.

Un jour, M. le colonel Rawlinson, ce consul-archéologue si zélé, esprit un peu aventureux peut-être, mais auquel on ne peut refuser ni l'intelligence la plus active ni la plus rare pénétration, parcourait avec M. Place le palais de Khorsabad, la ville et son enceinte, et il félicitait son collègue de la bonne fortune qui livrait à ses explorations ce sol d'une inépuisable richesse. « Pourquoi, ajouta-t-il en s'adressant à M. Place, borneriez-vous cette exploration au monticule principal et aux tertres de l'enceinte, quand vous avez sous vos pieds une ville entière à exhumer? » Et comme M. Place exprimait à ce sujet quelques doutes : « Je ne vous dis pas, reprit le colonel, que vous retrouverez toutes les rues et toutes les maisons, dont la plupart n'étaient probablement bâties qu'en terre et en briques crues, mais il y avait d'autres édifices dans cette ville dont l'enceinte est encore si nettement tracée devant vous, car j'ai lu dans les inscriptions publiées par M. Botta ce passage souvent répété par le roi Sargon : « J'ai bâti une ville portant mon nom; « dans cette ville, j'ai construit un palais pour moi-même, des tem- « ples pour les dieux avec des logemens pour les prêtres, des casernes « pour les soldats, des marchés pour les négocians et des maisons « pour les domestiques. »

Cette espèce d'évocation, faite sur le sol même de la vieille cité par un des prophètes de la science, avait vivement frappé M. Place. A quelques jours de là, comme il parcourait une partie de ce vaste emplacement renfermé entre les murailles de la ville, son attention fut arrêtée par une ondulation du terrain formant un léger renfle-

ment sur la plaine. Si les prévisions du colonel Rawlinson étaient fondées, ce mouvement du sol devait indiquer la présence de quelque ruine. M. Place résolut de s'assurer sur-le-champ de la vérité, et fit ouvrir une tranchée dans cet endroit. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il rencontra presque à fleur de terre le sommet d'une pierre de marbre placée debout! Continuant sa fouille, il en découvrit une seconde; de proche en proche, sa tranchée s'agrandit et mit à jour quatre côtés d'une vaste chambre de vingt-cinq mètres huit centimètres de long sur vingt mètres quarante centimètres de large, toute revêtue de plaques de marbre. Ces plaques malheureusement ne présentent ni sculptures ni inscriptions qui puissent faire connaître la destination de la salle découverte; peut-être, pour éclaircir ce point obscur, faudrait-il déblayer tout le pavé de la chambre. Toujours est-il que la première ondulation du sol qu'on ait attaquée cachait un édifice, et M. Place a constaté dans l'enceinte comprise entre les murailles ruinées la présence d'un certain nombre d'ondulations analogues.

Les découvertes faites jusqu'à ce jour à Khorsabad même ont été couronnées, on le voit, par de grands et beaux résultats pour lesquels on ne saurait trop féliciter l'agent qui, ne disposant que de bien faibles ressources, a dû, pour les obtenir, creuser de profondes tranchées, ouvrir de larges tunnels, déplacer et faire transporter à dos d'homme plus de quatre mille mètres d'une terre argileuse et compacte. L'exploration de M. Place ne s'est pas bornée toutefois au palais de Khorsabad et à ses dépendances, elle s'est étendue à un certain nombre de ces monticules artificiels que l'on rencontre sur la rive gauche du Tigre, dans un rayon de dix lieues autour de Mossoul. Cette exploration n'a pas été moins fructueuse. Accompagné de plusieurs brigades d'ouvriers et luttant d'activité avec le colonel Rawlinson, le consul de France a occupé et fouillé successivement plus de trente de ces monticules; tels que Bachiecha, Karamles, Tell-Leben, Maltaï, Karakock, Djigan, etc.

Pour opérer ces fouilles sur les bords du Zâb, où les catholiques chaldéens avaient signalé plusieurs de ces monticules encore inexplorés, il a fallu choisir la plus mauvaise saison, et profiter des débordemens du Tigre et de ses affluens, qui mettaient les explorateurs à l'abri des incursions des Arabes insoumis. Nos compatriotes se louent beaucoup de la résignation des ouvriers nestoriens et *djibours* qu'ils employaient, et qui, formant trois brigades de seize hommes chacune, les suivaient sans murmurer par les plus affreux chemins, malgré un vent et une pluie continuels. Grâce à la résolution et à l'activité du consul, cette petite armée de la science a pu explorer et prendre possession, à titre de premier occupant, de la

plupart des points intéressans à fouiller avant que les agens de l'Angleterre, si actifs eux-mêmes, eussent pu s'y transporter. Sur l'un des deux monticules de Karamles, M. Place a rencontré à très peu de profondeur des lits de briques superposés à des couches de sable et de bitume, tels qu'on en avait déjà signalé dans le palais de Khorsabad. Quelques-unes de ces briques qui portent des inscriptions ont été recueillies. Ce monticule renferme, sans aucun doute, les restes d'un palais assyrien. Sur le second monticule, on a découvert des colonnes octogones en marbre, un tombeau vide, des fragmens de marbre avec des moulures rappelant l'ordre dorique. M. Place pense avec le colonel Rawlinson que ces débris doivent être parthes. Il a recueilli dans ses fouilles différens objets fort curieux, entre autres une jolie amphore à deux anses.

Sur la rive droite du Zâb, dans des localités voisines des tribus arabes indépendantes, l'existence de plusieurs de ces monticules à ruines a été de même récemment constatée. Les principaux sont ceux de Tell-Chenef portant des débris parthes, — d'Hamra, placé sur la rive même du Zab, où l'on a rencontré un monument chrétien en marbre, — de Tell-Leben et de Khod Élias, où l'on a reconnu de ces indices qui trompent rarement l'explorateur. Tous ces monticules s'élèvent au sud-est de Khorsabad. L'examen des monticules du nord a été plus profitable encore. Des tranchées ouvertes à Tell-Guirgor ont mis à découvert des jarres brisées renfermant des bracelets de métal, des grains de colliers de différentes substances et de couleurs variées, des fragmens d'or provenant de pendans d'oreilles, un bracelet en or, des vases de différentes formes, dont quelques-unes se rapprochent de celles des lampes employées encore dans le pays.

Il y a lieu d'espérer beaucoup des fouilles que notre consul se propose de pousser activement dans ce monticule de Tell-Guirgor, qui ressemble singulièrement à celui de Shérif-Kan, où les Anglais, après un an de travail, font en ce moment de si belles découvertes en bijoux d'or, cylindres, vases de basalte sculptés et ivoires admirablement travaillés. M. Place a visité avec un égal soin les collines de Semel et de Duloup, où ses tranchées ont amené la découverte de mortiers et autres vases singuliers; — de Guérépané, où il a reconnu un souterrain en briques dans lequel on a rencontré des ossemens, un fer de flèche et une inscription cunéiforme de quatre lignes. Cette inscription a été soumise au colonel Rawlinson, qui y a lu un nouveau nom de roi : c'est donc l'indice d'un monument assyrien. Mais la plus curieuse de ces explorations extérieures est celle du monticule de Maltaï. Maltaï est une forte bourgade construite sur une colline qui sépare la vaste plaine située en arrière de la première ligne des montagnes de la Mésopotamie. Les maisons, à un

seul étage, couvertes de toits plats légèrement inclinés, s'étagent comme une série de terrasses au pied du château, vaste construction d'origine moderne. *Maltaï*, en chaldéen, signifie *entrée*. C'est donc à sa position que cette bourgade doit son nom. Au-delà d'un petit ruisseau qui coule au pied de l'éminence sur laquelle la ville est placée, s'élève une montagne escarpée présentant à son sommet de longues zones de rochers à pic, espèces de murailles naturelles. Sur l'un de ces pans de rochers, on a sculpté de grands bas-reliefs qui comprennent trente-deux figures d'un mètre trente-trois centimètres de hauteur, occupant trois compartimens et représentant des personnages alignés à la file, tenant à la main le bâton du commandement, des couronnes ou anneaux, des rameaux et autres objets, et portés eux-mêmes par des animaux, taureaux ou lions, qui diffèrent de ceux de Khorsabad en ce que tous n'ont pas les ailes, la tête humaine et la tiare. Tous ces personnages se dirigent processionnellement vers un chef ou roi qui porte, lui, la tiare assyrienne, et dont le costume a de l'analogie avec celui des figures des bas-reliefs de Khorsabad. Sauf la coiffure, qui rappelle la toque de nos magistrats et qui est surmontée d'une sorte d'ornement sphérique très bizarre, les costumes des autres personnages ne diffèrent pas non plus essentiellement des costumes assyriens déjà connus.

Le monticule de Bavian, situé au nord-est de Khorsabad, présente, comme Maltaï, un grand nombre de ces bas-reliefs taillés dans le roc. Ces sculptures, qui ont été reproduites par la photographie, paraissent, à l'exception d'un petit nombre, fort dégradées par le temps. Elles sont évidemment l'ouvrage d'artistes assyriens, et représentent des personnages de dimensions colossales qui ont aussi de l'analogie avec les figures des bas-reliefs de Khorsabad. Au-dessus de ces sculptures et tout à fait au sommet du roc, une suite d'images des rois assyriens de grandeur naturelle et cette fois semblables de tout point aux figures de Khorsabad sont entaillées dans neuf grands compartimens. Quatre de ces sculptures, placées hors de la portée des destructeurs, sont dans un parfait état de conservation. Comme complément de ces intéressantes découvertes, on a reconnu, dans le ruisseau qui coule au pied de la montagne, un énorme bloc qui s'est détaché des flancs du rocher, et qui, d'une hauteur de plus de quatre-vingts mètres, a glissé dans la rivière; ce bloc est terminé à chacune de ses extrémités par une sorte de taureau ailé analogue aux taureaux de Khorsabad, mais dont la coiffure ressemble à celle des figures de Maltaï. Plusieurs personnages, sculptés dans ce même bloc, qui n'a pas moins de neuf mètres de hauteur sur six mètres de longueur, accompagnent ces taureaux. Ces sculptures, entaillées dans les flancs mêmes des montagnes, et d'un aspect si grandiose, sont par-

ticulières à ces peuples primitifs; depuis elles ont été imitées par les Perses et les Parthes, qui se sont inspirés des modèles assyriens (1).

A l'ouest et au nord-est de Khorsabad, on signale encore les monticules de Tell-Eddeheb (*le mont de l'or*), où une vaste chambre a été découverte il y a quelques années; Ba-Kofa, vaste éminence occupée en partie par le cimetière d'un village chrétien, où on a rencontré de nombreux fragmens de jarres; Tell-es-Kof, tertre élevé où quelques coups de pioche ont suffi pour mettre à jour des jarres et plusieurs vases en terre, qui, à en juger par les reproductions photographiques, paraissent dans un bel état de conservation; Djigân, dont l'existence a été révélée au consul de France par Aouchi, le chef de ses ouvriers. Ce monticule présente un vaste demi-cercle de cinq cents mètres de longueur sur deux cent vingt mètres de profondeur, dont le Tigre formerait la corde, c'est-à-dire deux fois la superficie du palais de Khorsabad. Sa position au confluent du Tigre, qui baigne une de ses faces, et d'une petite rivière qui contourne les deux autres, paraît avoir vivement frappé notre missionnaire, comme l'emplacement le plus convenable pour un palais. Les ouvriers y ont rencontré quantité de grosses pierres disposées en forme de murailles, mais sans inscriptions ni sculptures, une coupe en terre de forme grecque, quelques fragmens de poteries, et une sculpture fort dégradée représentant un mouton.

Nabi-Younès, le tombeau du prophète Jonas, est un vaste monticule situé sur la rive gauche du Tigre, à égale distance de la ville de Mossoul et du monticule de Kouyoundjeck, dont il n'est séparé que par un petit ruisseau. Un beau village, couronné par la mosquée du prophète Jonas, couvre le sommet de cette éminence, jusqu'à ce jour restée inexplorée. Différens indices y annonçaient la présence de ruines assyriennes, et on l'avait signalée à l'attention des explorateurs français; mais d'insurmontables difficultés avaient entravé l'exécution de cette partie de leurs instructions. La valeur des maisons qu'il eût fallu acquérir, l'inviolabilité de la mosquée et de tout le terrain qui en dépend à titre de *vak*, s'opposaient à toute exploitation immédiate. M. Place avait néanmoins entretenu directement, ou par l'entremise du chancelier du consulat, des relations amicales avec le *kiaïa-bey*, chef du village, et les principaux habitans; il leur avait fait à diverses reprises de ces cadeaux auxquels les Orientaux paraissent surtout sensibles. On n'attendait qu'une occasion favorable pour commencer les travaux, lorsque, vers le milieu du mois d'octobre 1852, on apprit qu'un habitant du village, en creusant un *serdab* dans sa maison, avait découvert un taureau. M. Place se trans-

(1) Un homme intelligent que M. Place avait envoyé à la découverte lui a signalé différentes localités où l'on rencontre des bas-reliefs analogues à ceux de Maltaï et de Bavian; notre consul se propose de les étudier et de les décrire.

porta sur-le-champ dans le *serdab*, et fit acte de prise de possession au nom de la France; mais le prix singulier que les Européens attachent aux objets découverts dans les fouilles paraît, à la longue, avoir éveillé la cupidité des Orientaux, car, au moment où M. Place installait ses ouvriers dans le *serdab*, le propriétaire du terrain exigea qu'il fût fait préalablement remise d'une somme de 8,000 piastres du grand seigneur. M. Place, ne se croyant pas suffisamment autorisé pour faire une pareille avance, dut suspendre ses travaux. Cette hésitation donna lieu à un singulier incident. Le pacha, saisi tout à coup de velléités archéologiques fort rares chez un Turc, détacha une brigade d'ouvriers pour continuer la fouille commencée. On ignore jusqu'à ce jour quel a été le résultat de ces travaux; toujours est-il que voilà le premier exemple de pareille concurrence faite par les autorités locales aux Anglais et aux Français. M. Place ne désespérait pourtant pas d'être réintégré tôt ou tard, par le pacha lui-même, dans les tranchées du Nabi-Younès.

Tels sont les résultats de ce qu'on pourrait appeler la première exploration de M. Place. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en a reconnu hautement l'importance, et a déclaré à l'unanimité que l'actif et intelligent consul avait bien mérité de la science. La saison des pluies, comme nous l'avons pu voir, n'avait pas ralenti son zèle, et, bien que ses ressources fussent épuisées, il se proposait de continuer ses recherches à ses frais, lorsque la maladie est venue l'arrêter. Les grandes chaleurs de l'été, frappant sur un sol détrempé par des pluies diluviennes, avaient fait de Khorsabad un séjour vraiment empesté. M. Place et son compagnon, M. Tranchand, luttèrent pendant plusieurs jours contre le climat et la maladie; mais bientôt il fallut céder : chaque jour, la chaleur augmentait d'intensité. Le thermomètre se maintenait à l'ombre entre 45 et 51 degrés; au soleil, l'élévation de la température n'était plus appréciable. L'esprit-de-vin ou le mercure ne tardaient pas à atteindre le sommet des tubes, dont l'un marquait 63 et l'autre 65 degrés, et les faisaient éclater. M. Tranchand, gravement malade, fut transporté à Mossoul par les soins de M. Place. Ce dernier, atteint lui-même de la dyssenterie, fut contraint de se retirer dans les montagnes du Kurdistan, où il ne recouvra ses forces qu'après un séjour de quelques semaines.

L'explorateur de Ninive, à peine rétabli, aurait voulu reprendre ses travaux, et mettre à profit les mois d'automne; mais les affaires du consulat et l'épuisement du crédit qui lui avait été alloué l'obligèrent à ajourner pour le moment toute opération importante. Ses ressources personnelles ne lui permettaient en effet que d'entretenir un petit nombre d'ouvriers qu'il transportait successivement sur plusieurs points, afin surtout de prouver que les travaux n'étaient pas abandonnés. Cependant, vers le milieu de novembre, ayant été in-

formé de la prochaine arrivée de la mission anglaise, qui, à l'aide de puissans moyens mis à sa disposition, devait simultanément occuper un grand nombre de localités, M. Place se hâta de prendre possession d'un certain nombre de points intéressans qu'il n'avait pu encore reconnaître, tels que Solomié ou Resen et Kalaah-Shergat. Dans le courant du mois de décembre dernier, il fouillait le tertre d'Arbil ou Arbellès, qui domine la plaine que la victoire d'Alexandre a rendue fameuse. Dans les premiers jours du mois de janvier 1853, M. Place était de retour au monticule de Khorsabad, dont il ne voulait laisser aucun point inexploré.

Voulant se rendre compte de ce qui pouvait exister en arrière de la double rangée de colonnes et de terrasses dont nous avons parlé, le consul de France a ouvert sur ce point une longue tranchée qui lui a bientôt permis de reconnaître l'existence d'un mur de cinq pieds de haut sur vingt et un pieds de long, entièrement revêtu de briques peintes et émaillées, d'une belle conservation. Cette espèce de mosaïque représente différens sujets où figurent des hommes, des animaux et des plantes. C'est la première peinture assyrienne trouvée jusqu'à ce jour. Cette découverte est d'autant plus précieuse, qu'elle résout un problème archéologique sur lequel de récentes et heureuses recherches que M. Fulgence Fresnel a faites sur l'emplacement de Babylone avaient jeté une première lumière. Ctésias, médecin grec d'un des souverains Achéménides, dans la description qu'il nous a laissée du palais-citadelle de Babylone, parle de bas-reliefs en briques peintes qui ornaient les murailles de cet édifice. Ces peintures en émail représentaient des sujets de chasse qu'il décrit, et que, d'après lui, Diodore a également signalés. M. Fulgence Fresnel, en fouillant les décombres du *kasr*, cette partie du palais de Nabuchodonosor dont les débris forment une espèce de colline qui domine l'ensemble des ruines de la ville, avait rencontré une grande quantité de briques émaillées dont les fragmens paraissent appartenir aux peintures décrites par Ctésias. On y voit, en effet, des pieds de bêtes fauves, des queues et pattes de chiens, des dents de lions ou de panthères, et jusqu'à deux yeux, l'un bleu, l'autre noir, que M. Fresnel croit être ceux du roi et de la reine, représentés, selon Diodore, le roi perçant un lion, la reine lançant un javelot sur une panthère. Les peintures en émail trouvées par M. Place offrent une grande analogie avec les peintures babyloniennes, et nous font parfaitement comprendre l'application que les Assyriens faisaient de cet art à l'ornementation de leurs édifices. Cette découverte nous prouve une fois de plus qu'aux origines de l'art, l'emploi de la peinture, comme celui de la sculpture, était purement décoratif. Ce n'est que plus tard, et chez les peuples de seconde civilisation, que

la peinture se détache des murailles, et se renferme dans des cadres plus étroits, qui peuvent être déplacés.

La découverte des peintures en émail a ouvert une veine heureuse dans les fouilles de Ninive. En effet, à l'une des extrémités de ce mur couvert de briques peintes, on a trouvé une statue admirablement conservée et qui représente un personnage tenant une bouteille entre ses mains. Cette statue, la première que l'on ait encore rencontrée dans les fouilles assyriennes, a quatre pieds et demi de hauteur; elle est du même marbre gypseux que les bas-reliefs des salles. Comme le mur en briques émaillées appartient à un couloir qui paraît conduire à une vaste salle, M. Place espère rencontrer à l'autre extrémité de ce couloir le *pendant* de cette statue. Dès à présent il y a lieu d'espérer qu'on nous restituera dans son ensemble et dans chacun de ses détails le monument de Khorsabad, regardé à juste titre comme le vrai type du palais assyrien. Ce seul résultat des travaux de l'exploration française depuis 1852 aurait déjà une véritable importance; mais les découvertes, comme nous l'avons vu, ne se sont pas limitées à l'enceinte de ce palais, et les recherches ont porté sur un grand nombre de localités dont l'étude plus complète ne peut manquer de combler bien des lacunes au double point de vue de l'histoire et de l'art.

Quoi qu'il en soit, grâce à M. Layard d'une part et de l'autre à MM. Botta et Place, la parfaite connaissance de deux époques, sinon extrêmes, du moins fort éloignées, est aujourd'hui acquise à la science. Le palais de Nimroud, si soigneusement exploré par M. Layard, date en effet de la première année du règne d'Adala, c'est-à-dire de l'an 1200 avant Jésus-Christ, et a par conséquent été construit il y a trente siècles, tandis que le palais de Khorsabad n'était pas encore complétement achevé en l'an 667, dernière année du règne de Sargon, l'avant-dernier roi d'Assyrie, c'est-à-dire 533 ans plus tard. On peut dès à présent comparer les monumens de l'art assyrien à près de six siècles d'intervalle. S'ils ne présentent pas de différences essentielles, nous reconnaîtrons toutefois que cette comparaison est tout à l'avantage des monumens de Nimroud, dont la date est la plus ancienne, et qui offrent un degré d'achèvement et une délicatesse d'exécution qu'on ne rencontre pas toujours dans les sculptures du palais de Khorsabad. L'art assyrien, qui brillait d'un si vif éclat il y a trente siècles, avait dû traverser déjà une longue suite d'années. Espérons que l'exploration que M. Place se propose de faire des monticules encore vierges nous donnera de nouvelles et précieuses lumières sur ces premières époques et sur les origines d'un art qui pour nous est tout nouveau, bien qu'il date de quatre mille ans.

F. Mercey.

PATMAKHANDA

SCÈNES DE VOYAGE DANS L'INDE.

Leben und Charakterbilder aus Indien und Persien, von Erich von Schönberg; 2 vol., Leipzig, 1852.

On a tant écrit de nos jours en Europe sur toutes sortes de sujets, qu'on ne sait plus sous quel titre présenter au public un ouvrage nouveau. S'il s'agit d'un voyage, d'une excursion rapide ou d'un long séjour en pays lointain, la difficulté devient plus grande encore. Les Anglais ont fait tant de *tours* d'un pôle à l'autre, et le plus souvent ils en ont raconté les détails avec si peu de façons, qu'on est peu tenté de les suivre dans leurs courses au clocher. En France, qui oserait écrire désormais des *souvenirs* ou des *impressions* de voyage? De l'autre côté du Rhin, un poète supérieur s'est emparé du titre heureux et simple de *tableaux de voyage*, — *Reisebilder*, et personne après lui ne peut plus y prétendre : *king's own*, il est au roi! C'est pourquoi on ne saurait blâmer M. Erich von Schönberg, qui a vu l'Inde et la Perse, d'avoir imité les Orientaux en donnant à son livre ce nom symbolique, *Patmakhanda*. Si vous n'avez pas sous la main de dictionnaire sanscrit, — ce qui est probable, — il vous suffira de parcourir la préface pour apprendre tout de suite la signification de ce mot. L'auteur a eu l'excellente idée de l'expliquer aux nombreux lecteurs qui ne l'auraient jamais deviné. « Ce titre de *Patmakhanda*, dit-il, que j'ai choisi pour ces pages, je l'ai emprunté à la langue de l'Inde si riche en images; il signifie un *lieu où le lotus abonde*, et je ne crois pas avoir mérité le reproche de présomption, si j'ai présenté ces pages sous l'emblème d'un lieu où se trouve abondamment cette fleur tant célébrée par les Indiens!... »

Oui, le lotus est le symbole de l'Inde, particulièrement de l'Inde ancienne, avant la conquête musulmane, avant l'occupation anglaise surtout. Cependant ce ne sont pas les souvenirs de l'antiquité que cherche le voyageur allemand. Sans s'arrêter aux traditions des siècles passés, il raconte ce qu'il a éprouvé, ce qu'il a vu. Dans nos universités, s'est-il dit, il y a beaucoup de savans qui étudient l'Inde dans ses livres et se chargent d'en expliquer au monde des érudits les mystérieux symboles. Pourquoi le public du nord de l'Europe n'accueillerait-il pas avec faveur ces feuillets d'album dessinés d'après nature, sur lesquels sont inscrits les noms de tant de cités célèbres? Et le voyageur a cousu ses notes, ses réflexions, sans ordre, sans prétention apparente. Il affecte même d'aller d'un lieu, d'un sujet à un autre, à la manière de l'abeille qui voltige au hasard sur les fleurs d'une prairie, et finit cependant par les visiter toutes. Il est résulté de là un livre attachant, qui ne ressemble nullement à un itinéraire, et qu'on lit avec un grand plaisir, tout en regrettant peut-être que l'auteur se soit trop tenu en garde contre les élans de l'imagination et de l'enthousiasme.

Certes, l'auteur de *Patmakhanda* n'appartient pas à cette classe de voyageurs qui, à force d'avoir cherché à connaître d'avance, par les livres, les pays vers lesquels ils marchent, rêvent des régions imaginaires. Quand la réalité s'offre à eux, quand se présente enfin la rive désirée, ils s'affligent de ne pas trouver réunies, comme en un cadre, toutes les merveilles dont leur imagination est remplie. Des montagnes qui ressemblent à d'autres montagnes, des hommes peu différens par la couleur de leur peau et la forme de leurs vêtemens de ceux qu'on rencontre ailleurs, des arbres plus ou moins touffus et élevés, et sous leurs branches des oiseaux qui gazouillent comme partout, — est-ce là ce qu'on attendait? Cependant peu à peu s'efface de l'esprit l'image fantastique, les nuances que l'on n'avait pas saisies d'abord se détachent sur l'ensemble du tableau, et l'on ne tarde pas à reconnaître quelle infinie variété Dieu a su répandre sur des mondes semblables en apparence. D'ailleurs, l'aspect général des lieux n'eût-il rien d'extraordinaire à première vue, il suffit que l'homme porte l'empreinte d'une civilisation particulière pour que l'attention soit éveillée, pour que l'inattendu se révèle : c'est le visage humain qui donne à un pays sa physionomie véritable. Que sera-ce donc si l'on aborde une contrée comme l'Inde, où tout est étrange, extraordinaire, où tout parle aux yeux et à l'esprit, terre merveilleuse, vers laquelle le poète, le peintre et l'érudit sont également attirés! L'auteur de *Patmakhanda* a pensé que les souvenirs d'un pareil voyage ne perdraient rien à être présentés dans leur pittoresque désordre, et on nous permettra, en nous aidant de ses récits, en y ajoutant quelquefois, de faire un peu comme lui. Les races, les

religions, les coutumes locales, les contrastes de l'Inde et des pays voisins, ce sont là de curieux sujets qu'il y a quelque charme peut-être à traiter dans le pêle-mêle où ils s'offrent d'ordinaire au voyageur européen.

Vous touchez la rive; un palanquin vous attend, et un interprète empressé vous invite à y prendre place. Voilà l'Inde moderne, telle que l'ont faite l'occupation anglaise et les grands *steamers* qui sillonnent incessamment les mers. Sur cette terre où tout vous surprend, vous n'étonnez personne. — Tandis que vous êtes bercé dans cette litière comme un patricien de l'ancienne Rome, un mendiant, qui vous étourdit de ses plaintes, demande l'aumône au nom d'Allah! Vous avez reconnu l'Inde du moyen âge, l'Inde des Mogols, que l'islamisme a couverte comme un flot immense et terrible. — Les porteurs de palanquin se jettent brusquement de côté; ils se rangent par respect pour un taureau aux cornes dorées à qui de vieux brahmanes offrent de l'herbe fraîche, et dont les jeunes filles caressent le dos bossu. Ce taureau, c'est l'emblème du sivaïsme; vous avez retrouvé l'Inde antique, celle dont la langue et les mythes se perdent dans la nuit des temps. Trois époques, trois civilisations, trois croyances sont aux prises sur ce sol mystérieux. Au-dessus de cette foule bigarrée, qu'agitent tant de pensées diverses, s'élèvent les clochers, les minarets et les pagodes. La flèche du temple chrétien pointe au milieu des airs, et va droit au ciel; au bruit de la cloche qui résonne, douce et vibrante, vous songez avec émotion à l'éternelle jeunesse du christianisme, qui étend chaque jour ses pacifiques conquêtes. Du haut des balcons suspendus autour des minarets, le muezzin aveugle invite à la prière les musulmans fatalistes, écho lointain et affaibli de l'appel du prophète aux peuples de l'Arabie. Sous les portiques des pagodes, autour des étangs sacrés, s'ébattent et courent des animaux privilégiés, oiseaux et quadrupèdes, que les Hindous révèrent comme des images de leurs dieux, et sur le seuil de ces temples voués à l'idolâtrie la conque dans laquelle souffle le brahmane, en se gonflant les joues comme un triton, vous fait rêver à la Grèce antique et païenne.

Dans l'Inde, comme dans l'empire ottoman, comme dans la Perse, pays immenses, combien de peuples divers qui se ressemblent de loin par la coupe de leurs vêtemens amples et flottans! En y regardant de près, on reconnaît pourtant que la fantaisie et le caractère propre de chacune de ces populations se trahit encore sous cette uniformité apparente. Elles se distinguent toutes par la forme particulière de leurs turbans. Rouler autour d'une tête humaine cette pièce d'indienne grossière ou de fine mousseline, c'est un art qui exige de l'habileté et même du goût. Les gens de la côte de Coromandel, moins raffinés que les habitans de l'Hindoustan, aplatissent le turban sur

leurs tempes; les Bengalis, plus efféminés, plus délicats aussi de formes et de manières, le portent assez ample et roulé par bandes égales. Au pays d'Aoude, qui fut l'un des premiers centres de civilisation de l'Inde ancienne, la coiffure, plus large, se replie gracieusement au sommet. Le turban des Sicks, race guerrière et fière, s'allonge en pointe et affecte la forme du bonnet phrygien ou plutôt celle du casque antique; celui des Radjpouts, peuple chevaleresque chez qui se conservent les traditions féodales, se relève en bourrelet, comme une couronne. Les belliqueux Mahrattes, dont les déprédations s'étendirent jadis sur les riches territoires situés au nord et à l'est de leur pays, aiment à orner leurs têtes brunes d'étoffes aux couleurs brillantes; ils portent parfois des pièces de mousseline transparente brochée d'or. Quant aux musulmans, ils ont adopté le turban des Mogols; ils le roulent sur leur front, de bas en haut, en spirales régulières qui se touchent par le bord sans se recouvrir. Un autre signe vous apprendra encore si l'Hindou qui passe près de vous est mahométan ou idolâtre. Celui-ci croise sa tunique sur le côté droit, afin de laisser flotter librement le cordon sacramentel suspendu sur l'épaule gauche; celui-là agrafe sa tunique du côté du cœur. Fût-il nu, l'Hindou païen se trahira par quelque marque symbolique peinte sur son front, sur sa poitrine ou sur ses bras; il lui arrive aussi de délier et de secouer au grand air, même sous un soleil de feu, sa longue chevelure graissée d'huile de coco; le musulman, au contraire, cache toujours sa tête rasée sous les plis du turban, ou sous la calotte de cotonnade blanche.

Tous les métiers, toutes les professions qui se développent sous l'influence d'une civilisation avancée, sont représentés sur le sol de l'Inde. La division par castes de ce grand peuple tend même à les rendre héréditaires. Cependant les individus déclassés, qui ne sont ni tenanciers, ni marchands, ni artisans, ni cultivateurs, ni rois, ni portefaix, forment deux grandes catégories, — les *cipayes* et les *munschis*, — comme qui dirait les gens d'épée et les gens de plume. Les premiers portent des armes, le mousquet, la lance, la masse de fer; ils jouent le rôle de concierges aux portes d'un palais, ou celui de gardes d'honneur près de la personne d'un radja; les seconds ont pour attribut le pacifique *calamdan*, pareil à l'encrier que les Coptes d'Égypte passent dans les plis de leur ceinture. Le *munschi* est un homme précieux; avez-vous une lettre à écrire en beaux caractères persans, une lettre fort peu substantielle, comme on les fait en Orient, mais où doivent abonder les métaphores louangeuses et les souhaits empressés? la fine plume de roseau qui se meut sous les doigts agiles de l'indigène va les tracer comme par enchantement. — Voulez-vous apprendre la langue du pays? le visage du *munschi* s'illumine de joie; les lunettes au nez, le cahier

sous le bras, il s'approche en saluant de l'air doux et poli d'un savant besoigneux. Pieds nus, — il a laissé ses babouches à la porte, — le turban sur les yeux, il s'assied sur une chaise avec l'embarras d'un homme habitué à replier ses jambes sous lui, et la leçon commence. Ce n'est pas la science qui manque au *munschi :* il parle et écrit, tant bien que mal, trois ou quatre langues; mais, comme il les a toutes apprises de routine, y compris la sienne, il lui est excessivement difficile de les enseigner avec quelque méthode. Heureusement, la leçon dégénère en causerie; le maître, cédant sa place au disciple, se laisse interroger avec complaisance, et pour peu que les entrevues se prolongent pendant quelques mois, on en sait assez pour s'entendre avec des serviteurs... qui parlent l'anglais. En somme, le *munschi* vous apprendra bien des choses qui ne sont pas dans les livres; par exemple, il vous dira que le gouvernement de l'honorable compagnie des Indes plaît beaucoup aux *natifs*, sauf quatre points : le papier timbré, l'immixtion de l'état dans la partie du code qui regarde les femmes, la taxe qui pèse sur toutes sortes de terres et de terrains, et l'emploi de la langue persane dans toutes les cours de justice. L'Hindou, qui tient à l'argent, n'ignore pas que l'issue d'un procès est toujours douteuse, et il hésite à faire les frais d'une feuille de papier timbré du prix énorme de *un franc soixante centimes!* La justice des nababs coûtait-elle moins cher? Est-ce donc un mal aussi que la loi anglaise empêche un mari hindou de retenir par force la femme qui demande à se séparer de lui? La question des taxes n'est pas de celles qui se peuvent juger facilement en aucun pays, et quant à l'emploi d'une langue universelle dans les cours de justice, — que cette langue soit le persan ou l'hindoustani, — c'est une mesure qui a pour but de donner plus d'unité à ce vaste pays, composé d'éléments si divers. En se substituant au grand Mogol, la compagnie a entendu régner comme lui, — et plus que lui, — sur toute l'Inde; et comme l'islamisme avait pénétré partout, comme le persan était la langue des nababs, il devenait naturel que le gouvernement nouveau adoptât l'emploi de cet idiome d'une façon générale. Ce sont là des questions de détail; cependant il est facile de voir qu'elles touchent les *natifs* dans leurs préjugés et dans leurs intérêts. Peu importe à l'Hindou quel maître le gouverne, — *clitellas dùm portem meas!* — mais il redoute le fisc, qui prélève sa part sur les produits d'un travail pénible. Il tient à l'idiome de sa province, et se défie des lois qui peuvent restreindre l'omnipotence du maître de maison, le *pater familias* de la société indienne.

Le *munschi* remplit donc les fonctions de maître d'école et d'écrivain public, et aussi celle de secrétaire des princes musulmans, dont il partage lui-même la croyance. Il a pour pendant, au sein de la société idolâtre de l'Inde, le *pandit*. Celui-ci est brahmane; il a étudié

les livres saints, les légendes religieuses, les traités philosophiques. Auprès des radjas, il joue le rôle de directeur spirituel, laissant au *pourohita* (prêtre de la famille) celui de sacrificateur et d'officiant. Dans les grandes villes, il s'adonne à l'enseignement; c'est lui qui transmet de génération en génération la connaissance des doctrines védiques; c'est lui qui a tracé de sa main, avec sa plume de roseau, tant de précieux manuscrits sur feuilles de palmier, et fait arriver jusqu'à nous les monumens d'une littérature plus ancienne que celle de la Grèce. Le *pandit* est, à vrai dire, un lettré. Dans les bibliothèques fondées à Calcutta, à Madras, à Bombay, par les sociétés asiatiques, il s'emploie à revoir les textes, à les classer. Quand il s'agit d'imprimer un ouvrage sanscrit, les éditeurs trouvent en lui un correcteur consciencieux et habile. Voué à l'étude par état et par devoir, le *pandit* se contente d'un modique salaire. Quoique très fier de sa science, il ne cherche guère à se faire valoir, et trouve dans l'œuvre qu'il accomplit la plus grande récompense de son travail. Son orgueil est flatté de l'empressement que mettent les Européens à étudier les langues de son pays et les croyances dont il est lui-même le représentant. Il n'a pour les étrangers qui utilisent ses services ni haine ni affection, mais un dédain qu'il sait dissimuler à l'occasion. Le *pandit* est, avant tout, un brahmane qui tient aux priviléges de sa caste : pourvu qu'il exerce sur les esprits son influence, pourvu qu'on honore en lui le lettré et le théologien, il supporte sans murmure l'occupation étrangère.

On dirait d'ailleurs que les Hindous n'ont plus le sentiment de la nationalité Leur civilisation étant toute fondée sur le principe théocratique, ils n'ont guère eu le culte de la patrie à la manière des Grecs et des Romains : ils lui ont substitué celui des localités consacrées par la tradition. La *terre sainte* s'étend pour eux depuis Ceylan, illustrée par les exploits de Râma, jusqu'aux pics de l'Himalaya, où se cachent les sources des grands fleuves qu'ils adorent. Dans cette immense étendue de pays, combien de lieux célébrés par les poètes, vers lesquels la foule s'achemine en pèlerinage! Ces familles qui voyagent lentement dans de petits chariots traînés par des bœufs, ces vieux brahmanes à barbe blanche qui marchent dans la poussière, une peau d'antilope sur le dos; ces cavaliers à la fine moustache qui trottent sur leurs jolis petits chevaux, le bouclier suspendu à l'épaule, le sabre à la ceinture; ces bandes de pauvres, chantant et criant à tue-tête, qui se traînent d'un village à l'autre sans autre bagage qu'une noix de coco dans laquelle ils recueillent le riz mendié aux portes; ces troupes de laboureurs et de petits marchands qui conduisent par la main ou placent à califourchon sur leur cou des enfans harassés, — tout cela s'en va se plonger avec enthousiasme dans les eaux de la Djamouna ou du Gange. Quel Hindou n'a rêvé d'aller, au moins

une fois dans sa vie, faire ses ablutions aux *ghats* de Bénarès? A l'heure où les pagodes entassées sur la rive cachent dans l'ombre leurs portiques séculaires, des milliers d'êtres humains de tout âge entrent avec délices dans ces eaux lustrales qui enlèvent toute trace de péché. Heureux celui qui, touchant au terme de son pèlerinage sur cette terre de douleurs, pourra l'achever sur les bords du fleuve saint, le visage barbouillé de ce limon fangeux qui fertilise les campagnes voisines! Une fois qu'il foule les quais de Bénarès, le pauvre a perdu le souvenir de ses misères, de ses chagrins, de ses soucis de chaque jour; il échappe à la terre, il n'est plus homme, et voilà toute une population qui puise à longs traits l'oubli de ses peines dans le courant d'un fleuve. Le pèlerin ne manque jamais d'emporter avec lui un peu de cette eau du Gange qui a baigné les *ghats* de la cité sainte. Il y a des princes qui en font venir chaque jour à grands frais, et cette naïve dévotion les place au-dessus de ces Lucullus des temps anciens ou modernes qui établissaient des relais sur les routes pour se procurer les fruits rares et les poissons recherchés.

C'est encore le sentiment religieux qui a fondé la *mélâ*, ou grande foire, de Hardwar. La fête n'a lieu que tous les douze ans, à l'époque où le soleil entre dans le signe du Bélier. A Hardwar, le Gange, sous la forme d'un gracieux et limpide torrent, coule rapidement au travers d'une vallée bornée de trois côtés par de hautes montagnes. La ville est bâtie à la base d'une de ces montagnes assez escarpées, sur un terrain en pente; elle est séparée seulement par un petit espace cultivé de la forêt immense qui l'encadre. De pieux Hindous y ont construit de longs escaliers qui descendent au fleuve; çà et là s'élèvent de petites tours, des pavillons décorés de peintures fantastiques. Le lieu où l'on doit se baigner est situé au pied d'un rocher qui s'avance dans les eaux. Quatre personnes seulement y peuvent entrer de front. Pour empêcher l'encombrement, des cipayes sont placés aux abords du passage, et ils veillent de leur mieux à ce que les pèlerins ne s'étouffent pas les uns les autres dans l'ardeur de leur zèle. Malgré ces précautions de police, il arriva en 1819 un de ces accidens mémorables qui laissent dans le cœur des peuples de terribles souvenirs. Des pèlerins impatiens de se plonger dans l'eau sainte s'étant rués avec impétuosité à l'entrée du passage, il en résulta une confusion effroyable. Cette masse d'hommes, de femmes et d'enfans pressés les uns contre les autres poussa une clameur immense, puis des cris déchirans, — et le flot humain s'affaissa sur lui-même, au milieu de gémissemens entrecoupés. Quatre cent trente personnes venaient de périr, y compris les cipayes, qui avaient fait de vains efforts pour prévenir la catastrophe, et loin de les plaindre, on envia le sort de ceux qui avaient rendu le dernier soupir en ac-

complissant un acte pieux. Les Hindous tiennent peu à la vie; ils espèrent renaître après leur mort dans une condition nouvelle, et d'autant plus élevée qu'ils auront acquis plus de mérites.

Qu'on se figure quatre-vingt à cent mille personnes, d'autres disent deux millions, arrivant à Hardwar de Dehli, de Lacknaw, du Bengale, de la côte de Coromandel, du Gouzerate, etc. Les marchands voyagent en caravanes, transportant leurs pacotilles sur le dos des bœufs, des buffles et des chevaux qu'ils mettent aussi en vente. Parmi les pèlerins, on compte les *gossaïns*, ascètes puissans à l'époque où les Mahrattes étendaient leur empire sur la contrée, et qui s'arrogeaient alors le droit de faire la police pendant la durée de la fête; les *baïraguïs*, autre classe de dévots personnages qui ont usurpé la meilleure place dans cette grande foire; les *djoguis*, ou pénitens voués à la méditation et aux austérités. Les gens de ces diverses sectes se distinguent par quelque signe particulier appliqué sur le front; il y en a qui, frottés de cendre de la tête aux pieds, ressemblent, comme le disait un voyageur chinois du VIIe siècle, « à des chats qui auraient dormi dans une cheminée. » Vue d'en haut, cette foule où s'agitent d'innombrables têtes nues, chauves, ornées de cheveux en tresses ou coiffées de turbans de toutes couleurs, drapées d'étoffes grossières ou des plus splendides tissus de l'Asie, ressemble assez bien à une prairie émaillée de mille fleurs, — les unes fraîchement épanouies, les autres déjà flétries par le soleil, — à travers lesquelles souffle la bise. La foire dure une quinzaine de jours; autour des dévots, qui ne prennent plus aucune part aux affaires de ce monde, les *banians* hindous, les trafiquans des provinces musulmanes, les Sicks, les Juifs, s'agitent et sacrifient à leur manière au dieu des richesses. Le groupe des dévots est pourtant ce qui constitue la fête; ils sont là comme l'âme qui proteste par ses aspirations vers la Divinité contre le mouvement et le tumulte des sens.

On reconnaît, à l'animation des foires et des lieux de pèlerinage, que le peuple hindou continue de vivre de la vie qui lui est propre et naturelle. Porté à travers les âges par la tradition religieuse, qui le soutient au-dessus de la terre, il suit aveuglément et sous l'empire d'une routine invétérée les us et coutumes des temps anciens. Il coule à travers les siècles comme s'épanchent à travers un continent tout entier les grands fleuves, objets de sa vénération. Mais les chefs de ce peuple, que deviennent-ils? Quelle puissance les manifeste aux yeux de la foule? Ils vivent, eux aussi, comme vivaient leurs pères, et, à vrai dire cependant, ils n'existent plus. Je ne sais rien de plus triste que ces radjas, ces nababs, à qui l'on a lié les bras et devant qui on s'incline en disant : *Ave, rex!* La couronne que portent l'empereur de Dehli et tant d'autres souverains ne sont point de

celles qui empêchent de dormir. L'ennui habite leurs palais splendides; on voit des radjas richement dotés qui vivent comme des avares et se privent du nécessaire. D'autres s'entretiennent avec leurs astrologues de l'influence des astres sur la destinée des mortels. Il en est qui prennent un grand plaisir à voir danser les marionnettes, les automates que l'Europe leur expédie, et dans lesquels ils n'ont pas l'esprit de se reconnaître. Quelques-uns coulent des jours assez heureux dans leurs petites cours ou à Benarès, partagés entre la lecture et les pratiques pieuses. Ils sont comme les images d'un passé qu'on oublie, comme les cimes dorées des édifices que le soleil fait étinceler et qui brillent dans l'air d'un éclat emprunté. Le dernier de ces souverains qui joua dans l'Inde un rôle marquant, ce fut le vieux Rundjet-Singh, que Jacquemont a fait connaître à l'Europe mieux que le rusé monarque ne l'espérait sans doute. Quelle imprudence aussi de la part d'un personnage si madré que d'avoir posé devant un si impitoyable railleur, devant un voyageur si spirituel et si mordant! Tous les vices de l'Orient s'étaient incarnés en Rundjet-Singh, et, sans avoir une seule vertu, rien qu'avec de l'audace et de la persévérance, il fonda la puissance éphémère qui s'est écroulée après lui. On a recueilli sur le *mahâradja* des Sicks bien des anecdotes; qu'on nous permette d'en citer une que nous trouvons dans le *Patmakhanda*. Elle a cela de particulier qu'elle est à l'avantage du vieux *lion*. Du temps où il faisait la guerre aux Afghans, Rundjet-Singh avait entrepris le siége d'une petite place aux environs d'Attock, et il allait, en compagnie de deux *sirdars* (généraux), rejoindre ses troupes. Les trois guerriers s'endormirent un soir sur les bords de l'Indus; le fleuve ayant grossi pendant la nuit, leur couche devenait humide. Sans plus de façons, Rundjet se coucha sur le corps de ses compagnons, qui supportèrent patiemment la plaisanterie : le futur roi était de ces gens contre qui on n'ose se fâcher. Au matin, voilà les trois amis qui se remettent en marche; les Afghans étaient dans le voisinage, la faim se faisait sentir; comment se procurer de la nourriture? On tient conseil; les deux *sirdars* vont à tour de rôle chercher des vivres jusque dans les hameaux occupés par l'ennemi, et ils échappent tous les trois aux tortures de la faim. Cependant l'un des *sirdars* rencontre une femme qui allait vendre du pain aux travailleurs du camp : « Rundjet est ici près, lui dit-il; il n'a rien à manger, viens le trouver! » La femme obéit de bon cœur; elle va présenter le pain au prince sick, et celui-ci l'accueille avec joie en disant : « Demain la place sera en mon pouvoir, et tu te trouveras bien de m'avoir obligé! » Le soir même, Rundjet a rejoint son armée; le lendemain matin, la place était enlevée; il la donna en apanage, avec un autre village, à la femme qui lui avait apporté du pain et à sa famille. Plus tard, quand il fut mahâradja, Rundjet-Singh s'in-

forma de ses protégés avec beaucoup d'intérêt, et ceux-ci sont encore aujourd'hui les maîtres des petits états qui ne leur ont coûté qu'un morceau de pain. De ce qu'avait fondé Rundjet-Singh au prix de tant de crimes et de violences, cette dotation faite dans un accès de générosité es peut-être tout ce qui reste.

Ces monarques sans autorité ont autour d'eux une cour nombreuse, des vizirs, des escortes, en un mot tout l'appareil de la grandeur. Autour de leurs palais sont parqués des éléphans qui leur rappellent des siècles d'indépendance et de gloire. Dans les temps héroïques célébrés par les poètes, la capitale des Mogols se nommait *Hastinapoura,* la ville des éléphans. Le barde Tchand, qui chanta les exploits du dernier roi de l'Inde, appelle son maître du titre glorieux de *roi des éléphans.* Ce majestueux quadrupède est en effet le symbole de la puissance dans l'Inde; quelques princes ont porté son effigie sur leurs bannières; dans les temples bouddhiques, son image sculptée figura magnifiquement sous les voûtes des portiques; cependant sa vraie patrie est l'Inde méridionale, Ceylan, les marais de là presqu'île et les terres basses qui s'étendent entre le Gange et l'Irawatti. Chez les Radjpoutes, qui sont de l'ancienne race des *ariens* et qui ont su se maintenir héroïquement dans leur pays de sables et de montagnes, on trouve surtout le chameau bactrien, bête de somme patiente et sobre, et le chameau de course, le dromadaire aux jambes grêles. Le cheval appartient plus particulièrement aux Mogols, aux Afghans, aux tribus moins sédentaires qui ont guerroyé en tous sens dans le nord de l'Inde et dans l'Asie centrale. Le *padichah* musulman qui enleva Dehli au roi Prithiviradja est appelé *roi des chevaux* par le même poète Tchand. Le cheval, si fier et si courageux, est en effet l'auxiliaire des nations conquérantes; il pénètre partout, il emporte le guerrier au-devant des combats; la Providence ne l'a point fait naître dans le voisinage de l'éléphant, qui l'épouvante par sa masse sombre et disgracieuse, comme le chameau lui déplaît par sa difformité. A la longue, l'homme a fini par acclimater hors de leur pays et par faire vivre ensemble ces trois espèces d'animaux, qui correspondent à trois régions différentes et à trois rameaux de la famille humaine. C'est la présence simultanée de l'éléphant, du chameau et du cheval qui donne aux cortéges des princes de l'Inde et aux colonnes expéditionnaires de la compagnie cet aspect étrange, pittoresque et grandiose où se reflète avec éclat la pompe asiatique. En voyant défiler ces armées pacifiques ou conquérantes, et se mouvoir à grand bruit dans les tourbillons de poussière ces animaux d'allure diverse entourés d'une masse de soldats de toutes couleurs et de toutes armes, on se rappelle tout ce qu'il y a eu dans le passé de grand et de terrible : la retraite de Sardanapale à Ninive, la rencontre d'Alexandre et de Porus, les batailles livrées par Pyrrhus aux

Romains, les marches de Gengis-Khan dans la Haute-Asie. Sur sa bosse arrondie, le chameau porte le pierrier de campagne; à l'éléphant est réservée la tâche d'attaquer et d'enlever les palissades de pieux, de fouler aux pieds les fantassins serrés en phalanges comme les bambous de la forêt. Quand il s'agit d'affronter le tigre, c'est encore à l'éléphant de jouer le premier rôle; au-dessus des hautes herbes, son dos noir s'élève comme une tour; il s'avance balançant dans l'air le pavillon léger dans lequel sont embusqués les chasseurs. La voix aigre et tremblante du cornac anime la puissante bête, qui relève sa trompe pour la soustraire aux griffes terribles de son ennemi, et répond au rugissement de celui-ci par un cri rauque et lugubre. La terre s'ébranle sous les pas de l'éléphant, contre lequel le tigre s'élance comme à l'assaut. Les deux plus redoutables bêtes de la création sont aux prises, et l'homme s'exalte à ce spectacle sanglant qu'il a provoqué.

Les Hindous ont toujours eu la passion de la chasse; dans leurs légendes, il est souvent question de rois qui, cédant au plaisir de courir la forêt, oublient le soin des affaires. Les vignettes dessinées dans le pays représentent quelquefois les princes avec un gerfaut sur le poing; la chasse à vol a été pratiquée dès les temps anciens par les Tartares, et l'usage en fut sans doute introduit dans l'Inde par les Mogols de la Perse; aujourd'hui même, on voit encore vendre, dans les rues de Calcutta, d'Agra et de Dehli, des gerfauts chaperonnés. Ce n'était pas assez d'avoir fait servir les oiseaux de proie à leurs plaisirs, les *radjas* ont trouvé le moyen d'utiliser dans le même sens les quadrupèdes carnassiers. On a dressé pour la chasse, dans plusieurs contrées de l'Inde, le guépard (1), gracieux animal de la famille des félins. Le guépard est dompté, mais aussi peu apprivoisé que le sont les oiseaux de fauconnerie; il travaille pour lui-même, et non pour son maître, qu'il n'aime pas. On le mène en campagne enfermé dans une cage que l'on attache sur un chariot à bœufs; il a les yeux bandés. Arrivés sur le lieu où ils espèrent trouver le gibier, les chasseurs commencent à galoper en cercle, de manière à ramener les gazelles vers le point central, qui est le chariot du guépard. Quand on suppose que les gazelles sont assez rapprochées de la bête, on délie celle-ci, on lui rend l'usage de ses yeux, et on ouvre la cage. Le guépard s'est vite orienté; il a flairé les timides animaux ramenés autour de lui; cauteleux et agile, il saute doucement à bas du chariot et se faufile, en s'allongeant à la manière du chat, derrière un monticule, dans un buisson, sans être aperçu de la bête qu'il guette. Dès que la gazelle passe à sa portée, il s'élance et l'atteint d'un bond; alors survient le gardien, qui cherche à lui faire

(1) *Felis jubata;* — dans la langue de l'Inde, on le nomme *tchittâ*.

lâcher prise. Le guépard refuse d'abord d'abandonner sa proie; il faut que le gardien enfonce un couteau dans le cou de la gazelle et humecte de sang chaud la gueule de l'animal carnassier; celui-ci, avide de lécher le sang qui se colle à ses lèvres, desserre les dents, et le gibier qu'il a pris passe aux mains du chasseur. Le guépard a encore cela de commun avec le faucon, qu'il ne poursuit point sa proie, s'il l'a manquée du premier coup; honteux de sa maladresse, il s'irrite, s'éloigne de son maître et le boude jusqu'à ce que celui-ci lui ait offert l'occasion de prendre sa revanche. Cette chasse au guépard se pratique dans les provinces du midi et de l'ouest de l'Inde, particulièrement dans le Radjasthan. Il ne paraît pas que le chien ait joué chez les Hindous ce rôle d'ami et de compagnon de l'homme que lui ont attribué les peuples de l'Occident; cela tenait sans doute aux préjugés des anciens ariens contre les animaux regardés comme impurs. Homère a fait du chien un être presque doué de raison; Xénophon, dans ses écrits sur la chasse, a parlé des meutes et de l'éducation des limiers en si beaux termes, qu'il semble avoir voulu plaire à Diane chasseresse. Les poèmes de l'Inde nous font deviner que le hideux chacal, — chien sauvage, — a contribué à jeter de la défaveur sur le chien domestique.

Au versant de l'Himalaya, par-delà le Kachemire, on rencontre le daim qui donne le musc, et aussi des ours de diverses espèces. Le moins connu en Europe est noir, grand comme celui de l'Amérique du Nord, et marqué d'une tache blanche au-dessous du col; c'est un animal redoutable et qu'on n'attaque pas sans précaution. Et cependant de quoi se nourrit cette terrible bête dont les grognemens ébranlent les échos des montagnes? De sauterelles... et probablement d'autre chose aussi. Toujours est-il qu'on rencontre dans la région des neiges la grosse sauterelle noire des plaines de la Perse et de l'Afrique. Est-ce avec le secours de ses propres forces qu'elle atteint les sommets des monts? y est-elle portée par les vents? C'est une question difficile à résoudre. A cette hauteur, ses ailes lui refusent service, elle reste inanimée sur la neige jusqu'à ce que le soleil lui rende la vie et le mouvement; puis, le soir, elle perd de nouveau ses forces, et c'est dans ces instans de léthargie qu'elle devient la proie de l'ours. N'admirez-vous pas la prévoyante nature qui enlève du fond des plaines de si frêles insectes pour les jeter sous la dent des gros quadrupèdes réfugiés dans les neiges, ou plutôt ne sentez-vous pas la naïve crédulité de ces peuples amis du merveilleux et si occupés d'expliquer à leur manière les phénomènes de la nature? Les gens de ce pays n'ont contre l'ours aucune animosité; ils ne vont point volontiers le troubler dans sa solitude. Lorsque la chasse est ordonnée, ils se mettent en campagne, comme des recrues forcées de partir pour la guerre. Les traqueurs, au nombre d'une quaran-

taine, s'avancent en bon ordre et avec d'autant plus d'empressement que le chef les suit de près, un fouet à la main. Ce fouet est un vrai *knout* à plusieurs branches et armé de nœuds. On conçoit très bien qu'une pareille chasse, où les hommes sont menés comme des chiens, n'offrait pas de charme au voyageur allemand, pour qui on l'avait organisée : décidé à arracher le knout des mains du *piqueur* par un moyen adroit, il le lui acheta; mais il restait à celui-ci un bâton, moins facile à manier peut-être, et qui pourtant devait frapper trop souvent encore sur les épaules nues qu'il menaçait. Dans ces lointaines régions que borde l'Himalaya se cachent encore l'oppression et la barbarie, contre lesquelles le gouvernement anglais a constamment lutté. Il n'y a pas longtemps qu'on y faisait le trafic des esclaves. Des gens armés pénétraient dans le district de Kumaon (à l'extrême nord de l'Hindoustan) pour enlever les enfans et surtout les jeunes filles, dont on vante la beauté et la blancheur de peau. Les brahmanes nombreux et puissans qui desservent les pagodes et pratiquent l'astrologie au milieu des montagnes ont vendu souvent au prix de 12 et 1,500 francs les danseuses qu'ils avaient consacrées au service du temple.

La partie de chasse à laquelle assista l'auteur du *Patmakhanda* se passait dans le district de Kaverbarra, sur les confins du petit Thibet. Que l'on monte encore un peu, et l'on promène ses regards stupéfaits sur les plus hautes montagnes du globe. Entre deux pics couverts de glaces éternelles s'ouvrent de profondes vallées; quand le soleil les éclaire, on voit ses rayons qui se reflètent sur les eaux d'un lac solitaire, ou qui glissent à travers des forêts pleines d'ombre. La voix des torrens se confond avec le mugissement de la brise qui gémit dans les sapins. Là où finit la végétation, commence la neige, blanche et froide, qui s'accroche et s'agglomère partout, dans les anfractuosités des rochers, dans les hautes vallées, étendant sur l'immensité des pics entassés pêle-mêle, déchirés par des cataclysmes anciens, son manteau étincelant, si beau et si triste à contempler. C'est là que, selon les légendes anciennes, les héros las de vivre, chargés de gloire et d'années, se retiraient pour mourir, comme l'aigle vieilli et honteux de sentir s'affaiblir ses forces, qui s'en va expirer sur un roc inaccessible, la tête dans les nuées. Les monts Himalayas sont, pour les Hindous, quelque chose comme l'Olympe des Grecs; ils aiment à placer leurs dieux dans ces espaces voisins du ciel où l'homme ne saurait pénétrer ni vivre. Ils les vénèrent aussi comme les pères de ces grands fleuves qui arrosent et fécondent le continent tout entier. Le voyageur allemand a pu voir les deux torrens qui donnent naissance au Gange se réunir au fond d'un ravin, puis écumer à grand bruit à travers les rochers. Sur ce fleuve, destiné à fournir une si longue carrière, dont les embouchures vastes et pro-

fondes s'ouvrent aux vaisseaux de haut-bord, il n'aperçut, flottant aux environs de la source, rien autre chose qu'un petit oiseau à peine gros comme un plongeon!

Au pied de ces froides montagnes, régions menaçantes et désolées, se déploient les heureuses vallées de Kachemire. Là règne un doux climat; là, comme dans notre Provence, comme dans les fertiles plaines de la Lombardie, mûrissent les fruits savoureux des zones tempérées. Durant tout un siècle, les Afghans et les Sicks ont ravagé le Kachemire, qui a subi bien d'autres invasions et perdu son indépendance aux premiers temps de l'occupation musulmane : c'est le sort des pays favorisés par la nature d'exciter la convoitise des nations voisines. Après avoir été le paradis terrestre des vieilles familles brahmaniques, et plus tard la terre d'adoption des religieux bouddhistes, qui s'y étaient bâti des monastères nombreux, cette belle vallée a perdu sa joie et son repos. L'habitant de Kachemire, au regard fier, à la haute stature, au caractère opiniâtre et hardi, se retirait jadis, après ses défaites, du côté des montagnes, laissant aux envahisseurs la possession des villes et des châteaux. Il a dû, de guerre lasse, redescendre vers les plaines. Bien que façonné au joug et contraint de courber la tête, ce peuple n'a rien perdu de ses habitudes belliqueuses; il ne peut vivre sans ses armes, et cet aspect guerrier de la population kachemirienne n'est pas de nature à inspirer au voyageur l'idée d'un pays tranquille, où règnent le bonheur et la sécurité. Les derniers jours de splendeur pour le Kachemire remontent au temps de Djehanguir (1605-1628). Chaque année, l'empereur de Dehli venait y passer plusieurs mois avec sa cour, en compagnie de sa favorite Nourdjehan; son séjour était marqué par une série de fêtes qui jetaient dans la contrée des sommes immenses. Les illuminations, les danses, les feux d'artifice, se succédaient comme dans un conte des *Mille et Une Nuits*. Avant lui, Akbar s'y était établi pour imprimer une action plus vigoureuse à la guerre qu'il soutenait contre les indigènes révoltés. A la fin du XVIIe siècle, Aurengzeb visitait aussi le Kachemire, si cher à tous les sultans de Dehli, et il y emmenait à sa suite Bernier, le premier Européen qui ait vu et décrit cette riche province.

A la même époque, Chardin admirait avec enthousiasme les belles villes de la Perse moderne et les monumens grandioses de l'ancien empire de Cyrus. Aujourd'hui les Mogols sont effacés, et il ne reste presque rien de la splendeur des Sophis : cependant on ne peut établir aucune comparaison entre l'Inde et la Perse. En passant, avec l'auteur du *Patmakhanda*, de l'Inde à la Perse, on est forcé de reconnaître qu'il n'y a pas sur la terre deux peuples qui se ressemblent moins que les Hindous et les Persans, et cette dissemblance est d'autant plus remarquable, qu'ils ont une origine commune.

Comme les deux bras d'un fleuve qui se séparent au sortir de la source, les deux nations se sont éloignées l'une de l'autre dès les premiers âges pour accomplir leurs destinées particulières. Placée au centre du vieux monde, la Perse a été en relations, dans le cours de sa longue existence, avec toutes les nations fameuses de l'antiquité. Son histoire se lie à celle des Hébreux, des Assyriens, des Mèdes et des Grecs. A tous les siècles, nous la voyons paraître avec ses rois des rois et ses satrapes du voisinage à l'extrême horizon, au milieu de l'Asie remuante et agitée dont elle est le symbole. Tantôt gouverné par des princes sages et glorieux, tantôt foulé par des monarques enivrés de leur puissance, l'empire des Perses jette autour de lui les rayons de sa splendeur orientale. L'Inde au contraire ne se révélait point à l'Europe, si ce n'est de loin en loin par des récits inattendus. La société indienne se développait mystérieusement aux bords du Gange et de la Djamouna, à la façon de l'ascète qui se cache sous l'ombre des forêts pour pratiquer en paix ses austérités. Bien qu'elle ait été civilisée à sa manière depuis une trentaine de siècles, l'Inde a gardé quelque chose de primitif : elle est ignorante plutôt qu'abâtardie. On sent qu'elle est encore vivante malgré les vicissitudes qu'elle a éprouvées. Il y a sur cette terre féconde un peuple attaché à son passé, naïf et patient, qui cultive et travaille. En est-il de même en Perse? Non, certes. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les grandes villes et les campagnes des deux pays.

Dans l'Inde, il a surgi des cités nouvelles où la population abonde; le nombre des anciens monumens encore debout dépasse de beaucoup celui des édifices détruits par le temps ou par la main des hommes. Du glorieux passé de la Perse antique il ne reste guère que des ruines dont la splendeur fait mieux ressortir encore la misère du présent; on y retrouve à peine l'ombre de la grandeur des derniers siècles. Dans la noble cité d'Ispahan, où Chardin signalait une population de six cent mille habitans, on en compte à peine deux cent cinquante mille aujourd'hui. La vie et le mouvement n'animent plus son immense bazar, long de plus d'une demi-lieue. Le *Meïdan*, que les voyageurs regardent comme la plus vaste place du monde, semble désert : à peine quelques tentes s'y dressent en un coin. Au temps d'Abbas-le-Grand, les caravanes remplissaient ce grand carré qui était l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient. Tauriz a déchu dans la même proportion; les guerres et les tremblemens de terre ont détruit les édifices qui en faisaient la beauté. Ruinée par les Afghans en 1722, Ispahan n'a jamais pu reconquérir le rang qu'elle occupait parmi les cités les plus florissantes du monde. Téhéran fut aussi dévastée par les hordes de l'Afghanistan; mais, devenue la capitale de l'empire, elle s'accrut au lieu de s'amoindrir. Tou-

tefois, jamais il ne lui sera donné d'acquérir un développement considérable. Elle est fort mal placée au milieu d'une plaine bien cultivée, mais dénuée d'arbres; les chaleurs de l'été s'y font si désagréablement sentir, il y règne à cette époque tant de fièvres, que la moitié de ses habitans s'en va demeurer ailleurs. En revanche, quelle admirable situation que celle de Chiraz! Entourée de hautes collines et de lointaines montagnes, cette ville, dont les Persans sont si fiers, s'étend au sein d'une riante vallée que rend plus gracieuse encore la morne barrière des rochers environnans. Ce frais vallon est bien la patrie de Saâdi et d'Hafiz, les aimables poètes. Celui-ci repose au milieu des jardins, sous un bosquet de cyprès. Son tombeau est entretenu avec soin. Le bruit de la ville murmure encore autour du poète ami des plaisirs que l'on a surnommé l'Anacréon de la Perse. La tombe de Saâdi, au contraire, semble négligée; on n'y voit plus l'exemplaire complet de ses œuvres qu'on y avait jadis scellé avec une chaîne de fer. Cet abandon des restes de l'auteur du *Gulistan* est comme l'image des traverses de sa vie errante et malheureuse. Le tremblement de terre de 1824 a renversé tous les minarets, tous les édifices de Chiraz; ses onze colléges ne sont plus florissans comme au temps où l'on appelait à bon droit cette ville le séjour de la science. On n'y compte pas plus de trente mille habitans, et c'est là la capitale de la province du Farz, d'où la Perse a pris son nom. Nous venons de signaler la fertilité de la vallée de Chiraz; toutefois elle est bien dépassée par celle des bords du Gange et des autres fleuves de l'Inde. Généralement le sol de la Perse est sec; la végétation n'y atteint point le développement que lui permettrait d'acquérir sa chaude température, si elle était mieux arrosée. Pour rendre quelque chose, la terre demande à l'homme un incessant travail.

Grâce à leur vieille civilisation, les Persans se sont rendus habiles dans divers genres d'industrie. A Ispahan, il existe des manufactures de tapis jadis renommés, de velours, de draps, de verres coloriés, d'armes blanches, de pistolets et de sucreries; Chiraz s'est rendue célèbre par ses fruits confits, ses sorbets et son vin que les musulmans trouvent excellent, quoiqu'ils affectent d'en abandonner la fabrication aux chrétiens. Ce sont bien là les descendans des Perses efféminés et guerriers tout à la fois, épris des riches étoffes et des belles armes. Les Persans, que tant de calamités ont assaillis depuis vingt-cinq siècles, sont devenus insoucians et gais comme le sont souvent les peuples vieillis. Chez eux, on trouve le goût des exercices du corps, des courses de chevaux, des tournois même; leurs traits sont réguliers et beaux; leur physionomie a gardé quelque chose de la dignité d'un peuple puissant et dominateur; ils aiment les arts, la poésie, la musique; ils sont causeurs et portés au men-

songe, et aussi trop volontiers cruels. Les historiens grecs avaient noté ce trait de leur caractère. Il est à remarquer que les peuples livrés aux plaisirs, habitués à s'abandonner à tous les caprices de la volupté et aux raffinemens de la mollesse, sont sujets à perdre ce sentiment d'humanité qui nous fait compatir aux souffrances d'autrui.

Enfermée au milieu des terres, la Perse proprement dite n'a pas de grand fleuve qui favorise son commerce. Sur les bords de la mer Caspienne, le commerce et l'industrie se soutiennent encore; les navigateurs russes fréquentent la rade de Balfrouch, ville de cent mille âmes, toute peuplée d'artisans et de marchands. C'est là le côté le plus vivant de la Perse. Par malheur, dans ce vaste empire, les routes sont longues, mal entretenues et peu sûres; il faut transporter les denrées et les articles de commerce à dos de chameau ou de mulet. Dans les provinces lointaines, trop distantes du centre, les ressorts de l'administration sont détendus: le désordre et l'anarchie y règnent presque sans cesse. Des populations indisciplinées se livrent impunément au brigandage; l'agriculture souffre, et la misère devient le partage des laboureurs paisibles qui essaient de rendre aux vallées et aux plaines leur ancienne fertilité. Les Kurdes, qui n'appartiennent point à la même famille que les Persans, forment un peuple nombreux et difficile à contenir. Dans le Khorassan campent quelques tribus des Turcomans, que les migrations ont amenées là des steppes de la Tartarie. L'oasis de Khoubis, dans le Kerman, sert de retraite à des hordes de brigands toujours prêts à piller les caravanes qui se dirigent vers Kandahar. Chrétiens grecs, catholiques et nestoriens, musulmans, *chyites* et *sunnites*, se partagent ce territoire si vaste. Arméniens, Chaldéens, Assyriens, Parthes, Mèdes, toutes les nations qui ont brillé à leur moment pour s'éclipser ensuite, s'y retrouvent encore disséminés, comme les temples et les palais des religions et des dynasties qui ne sont plus.

Outre la diversité des peuples sur lesquels elle étend sa domination, ce qui fait encore la faiblesse de la Perse, c'est son isolement au milieu de l'Asie. Séparée des grandes nations musulmanes par le schisme *chyite*, elle n'inspire pas de sympathie à la Turquie et le lui rend bien. Du côté de l'est, elle rencontre l'Angleterre, qui remonte obstinément le long du golfe Persique et la force à se retirer des bords de l'Océan Indien. Du côté de l'ouest et du nord, elle se sent pressée par la Russie, aussi jeune et pleine d'avenir et d'ambition qu'elle est elle-même vieille, affaiblie et décrépite. Elle a perdu jusqu'à l'énergie que donne le fanatisme; elle hait les *sunnites* et les chrétiens, mais le sentiment religieux est effacé en elle. Le sensualisme le plus effréné s'est emparé de ce peuple, énervé de tous temps par le luxe et la mollesse. La vie semble donc se retirer de ces contrées, où elle se manifesta jadis avec tant d'éclat. Y a-t-il une régénération

possible pour les Persans? On le croirait volontiers, à les voir si fins, si policés, si aptes à comprendre ce qui vient d'Europe. Malheureusement ce n'est pas par l'esprit que se refont les peuples usés. Ce n'est pas non plus par l'enseignement militaire, ni par l'adoption de certains usages empruntés à l'Occident. Il en est des peuples comme des arbres : tant que la séve circule dans les rameaux avec plénitude et vigueur, on peut espérer de nouveaux fruits; mais quand elle ne produit plus que de maigres feuilles, quand la pointe des grosses branches se dessèche, il est à craindre que le tronc ne reste pas longtemps vert.

Pendant le séjour du voyageur allemand à Téhéran, il y eut, à l'occasion du mariage de l'héritier présomptif (aujourd'hui sur le trône), des fêtes magnifiques. Durant tout le jour, des saltimbanques voltigèrent sur la corde et exécutèrent sur les places ces tours de force et d'adresse dans lesquels les jongleurs de l'Asie sont passés maîtres. Le soir, on lança des feux d'artifice, et toute la ville s'illumina sous des gerbes de fusées. Les brillans cavaliers caracolaient sur leurs chevaux harnachés avec luxe; il y avait dans cette capitale d'un empire immense un éclair de splendeur et un rayonnement de joie. Pendant ce temps là, le souverain, le successeur des rois des rois, Mohammed-Schah, dont la cour livrée aux intrigues a été si spirituellement mise en scène dans la *Revue* (1), souffrait cruellement de la goutte. Il avalait avec l'obéissance d'un prince qui ne veut pas mourir les drogues que lui administrait un docteur venu d'Europe tout exprès pour le traiter. Le monarque, en proie à des crises qui devaient l'emporter bientôt, ressemblait un peu au pays soumis à son autorité. Les envoyés des puissances étrangères près de la cour de Téhéran ne sont-ils pas aussi des médecins qui s'efforcent de soigner à leur manière et selon leurs vues particulières l'empire persan, atteint d'un mal chronique? La bannière des schahs de Perse porte pour emblème un lion armé du glaive. Certes, le roi des animaux brandissant le cimeterre est le symbole le plus éloquent de la puissance; mais pour que ce symbole ne devienne pas dérisoire, il faut savoir se faire craindre et respecter. L'Inde, plus humble, — nous l'avons dit avant de suivre l'auteur du *Patmakhanda* dans sa course un peu capricieuse, — se personnifie dans le lotus, fleur gracieuse et largement épanouie, qui ouvre sa corolle parfumée à l'ombre partout où elle trouve un peu d'eau pour cacher ses racines. Le flot soulevé par les vents la berce, la recouvre parfois, la fait sombrer un instant, puis elle reparaît à la surface, vivante et pleine de séve!

TH. PAVIE.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juillet 1850, *la Cour de Téhéran en 1845, ou ne réveillez pas le chat qui dort.*

ADELINE PROTAT.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — L'ATELIER DE ZÉPHYR.

L'étonnement manifesté par Lazare en voyant l'apprenti sabotier se révéler tout à coup sous un aspect aussi nouveau qu'imprévu et la curiosité admirative qu'il avait laissé voir en examinant les productions de Zéphyr n'avaient point échappé à celui-ci. Comme la visible aurore d'un orgueil naissant, une rougeur subite avait coloré son visage. En écoutant les éloges donnés à ses ingénieux travaux, l'apprenti éprouvait le sentiment de bien-être que le témoignage d'autrui, quand il est favorable, procure à tous ceux qui ont connu les défaillances du labeur ignoré, à tous ceux qui ont poursuivi l'accomplissement d'une œuvre, si humble qu'elle fût d'ailleurs, ayant à vaincre non-seulement les obstacles étrangers, mais encore à triompher des incertitudes qui les font douter de leur propre force. On comprendra facilement quelle valeur l'opinion de Lazare avait aux yeux de l'apprenti, et de quelle joie vinrent le remplir les marques de sympathie que la vue de ses petits ouvrages avait arrachées à la franchise du peintre.

Interrogé par l'artiste, qui était curieux de savoir comment la vocation de l'art s'était révélée à cette âme rustique, le jeune garçon lui raconta naïvement l'origine de ses premiers essais. Machinalement, et pour occuper ses heures de paresse, il s'était amusé à tailler des morceaux de bois avec un mauvais couteau. Cette distraction était

(1) Voyez les livraisons du 15 février et des 1er et 15 mars.

plutôt, si cela pouvait se dire, une rêverie de ses mains qu'une occupation. Lentement, sans étude, sans prendre aucun souci de ces grossières ébauches, Zéphyr avait acquis une certaine facilité qui attira un jour son attention. En examinant un de ces rustiques caprices, il s'étonna sincèrement d'en être l'auteur; ce fut alors que l'idée lui vint de reproduire les objets qui l'entouraient. Il copia avec servilité les feuilles des arbres et les plantes. Peu à peu il introduisit de la variété dans ses sujets; outre les feuilles, les fleurs, les fruits et les plantes, il s'appliqua à reproduire les oiseaux, les insectes, le lézard ermite des pierres, la couleuvre furtive, la grenouille habitante des marécages. Au bout d'un an de pratique quotidienne, sans autre guide que la nature, sans autre étude que l'observation, sans autre outil que son couteau, il possédait une habileté véritable; mais cette habileté même, qui avait, par toutes les transitions du progrès, succédé à la barbarie de l'exécution primitive, n'avait rien altéré de sa naïveté. Ce qui n'avait d'abord été qu'une distraction et un amusement lui devint bientôt une nécessité impérieuse, un besoin véritable. Quand il avait un sujet en tête, il éprouvait cette fièvre connue des artistes, et qui ne se calme que dans les ardeurs du travail même. Ce fut alors qu'au prix d'une rude correction ou de la suppression d'un repas, il acheta chaque jour quelques heures de liberté.

Cependant il en vint à se demander si cette industrie de son choix était susceptible de nourrir son maître, et comme cette appréhension l'inquiétait, il résolut d'en avoir le cœur net. Il se rendit donc un matin à la foire de Nemours, emportant avec lui une douzaine de ses petits ouvrages qu'il étala sur le pavé, et il attendit gravement la pratique. Les curieux vinrent, mais point les chalands. Vers la fin du jour, et comme Zéphyr commençait à se désespérer, un homme s'était brusquement arrêté devant son étalage, avait examiné les uns après les autres les objets composant sa pacotille, et, sans même lui en demander le prix, lui avait proposé d'acheter tout l'étalage en bloc pour une somme de dix francs. Zéphyr n'avait point réfléchi qu'il allait livrer presque pour rien le résultat de six mois de travaux : il était demeuré ébloui par l'éclair des deux écus qu'on faisait briller à ses yeux, et il avait consenti au marché. Son acquéreur, qui était un marchand de curiosités de Fontainebleau, lui avait en partant laissé son adresse, en l'informant qu'il était tout disposé à lui acheter tous ses ouvrages aux mêmes conditions.

Zéphyr était revenu à Montigny presque fou de joie. Il voulait travailler beaucoup, amasser un gros sac d'écus, et l'offrir au bonhomme Protat pour s'acquitter envers lui des dépenses que son adoption lui avait occasionnées, et que celui-ci lui reprochait tous les jours. Dans cette intention, il avait déjà mis de côté près de quatre-

vingts francs; mais son amour pour Adeline et les derniers événemens qui en avaient été la conséquence avaient depuis modifié le programme de son ambition. Aussi, depuis la veille, il était bien décidé à faire toutes les volontés de son maître, tant il craignait de quitter la maison.

— Ainsi, lui avait demandé Lazare, pour rester auprès de Mlle Adeline, tu consentiras à faire une besogne qui te répugne?

— Oui, dit Zéphyr.

— Et tu renonceras à un travail qui te plaît?

— Oui, continua l'apprenti avec un accent qui indiquait suffisamment combien cette renonciation lui était pénible, surtout depuis que Lazare, dans la fougue d'un premier mouvement d'enthousiasme, avait élargi et pour ainsi dire doré l'horizon de ses ambitions.

Ce qui avait surtout frappé l'artiste dans les compositions de Zéphyr, c'était leur cachet gracieusement naïf. Parmi ces groupes rustiques que Lazare venait d'examiner, il en était plus d'un qui n'aurait point été déplacé sous la vitrine d'un musée. Il y avait plus et mieux que de la patience dans ce travail conçu et exécuté en dehors de toute notion d'art et de toute règle d'esthétique. L'originalité s'y montrait sans recherche et la grâce sans effort. L'adresse d'une main expérimentée et rompue à toutes les roueries de l'instrument aurait pu sans doute trouver à reprendre dans l'exécution, mais ces défauts étaient le plus souvent d'heureuses gaucheries. Le caractère du talent de Zéphyr le rattachait à cette famille d'artistes, pour la plupart anonymes, qui, à l'époque de la renaissance, créèrent ces meubles merveilleux que la spéculation sut d'abord rechercher au fond des vieilles provinces, et dont la reproduction fut ensuite livrée au ciseau banal d'une foule d'artisans malhabiles. En disant à l'apprenti de son hôte qu'il avait une fortune entre les mains, Lazare n'avait rien exagéré, pour l'avenir du moins. Ce débouché que Zéphyr avait trouvé pour ses productions dans la boutique de *bric-à-brac* de Fontainebleau, il le trouverait de même à Paris, plus facile encore et plus avantageux. Du gain de ce travail il pourrait vivre, en même temps qu'il demanderait à l'étude le complément et le développement de ses facultés naturelles, et, au bout de quelques années, grâce à l'originalité de son talent, grâce surtout à sa rareté, il pourrait prendre dans l'art moderne une place honorable. Dans des termes qu'il s'efforça de mettre à la portée de l'intelligence de Zéphyr, Lazare lui fit comprendre à quel avenir il pouvait prétendre.

— Dès aujourd'hui tu es le maître de ta destinée, lui dit-il. Ce que tu pensais n'être qu'un état plus amusant que celui de sabotier, c'est un art. Tu n'es pas un ouvrier, tu es un artiste. Si tu veux te

confier à moi et te laisser guider par mes conseils, il arrivera un moment où, si tu aimes encore Adeline, tu pourras songer à elle autrement que comme à une sœur, et où Adeline songera peut-être à toi autrement que comme à un frère.

— Mais, dit Zéphyr, qui commençait par se laisser convaincre et trouvait, en écoutant les raisonnemens de Lazare, que *cela allait tout seul,* qu'est-ce que M. Protat va penser en apprenant tout ça?

— Ne t'inquiète de rien, laisse-moi agir et parler. Ton maître t'a confié à moi pour tout le temps que je dois demeurer ici : c'est donc à peu près trois mois de liberté que tu as devant toi; tu pourras travailler à ton aise et commencer à prendre des leçons de dessin avec moi. Quand je retournerai à Paris, je t'emmènerai.

— Et si M. Protat ne veut pas me laisser partir?

— Encore une fois, c'est mon affaire : je me suis chargé de mener ta barque, tu n'as qu'à te laisser conduire. Et maintenant, ferme la boutique, mets le sac au dos, et en route! Voilà presque une journée que je perds à cause de toi; mais je ne la regrette pas.

Lazare avec son compagnon reprit à travers les gorges des Longs-Rochers la route sablonneuse qui les devait ramener à la maison de Protat, où le trouble régnait depuis l'absence du peintre et du jeune apprenti.

Le matin, environ dix minutes après le départ de ceux-ci, Adeline s'était réveillée. Après s'être habillée en toute hâte, elle appliqua l'oreille à la cloison qui la séparait de Lazare, et n'ayant entendu aucun bruit, elle supposa que le pensionnaire dormait encore. Elle sortit alors de sa chambre, et, s'approchant de la porte de Zéphyr, après avoir frappé deux petits coups, elle l'appela à voix basse. N'ayant pas entendu de réponse, elle frappa plus fort et appela plus haut. Comme on ne lui répondait pas davantage, elle commença à s'inquiéter et descendit dans le jardin, pensant que l'apprenti était peut-être allé l'attendre. Ce fut alors qu'elle aperçut la fenêtre de Zéphyr ouverte, et l'échelle appliquée au mur et à la hauteur de cette fenêtre. Son inquiétude se changea en une crainte véritable. Elle appela son père, et lui raconta en deux mots la fuite de l'apprenti et ses soupçons.

— Ce n'est pas possible, dit Protat pour se rassurer lui-même autant que pour rassurer sa fille. Zéphyr est là-haut; il ne t'aura pas entendue l'appeler. Il dort comme une souche, tu sais bien! Mais l'échelle est aussi bien là pour monter que pour descendre. Viens me la tenir; je vais aller réveiller Zéphyr.

Protat monta à l'échelle, et sauta par la fenêtre dans le cabinet de l'apprenti.

— Eh bien? s'écria la jeune fille.

Son père ne lui répondit pas. Une chose l'avait frappé d'abord à son entrée dans la chambre; c'était le nom de sa fille, formé très lisiblement sur la table par un assemblage de petits cailloux de différentes couleurs. Au-dessous du nom d'Adeline, celui de Zéphyr était écrit de la même façon, seulement avec des cailloux beaucoup plus communs que les autres.

— Ah! fit le sabotier; mais ce qui l'étonna plus que tout le reste, ce fut la découverte qu'il fit d'un fond de vieux bas qui contenait quatre-vingts francs en menue monnaie. — Ah! ah! continua-t-il sur deux tons différens.

— Eh bien, mon père! s'écriait Adeline du jardin, et Zéphyr?

Protat brouilla d'un revers de main les noms formés par les cailloux, qu'il dispersa dans la chambre, puis il se montra à la fenêtre. — Zéphyr n'est pas là, dit-il; attends un peu, je vais voir si M. Lazare ne pourrait pas m'en donner des nouvelles. Et d'un coup de genou violemment appliqué à la porte du cabinet de son apprenti, Protat fit céder le pêne; la porte s'ouvrit, et le sabotier fut dans le corridor. Il allait frapper à la porte de l'artiste, quand il se rappela que celui-ci l'avait prévenu qu'il avait l'intention d'emmener l'apprenti de grand matin en forêt : — Eh! pardi, fit-il à sa fille, qui était venue le rejoindre, il est en route avec M. Lazare.

— Mais, — dit la jeune fille, qui, venant, pour se convaincre, d'entrer dans la chambre du peintre, avait aperçu le chevalet et la boîte de couleurs, — ils n'ont pas emporté les affaires. Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, Lazare n'a pas ses guêtres!

— Eh bien? dit Protat qui ne comprenait pas.

— Et les vipères? dit Adeline, devenue toute pâle et se tenant au mur.

— Ma fille! dit Protat, qui reçut dans le cœur le contre-coup de ce cri d'effroi; Adeline! silence! Les plus mauvaises vipères ne sont pas dans le bois. — Et, par une fenêtre du corridor qui donnait sur la rue, le sabotier désigna à son enfant, qui devina sa pensée, le village de Montigny, qui commençait à s'éveiller.

— Eh! monsieur! s'écria tout à coup la Madelon, qui montait l'escalier; voilà des nouvelles!

Et elle tendit à sa jeune maîtresse une lettre que celle-ci décacheta avec curiosité.

— Mon père, mon père! s'écria Adeline joyeuse en agitant la lettre; c'est Cécile qui m'écrit; elle vient passer huit jours avec moi! Elle arrive par le convoi de trois heures; elle sera ici à sept. Où allons-nous la loger? Tu lui donneras ta chambre.

— Non, répondit le sabotier en montrant la pièce occupée par Lazare, nous lui donnerons celle-ci.

— Voilà un prétexte pour l'éloigner, pensa Protat, devenu silencieux pendant qu'Adeline devenait triste.

— Qu'est-ce que vous avez donc, notre maître? demanda la Madelon, étonnée de l'embarras du sabotier.

— J'ai ce que j'ai, dit le sabotier.

— Et toi, ma fille?

Adeline ne répondit pas.

— Ah bien, fit la servante en descendant l'escalier, en voilà du nouveau, sans compter la clé de l'armoire qui est revenue!

Resté seul et singulièrement troublé par la double découverte qu'il venait de faire, le bonhomme Protat se dit à lui-même le mot des gens aveuglés qui deviennent subitement clairvoyans : — Comment n'ai-je rien vu de tout cela? Sa première pensée fut de se débarrasser de son apprenti, puis il se rappela l'antipathie que le jeune garçon témoignait à Lazare avant même que celui-ci fût de retour, et, devenu tout à coup très subtil, il flaira une jalousie dans l'éloignement de Zéphyr pour le peintre. S'il était jaloux, c'était donc qu'il avait découvert l'inclination d'Adeline pour son pensionnaire. Renvoyer Zéphyr serait imprudence, pensa Protat, il pourrait jaser dans le pays, et ma fille en souffrirait. Relativement à Adeline et Lazare, son embarras était plus grand encore. Le cri échappé à sa fille avait été pour lui toute une révélation. Se rappelant bientôt la querelle qui la veille avait eu lieu entre Adeline et la Madelon, au souvenir des larmes qu'il avait surprises dans les yeux de son enfant, il imagina que son pensionnaire avait pu n'être pas étranger à cette querelle et à ces pleurs. — Qui sait? se demanda-t-il, non pas sans être sérieusement alarmé par cette pensée, Madelon était peut-être leur confidente. — Ce fut sous l'impression de cette idée de complicité qu'il aborda la vieille femme; aussi cette démarche, entamée brutalement, n'eut-elle aucun résultat. Si Madelon avait vu son maître venir à elle ému par un sentiment d'inquiétude paternelle, elle l'eût peut-être rassuré en lui donnant les renseignemens qu'elle avait en sa connaissance; mais Protat lui avait mis l'interrogation sous la gorge avec toute l'impétuosité de l'impatience. Fidèle à son caractère, qui était d'opposer instinctivement la rébellion à toute chose imposée, intérieurement effrayée par l'agitation peinte sur le visage du sabotier et par les menaces de son accent, Madelon se fit muette, d'abord par la charitable intention de ne point trahir le secret de sa maîtresse, et ensuite pour le plaisir qu'elle éprouvait à contrarier son maître.

Une querelle allait éclater entre le maître et la servante, si Adeline n'était point descendue attirée par le bruit. Protat prit sa fille par le bras et l'emmena au fond du jardin. Égaré par le délire de son inquié-

tude, irrité par les obstacles que rencontrait son investigation, pour la première fois depuis le retour de sa fille à Montigny le sabotier se montra dur avec elle, comme il venait de faire avec Madelon, dans cette interrogation, qui exigeait les précautions les plus délicates, les termes les plus mesurés. Il semblait à Adeline, en se retrouvant en face de cette violence inaccoutumée, qu'elle entendait gronder l'écho des ouragans qui jadis avaient fait trembler le berceau de son enfance. Elle fut surprise d'autant plus douloureusement qu'elle était descendue avec l'intention de tout raconter à son père, comme si elle avait deviné l'inquiétude qui devait l'agiter. Cet aveu avait été brusquement arrêté sur ses lèvres. Protat l'avait accueillie non point comme une enfant troublée qui choisit son père pour confident, mais comme une fille coupable qui vient demander son pardon. Attérée par le doute offensant que semblaient exprimer les paroles de son père et la douleur qu'il témoignait, Adeline demeura un instant immobile et silencieuse. Protat ne savait point qu'il y a de ces accusations tellement inattendues, qu'elles foudroient ceux qui en sont frappés et paralysent même l'instinct de défense. Sans qu'il eût soupçonné sa fille véritablement coupable, le sabotier avait parlé comme sous l'impression d'une conviction réelle, espérant qu'Adeline allait protester, se défendre, et qu'en plaidant, comme on dit, le faux, il pourrait découvrir le vraï; mais le silence gardé par Adeline changea brusquement en certitude les soupçons qu'il venait de simuler. Il éclata aussitôt en reproches dont l'amertume atteignait tout le monde : la Madelon, qu'il accusait d'avoir prêté les mains à une intrigue scandaleuse, et lui-même, qui n'avait rien su voir, rien deviner, quand tout le monde autour de lui s'unissait pour le tromper. Puis, las de frapper sur Madelon, sur Adeline et sur lui-même, la colère du sabotier se tourna avec encore plus de fureur vers Lazare, ce misérable séducteur, qui était venu apporter la honte sous un toit où on l'avait reçu mieux qu'en étranger, en ami, — mieux qu'en ami, presque en enfant de la maison. Mais lorsque Adeline entendit aux injures succéder les menaces, des menaces qui semblaient s'adresser à Lazare, la pauvre fille, qui jusque-là avait préféré douter du bon sens de son père, l'arrêta tout à coup. Ce fut moins une justification qu'elle entreprit qu'une accusation qu'elle fit entendre à son tour. Sans pleurs et sans cris, cette véhémente révolte de l'innocence outragée par le soupçon paternel courba Protat aux pieds de sa fille. Il devinait quelle profonde blessure il venait de faire au cœur de son enfant. Dans la manière dont Adeline le regardait, il croyait voir renaître un ressouvenir des jours du passé. A peine eut-elle achevé cette révélation ingénue de son amour innocent, qu'il s'écria, s'emportant de nouveau contre lui-même : — Et c'est pour cela que j'ai fait tant de bruit;

c'est pour cela que je t'ai si durement traitée! — Et il se mit à genoux devant Adeline, et lui demanda pardon.

Comme tous les gens qui subissent l'impression du moment, rassuré par les aveux de sa fille, Protat était passé de l'extrême inquiétude à la sécurité extrême, exagérant l'une comme il venait d'exagérer l'autre. Dans tous les détails que sa fille lui avait fait connaître, il ne voyait plus qu'un badinage, le caprice éphémère d'une enfant un peu sentimentale. Il ne trouvait dans ce penchant aucune matière à s'alarmer, et, craignant même d'offenser son pensionnaire par une précaution, malgré l'embarras que l'arrivée de Cécile allait apporter dans la distribution des logemens, il avait presque renoncé à l'idée de s'emparer de ce prétexte pour inviter l'artiste à prendre provisoirement gîte ailleurs. Ce fut Adeline qui le força à maintenir cette décision. — Non pas à cause de moi, dit-elle, mais à cause de Cécile. M. Lazare comprendra bien cela.

— Ma foi, dit Protat, tu te chargeras mieux que moi de le lui faire comprendre. La négociation m'embarrasse, et je ne sais pas comment j'ai pu avoir un moment l'idée de renvoyer ce jeune homme, quoiqu'il eût cependant mieux valu qu'il ne mît pas les pieds chez nous.

Adeline l'interrompit pour le prier de ne plus faire aucune allusion à ce qu'elle lui avait raconté. Elle lui avait fait cet aveu pour n'avoir plus à y songer elle-même. Elle avait réfléchi; elle ne voulait plus songer à ce jeune homme autrement que comme à un étranger. Elle éviterait de le voir, ce qui lui serait d'autant plus facile que Lazare était plus souvent absent qu'à la maison; elle ne lui parlerait plus que pour lui répondre. A quoi le bonhomme répondit sagement que ce changement dans ses habitudes pourrait surprendre Lazare, qu'il en chercherait peut-être le motif, et que cela pouvait être dangereux. Il était donc préférable qu'Adeline restât avec lui ce qu'elle était habituellement. Cette détermination soudaine d'indifférence n'avait, comme on le pense, rien de sérieux. Adeline, inquiétée instinctivement, et à qui la passion ne s'était révélée jusqu'à présent que par des sensations douces qui agitaient son cœur sans le troubler, s'effrayait aux premiers symptômes douloureux. En adorant Lazare, elle lui en voulait de ce que lui faisait déjà souffrir son amour pour lui.

II. — CÉCILE.

Peu d'instans après cette scène, dont le dénouement plus pacifique que le début avait laissé Protat rassuré et sa fille tranquillisée au moins en apparence, une élégante voiture amenait Cécile à la

porte du sabotier. Adeline entraîna la fille de Mme de Bellerie dans sa chambre. On avait au moins deux grandes heures avant le souper; deux heures d'intimité, ce n'était pas trop pour échanger le premier mot du *revoir* après trois années d'absence. Ce n'était point un caprice de belle dame qui amenait Cécile à Montigny, c'était une sympathie réelle que ni le temps, ni les plaisirs d'une vie brillante, ni les préoccupations d'une condition nouvelle, n'avaient effacée de son cœur. C'était donc plus qu'une distraction qu'elle venait chercher au milieu de cette rustique villégiature, c'était une amie. Telle elle avait quitté Adeline, telle elle la retrouvait; il n'en était pas de même pour la fille de Protat, qui trouvait son ancienne amie bien changée, et qui ne put s'empêcher de le lui dire naïvement.

Quoiqu'elle fût du même âge qu'Adeline, Cécile en effet paraissait plus vieille que son amie; ce n'était pas seulement le hâle parisien qui avait pâli et fatigué son jeune visage, c'était le souci, le regret, la douleur peut-être. Mariée cependant suivant son penchant, elle n'avait point tardé à s'apercevoir qu'elle ne trouverait pas dans cette union le bonheur qu'elle avait espéré. Le comte de Livry, qu'elle avait épousé, était un homme dont la jeunesse avait déjà dit son dernier mot quand il avait donné sa main à Cécile. Dans les premiers temps de son mariage, il avait fait ostensiblement à sa femme les honneurs d'une apparence de grande passion; mais ce n'avait été de sa part qu'une convenance polie, dictée par les classiques traditions de la lune de miel. Cécile avait beaucoup souffert de ce désenchantement. Pour se distraire, elle avait tenté de courir le monde; mais dans ce monde parisien, où sa fortune et son rang la mettaient aux premières places, elle apportait des goûts, une sincérité de caractère et de langage qui la firent remarquer comme une personne singulière : elle n'inspira aucune sympathie aux femmes, non-seulement parce qu'elle en inspirait trop aux hommes, mais surtout à cause du profond dédain qu'elle parut manifester tout d'abord à propos de certaines conventions sociales qui érigent l'hypocrisie en nécessité. Cette allure indépendante, alliée à une conduite irréprochable, lui donna bientôt pour ennemies toutes les femmes de sa société. Cécile avait donc vécu à peu près dans l'isolement jusqu'à l'époque où elle était restée veuve, car M. de Livry avait péri victime, disait-on, d'un duel déguisé en accident de chasse, un peu moins d'un an après son mariage. Son mari était mort comme Cécile commençait à ne plus l'aimer, peut-être à l'instant où elle allait commencer à le haïr; elle porta son deuil sans douleur hypocrite, et ce fut en chaise de poste qu'elle inaugura sa première robe noire. Pendant dix-huit mois, elle avait voyagé en compagnie d'une gouvernante anglaise, une de ces femmes créées pour le cosmopolitisme, qui parlent toutes

les langues en venant au monde, connaissent d'avance les mœurs de tous les pays, mangent de toutes les cuisines, font dix lieues à pied sans se fatiguer, et gravissent tranquillement les pics les plus élevés des quatre parties du monde, en portant l'ombrelle de leur maîtresse d'une main et en tenant un roman de l'autre. Depuis environ six mois, Cécile était revenue de voyage; restée seule à Paris par suite du départ de sa mère, qui avait accompagné le marquis de Bellerie, envoyé en une lointaine mission diplomatique, Cécile avait décidé qu'elle irait passer sa campagne d'été au château de Moret, qui était devenu sa propriété, et c'est alors qu'elle avait pensé à revoir son amie d'enfance. Comme elle l'avait annoncé par sa lettre, elle lui donnerait huit jours entiers.

— Quel bonheur! s'écria Adeline en frappant dans ses mains.

— Si ma présence dans la maison devait causer le moindre dérangement, dit Cécile, il faudrait me prévenir; je continuerais ma route vers Moret, où *miss* m'attend.

Miss, c'était la gouvernante anglaise. Au moment où la fille du sabotier cherchait à rassurer Cécile, elle fut interrompue par la Madelon, qui venait lui demander où elle devait déposer les affaires de la *dame*.

— Pourquoi nous interrompre? dit Adeline avec impatience.

— Ne *te fâche pas*, mademoiselle, répondit la servante, mêlant à la fois la familiarité au respect. C'est M. Protat qui m'a dit de venir te demander cela.

— Mettez les malles et les paquets de madame, reprit Adeline, dans la chambre du pensionnaire.

— Bon, dit Madelon, on y va. A propos, le souper sera prêt dans dix minutes. Il faut compter que M. Lazare sera peut-être bien revenu.

— S'il n'est pas de retour, on ne l'attendra pas, fit Adeline.

— On n'attendra pas M. Lazare? exclama Madelon d'un air profondément surpris; mais, sur un rapide coup d'œil que lui lança sa jeune maîtresse, elle se retira, sans ajouter d'autre commentaire. Demeurée seule avec Adeline, son amie lui reprocha doucement son petit mensonge. — Voici déjà quelqu'un qui va se trouver gêné à cause de moi.

— Qui donc? fit Adeline.

— Mais cette personne dont tu parlais.

— Ah! le pensionnaire?

— Oui, ce... monsieur, qu'on appelle... comment? un nom assez joli.

— Tu trouves? dit Adeline.

— Et toi, tu ne trouves pas? continua Cécile en souriant.

Comme la causerie reprenait une autre direction, elle fut inter-

rompue par un bruit de pas et de voix qu'on entendit au bas de l'escalier : c'était Lazare qui rentrait accompagné de Zéphyr. Protat s'était décidé à expliquer à l'artiste l'embarras où il se trouvait à propos des logemens. Lazare n'avait manifesté aucune contrariété.

— C'est bon, répondait-il aux excuses que lui adressait le sabotier, j'irai coucher à la *Maison-Blanche*, et même, si cela vous accommode mieux, j'y prendrai aussi mes repas.

— Ah! pour ça ce n'est pas utile, dit Protat. Je vous remercie bien de votre complaisance, monsieur Lazare. — Et il redescendit l'escalier enchanté de l'issue de sa négociation.

L'artiste, en entrant dans sa chambre, y trouva les objets appartenant à Cécile, que la Madelon était venue y apporter. — Ah! dit-il, cette dame a déjà pris possession. Zéphyr, mon ami, tu vas transporter tous mes ustensiles à la *Maison-Blanche*.

— Dites donc, monsieur Lazare, fit l'apprenti en préparant les paquets, la Madelon assure qu'elle est belle comme le jour, la dame qui va demeurer ici. Ça n'est pas étonnant au fait... puisqu'elle vient de Paris. Avez-vous vu son châle dans la salle à manger? quelle belle pièce! C'est plus brillant que la chasuble à M. le curé. Et la plume qui est sur son chapeau donc! Ah! oui, ma foi, ce doit être une bien belle dame.

— Ah ça! interrompit Lazare, est-ce que tu vas en devenir amoureux aussi, et oublierais-tu déjà Adeline pour un châle brodé et un brin de marabout?

— Il faudra bien deux voyages pour porter toutes vos affaires à la *Maison-Blanche*, dit l'apprenti, passant à une autre idée.

— Eh bien, tu les feras. Cette dame peut avoir besoin de la chambre, il faut qu'elle la trouve libre; dépêche-toi. Puisqu'il y a du monde à dîner, je vais me donner un coup de rasoir. Je suis bien fâché de n'avoir pas apporté un habit noir, acheva l'artiste en se parlant à lui-même.

— Dites donc, monsieur Lazare, reprit l'apprenti, elle doit aimer les bonnes choses, la dame qui vient d'arriver... J'ai vu la Madelon qui décrochait le four de campagne. Il se pourrait bien qu'il y eût un gâteau.

— Il se pourrait, dit Lazare.

— Dans ce cas-là, dit Zéphyr, vous, qui serez là, tâchez donc qu'on m'en garde un peu; j'ai peur que M. Protat n'y pense pas.

L'artiste lui promit de ne pas oublier la recommandation, et Zéphyr descendit pour opérer le déménagement. Comme nous l'avons dit, la mince cloison qui séparait la chambre où se trouvaient Adeline et son amie de celle occupée par Lazare permettait de l'une à l'autre d'entendre tout ce qui se disait dans les deux pièces.

— Qu'est-ce donc que ce M. Zéphyr, qui est amoureux de toi et de mon châle? avait demandé Cécile à son amie.

— L'apprenti de mon père, répondit Adeline, un enfant abandonné que mon père a recueilli.

— Et il est amoureux de toi? continua Cécile.

— C'est une plaisanterie sans doute, répondit la fille du sabotier. Zéphyr est un enfant; d'ailleurs tu le verras.

Cependant Adeline fut un peu préoccupée par les paroles qu'elle avait entendu Lazare adresser à l'apprenti.

— Ces dames sont servies, vint dire la Madelon avec une certaine majesté d'attitude et d'accent.

— Nous descendons, répondit Adeline. Moins cérémonieuse avec le pensionnaire, Madelon alla lui sonner le dîner à coups de poing dans sa porte, et lui cria simplement : — Monsieur Lazare, la soupe est sur la table.

— On y va, répondit l'artiste. — Tiens, murmura-t-il, il y avait du monde à côté.

On descendit dans la salle à manger. Derrière les deux femmes arriva Lazare, qui avait donné à sa toilette plus de soin que de coutume. Il avait quitté la blouse et le pantalon de travail pour des vêtemens de simple toile, mais plus frais; sa cravate, ordinairement roulée en corde à puits autour de son cou, était mise avec plus de soin, il avait même essayé vainement un simulacre de nœud. De cette tentative, l'intention seule était restée apparente. Adeline ne lui en sut aucun gré. Elle devinait que toutes ces élégances avaient pour but de s'attirer les regards de Cécile, et elle se mit à les observer tous les deux avec une ténacité singulière. Lazare et la jeune femme avaient échangé un salut muet et poli, et, debout auprès de la table, ils semblaient hésiter avant de s'asseoir. La fille du sabotier s'aperçut que le hasard avait, par les mains de Madelon, disposé la place des couverts de façon que Cécile allait se trouver la voisine de l'artiste. Cet arrangement déplut instinctivement à Adeline. Avec beaucoup d'adresse et sans être aperçue, elle changea rapidement de place sa serviette, roulée dans un petit rond à son chiffre. Par suite de cette manœuvre, le placement primitif se trouvait modifié, et, quand tout le monde se fut assis, Adeline se trouva entre son amie et Lazare. Le repas fut très animé. Adeline elle-même, qui était restée d'abord silencieuse, se mit à l'unisson de l'animation générale. Après quelques mots, Cécile et Lazare s'étaient sentis sympathiques l'un à l'autre. Il avait suffi pour créer cette sympathie de quelques points de rapport dans des opinions naturellement émises de part et d'autre dans le cours d'un de ces avant-propos pendant lesquels on semble chercher quel terrain on donnera à parcourir à la conversation. On avait d'abord parlé de

voyage, ensuite on parla d'art. Cécile, qui avait promené son mignon brodequin dans toutes les cités classiques, racontait les impressions recueillies sur sa route. Dans ses remarques à propos de ses visites dans les principaux musées de l'Europe, elle avait parlé de certaines écoles et de certains maîtres, non point d'après le ouï-dire traditionnel, et son admiration s'exprimait autrement que par des formules empruntées au dictionnaire des lieux communs artistiques. Lazare trouvait dans ses jugemens une conformité de goûts avec les siens propres; il s'étonnait de rencontrer une femme, qu'il supposait frivole et ne sachant que parler chiffons, porter dans ses discussions, devenues presque sérieuses, des jugemens qu'il trouvait d'autant plus sensés, qu'ils s'appareillaient parfaitement avec ses propres idées.

Pendant que Lazare causait ainsi avec Mme de Livry, Adeline semblait un peu dépitée de se trouver mise à l'écart d'une conversation où l'on traitait de choses un peu abstraites. Cécile, qui l'observait, ramena habilement la causerie sur des sujets qui permettaient à sa compagne d'y prendre part. Connaissant le répertoire des connaissances d'Adeline, elle lui donna complaisamment la réplique pour qu'elle en pût faire montre. La fille du sabotier se révéla dès lors à Lazare sous un aspect qui lui avait échappé jusqu'ici. Adeline n'était point, comme il l'avait supposé, une rustique enfant frottée par hasard d'un vernis d'instruction; elle ne s'en était point tenue à la lettre de ce qu'on lui avait appris; son intelligence avide en avait pénétré l'esprit. Cette attention, qu'elle attirait à son tour, animait davantage la jeune fille, devenue rouge de plaisir en voyant l'étonnement qu'elle causait à l'artiste, qui se trouva tout à coup obligé, pour lui répondre, de modifier lui-même le langage qu'il avait l'habitude d'employer avec elle. En écoutant sa fille parler tour à tour avec Cécile et Lazare, répondre sans hésiter jamais, et sans affectation, sans pédanterie, ne se point laisser arrêter par les contradictions, paraître les provoquer au contraire, et finir par ranger les contradicteurs à son impression personnelle, le bonhomme Protat nageait dans l'extase. Il n'y avait pas jusqu'à la Madelon qui, en faisant le service, ne s'arrêtât quelquefois tout *ébaubie* en écoutant les belles choses que disait sa maîtresse. Protat se renversait alors sur sa chaise, et, montrant Adeline du doigt à la servante immobile, il semblait lui dire en clignant des yeux : — C'est elle qui parle! c'est pourtant elle! — Il y eut un instant où Lazare, à propos d'une discussion historique relativement à un monument voisin, commit une erreur de date qui fut relevée par Adeline. L'artiste avoua son erreur et applaudit à la rectification. Cet hommage rendu à la science de sa fille mit le comble à l'orgueil du sabotier. Il attira l'artiste auprès de lui et lui dit tout bas à l'oreille : — Qu'est-ce que vous voulez? nous ne sommes pas de force!

Comme on en était arrivé au dessert, et au moment où la Madelon dressait sur la table le beau gâteau doré qui avait été deviné par la friande convoitise de Zéphyr, l'apprenti, ayant terminé le déménagement de Lazare, parut lui-même sur le seuil de la salle à manger. Désignant le gâteau à l'artiste, qui était précisément occupé à le partager, Zéphyr paraissait lui rappeler sa promesse par un expressif coup d'œil. Voyant que tout le monde était de bonne humeur, et le bonhomme Protat particulièrement, qui débouchait avec circonspection une vieille bouteille de vin réservée pour les grands jours, Lazare pensa que l'apprenti ne serait point mal accueilli : il lui fit signe de s'approcher.

— Père Protat, dit le peintre au sabotier, placé de façon à ne point voir son apprenti, je me suis permis de faire espérer à Zéphyr qu'il aurait du dessert, et le voici qui vient me sommer de tenir ma promesse.

Protat tourna brusquement la tête, fronça le sourcil, et regardant le jeune garçon avec une sévérité déjà voisine de la colère : — Ah! te voilà, petit gredin, nous avons un compte à régler depuis ce matin.

Et, s'étant levé précipitamment de table, il prit l'apprenti par le collet et l'entraîna rapidement dans le jardin. Cécile, Adeline et Lazare, restés seuls, se regardèrent, profondément étonnés de cette brusque sortie.

— Qu'arrive-t-il encore? demanda Lazare.

— Qu'a donc fait ce pauvre garçon? ajouta Cécile.

— Je ne sais pas, répondit Adeline, vaguement inquiète.

Au même instant, la porte s'ouvrit, Zéphyr rentra, et courut se réfugier auprès de Lazare. Derrière l'apprenti rentrait le sabotier. Tout le monde s'était levé.

— Monsieur Lazare! s'écria Zéphyr en prenant l'artiste par le bras.

— Eh bien! fit celui-ci, que me veux-tu?

Le jeune garçon paraissait en proie à une grande agitation, tout son corps tremblait, ses lèvres étaient blanches et serrées, la sueur ruisselait de son front, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Monsieur Lazare, reprit-il avec un accent où l'indignation se mêlait à la douleur, dites donc que je ne suis pas un voleur.

A ce mot, tout le monde se regarda.

— Eh bien! dit Protat, justifie-toi. — Et le sabotier versa dans son assiette une poignée d'argent qu'il avait tirée de sa poche. Explique-moi la possession de cet argent; où l'as-tu pris?

— Je ne l'ai pas pris, répondit Zéphyr.

— Non, père Protat, ajouta Lazare d'une voix ferme, cet argent appartient à votre apprenti : c'est le fruit de son travail.

— De son travail! répliqua le sabotier avec étonnement; quel travail, s'il vous plaît? Entendons-nous, monsieur Lazare, continua le père d'Adeline avec gravité... vous vous intéressiez à ce drôle, et je vous ai laissé faire; mais, cette fois, c'est sérieux?

— Très sérieux, plus que vous ne pensez, répondit le peintre. Zéphyr a gagné cet argent, et l'a gagné honorablement.

— Ah! pardi, s'écria le sabotier, je suis curieux d'apprendre comment. — Et Protat se rassit à sa place.

Lazare raconta à son hôte comment il avait découvert le talent de l'apprenti, et expliqua ainsi la possession de l'argent trouvé dans sa chambre: — C'est le prix des ouvrages qu'il vend aux marchands de Fontainebleau, dit-il.

Cette révélation n'eut point le résultat que paraissaient en attendre l'accusé et celui qui se constituait son défenseur. Protat commença par nier le talent de son apprenti; il prétendit que Lazare était victime d'un mensonge, et que Zéphyr était incapable de rien faire de ses deux mains.

— Il vous en donnera la preuve! dit Lazare.

— Eh bien! s'écria Protat, s'il est vrai qu'il sache travailler, et qu'il tire un gain de son travail, c'est un gredin; son argent ne lui appartient pas davantage.

— Aussi votre apprenti avait-il l'intention de vous le restituer quand la somme aurait été plus forte, répondit l'artiste, qui commençait à se passionner un peu.

Protat revint alors à sa première idée : il maintint que Zéphyr était hors d'état de faire usage d'un outil; mais au même instant un démenti lui arriva sous forme de preuve. Pendant le débat qui s'était prolongé entre Lazare et Protat, qui avait longuement, pour justifier sa colère, raconté à Cécile l'histoire de son adoption et des bienfaits dont il avait comblé l'apprenti, celui-ci s'était brusquement isolé dans un coin; ayant pris d'une main un gros bâton qui était dans la salle, il en tailla le manche avec son couteau; au bout d'une demi-heure de travail, et comme son maître l'accusait d'ignorance, l'apprenti lui présentait par le manche le bâton de houx, qui faisait depuis longtemps sur ses épaules l'office d'exécuteur des hautes colères de Protat.

— Si j'ai menti, monsieur Protat, dit Zéphyr en tendant le dos, tuez-moi tout de suite avec ça, et que ça finisse.

Les yeux du sabotier s'étaient portés sur le manche du gourdin. La poignée, largement ébauchée, représentait deux serpens enroulés. Si rapidement que cette ébauche eût été exécutée, le résultat atteint n'était pas ordinaire; l'enlacement des deux reptiles avait un aspect effrayant d'abord, et d'une vérité inquiétante.

— Eh bien! oui, dit Protat, c'est gentil. Et il se retourna du côté de Zéphyr, auquel il parlait d'un ton déjà radouci.

— Ce n'est pas seulement gentil, répondit Cécile, qui avait examiné ce travail improvisé, c'est un petit chef-d'œuvre, et pour avoir pu faire cela en aussi peu de temps, il faut que votre apprenti soit un artiste véritable.

— Bah! répliqua le sabotier, à quoi ça peut-il être utile?

Et Adeline, qui à son tour admirait l'œuvre de Zéphyr avec une admiration naïve, interrompit son père : — Tout ce qui est beau est utile d'une certaine façon; mais bien des choses utiles ne sont belles d'aucune, dit la jeune fille.

Complimenté par tout le monde et même par son maître, que sa fille avait forcé à se rendre à l'évidence, flatté par Cécile, qui mêlait à ses louanges ces câlineries féminines qui exercent une si grande influence sur l'amour-propre, Zéphyr subissait pour la seconde fois dans cette journée l'assaut de l'orgueil. Pendant que Lazare expliquait au sabotier qu'il était nécessaire, dans l'intérêt futur du jeune garçon, qu'il vînt à Paris, ayant soin d'ajouter que Zéphyr n'aurait aucune dépense à faire, — l'apprenti, dont l'imagination allait en avant, s'enivrait au son des paroles qui lui promettaient un avenir de gloire et de fortune. Adeline, de son côté, regardait Lazare, dont le geste et la parole s'animaient toutes les fois qu'il parlait de sa profession, et dans cette attention de sa jeune amie, Cécile, qui l'observait, crut bien remarquer que ce n'était pas seulement la curiosité qui rendait Adeline aussi attentive. La jeune fille, en effet, était sous le charme de la voix de Lazare. Les raisons que faisait valoir l'artiste en faveur de Zéphyr rencontrèrent enfin un écho chez Protat lui-même.

— Eh bien! mon garçon, dit Protat à son apprenti, c'est convenu : puisque M. Lazare prétend que tu pourras y devenir quelque chose, tu iras à Paris. Tâche de faire un jour fortune avec tes petits talens, et si tu deviens plus tard un grand homme, rappelle-toi ton père adoptif, qui t'aura appris un bon état.

— Comment donc ça? fit Zéphyr.

— Dame! sans doute... n'es-tu pas mon élève?

Comme le dîner était achevé depuis longtemps, toute la compagnie sortit pour prendre l'air dans le jardin. C'était la fin de l'un des jours les plus brûlans de l'année. L'air, attiédi par les haleines du soir et le voisinage de la rivière, s'imprégnait des aromes de certaines fleurs qui semblent conserver leur parfum pour la nuit, comme le rossignol, qui réserve ses plus beaux chants pour l'heure des étoiles. Sur les eaux du Loing, claires, rapides et murmurantes, flottait une vapeur blanche et légère que la naissante clarté du croissant de la

lune faisait paraître presque diaphane. Dans les roseaux qui bordaient la rivière, les rainettes commençaient leur concert nocturne et monotone, et préludaient comme des musiciens qui se donnent l'accord. Les buissons qui clôturaient le jardin et les herbes qui bordaient les allées se constellaient de tremblottantes illuminations de vers luisans. Protat, appelé chez le notaire du pays pour un rendez-vous, était sorti à la fin du repas, laissant Lazare avec les deux jeunes femmes. L'artiste et ses deux compagnes demeurèrent pendant quelques minutes sous l'impression que leur causait le calme de cette soirée pacifique. Par discrétion, et pensant que les deux amies pouvaient avoir à causer, Lazare s'était retiré et fumait sur un banc éloigné. La voix de Cécile le rappela bientôt.

— Monsieur, lui dit-elle, il nous arrive de l'autre côté de l'eau une délicieuse odeur de foin. On a fauché la prairie qui est en face. Adeline et moi nous avons envie d'aller nous asseoir sur les meules. Auriez-vous la complaisance de nous passer de l'autre côté?

Lazare fit entrer les deux femmes dans le bachot, le détacha du pieu où il était amarré et commença à ramer. — Je vous proposerais bien de faire une promenade, leur dit-il; mais la navigation est très difficile, surtout dans cette partie où la rivière est tellement obstruée par les herbes, que M. Protat assure qu'une anguille pourrait s'y noyer. — Comme pour justifier son dire, au même instant le bachot s'arrêta au milieu des herbages flottans, et Lazare éprouva quelque difficulté à dégager ses avirons embarrassés. — C'est là que Zéphyr a manqué se noyer hier, et moi avec lui, dit-il.

Cécile sentit Adeline tressaillir auprès d'elle. — Quoi! dit-elle après que Lazare, qu'elle avait interrogé à propos de cet accident, lui eut raconté la tentative de l'apprenti. Si jeune, un enfant presque, il songeait à mourir! Sait-on quelle raison a pu le pousser à cet acte de désespoir?

— Zéphyr est un être très singulier et très mystérieux, répondit l'artiste : il ne dit pas ses secrets, même à ses amis.

— Ah! s'écria Cécile en aidant Adeline à descendre sur le sable fin et blanc où le bachot venait d'aborder, pour un personnage aussi mystérieux, ce monsieur Zéphyr est bien étourdi, et s'il ne dit pas son secret, il aide au moins à le deviner.

— Comment cela? demanda Lazare étonné.

— Sans doute, continua Cécile, puisqu'il l'écrit. — Et aux vifs rayons de la lune, elle indiqua, du bout de son petit pied, des caractères formés par des cailloux rapprochés les uns des autres de manière à composer très visiblement deux noms : celui de *Zéphyr* et celui d'*Adeline*.

— Ma foi, mignonne Adeline, dit Lazare à celle-ci, demeurée toute

pensive devant cette révélation soudaine, c'est la vérité, Zéphyr...

— Zéphyr est amoureux de toi, continua Cécile en serrant le bras de son amie.

— Quelle folie! balbutia-t-elle pour dire quelque chose.

— Mais, ajouta la jeune femme, c'est à cause de cela qu'il voulait mourir sans doute, et c'est avant d'accomplir son projet qu'il écrivait ton nom sur le sable à côté du sien, au bord de cette rivière où il aurait pu rester sans le dévouement de M. Lazare, qui a couru à son secours. Et cela ne te touche pas un peu?

— Ah! dit Adeline naïvement, quand j'ai vu M. Lazare tomber au milieu de ces herbes dangereuses, cela m'a fait un bruit autour de la tête, comme si je m'étais noyée moi-même. Aussi, quand je l'ai vu reparaître, je lui ai été bien reconnaissante...

— De ce qu'il n'était pas mort en sauvant Zéphyr, lui glissa Cécile à l'oreille.

— Mademoiselle Adeline, interrompit l'artiste, vous savez le secret de cet enfant, mais feignez de l'ignorer et n'en parlez pas à votre père. J'ai quelque influence sur votre apprenti, j'essaierai de le guérir; d'ailleurs il va me suivre à Paris, et quand il ne vous verra plus auprès de lui tous les jours, il reviendra à des sentimens plus raisonnables : l'absence est un bon remède.

Alors intervint Cécile, qui se plut à taquiner un peu son amie, en même temps qu'elle voulait aussi pénétrer dans la pensée du jeune homme. — Qui sait, dit-elle, si Adeline souhaite être oubliée? Zéphyr est bien jeune, mais il cessera de l'être; il possède déjà un talent qui pourra grandir également. Le soin de son avenir va vous être confié, monsieur Lazare. Si Adeline, qui se tait parce qu'elle n'ose pas parler peut-être, vous disait : « Au lieu de me faire oublier, faites au contraire qu'il pense à moi; entretenez dans le cœur de Zéphyr cet amour dont il m'a déjà donné une si grande preuve; faites qu'il devienne le mobile de son ambition, et, quand il sera un homme, qu'il vienne me demander à mon père... »

— Si Mlle Adeline veut endosser les paroles que vous venez de dire, j'aurai le plus grand plaisir à m'y conformer, répondit Lazare en riant, d'autant plus que j'avais la même intention, et qu'en découvrant ce matin le talent de ce garçon, en même temps que je découvrais son amour, — car c'est une vraie passion qu'il éprouve, — je m'étais intéressé doublement à lui, et je m'étais proposé de le servir dans ses deux ambitions. Mignonne Adeline, consultez votre petit cœur : vous êtes une adorable enfant, toute remplie d'excellentes qualités; personne ne vous aimera mieux que ce pauvre être pour qui vous avez été une révélation de la bonté humaine, pour qui vous avez été une raison de vivre et une raison de mourir. Voulez-vous

que je travaille et que je le fasse travailler à faire disparaître toutes les inégalités qui vous séparent? Voulez-vous que je le rapproche de vous par l'intelligence comme il s'est déjà rapproché lui-même par le cœur? Enfin voulez-vous me répéter ce que madame disait à l'instant : — Rendez-le digne de moi? — Je vous jure que j'aurai pour Zéphyr les soins et l'amitié qu'on a pour un frère, ne serait-ce que pour acquérir un jour le droit de vous aimer vous-même comme une sœur.

Pendant que Lazare parlait ainsi, Cécile, qui tenait la main d'Adeline dans la sienne, s'aperçut que cette main devenait glacée.

— Taisez-vous, monsieur, dit Cécile à voix basse, elle va se trouver mal. — Et la jeune femme entraîna avec elle son amie toute chancelante.

— Brute, double brute que je suis! murmura Lazare quand il se trouva seul; j'avais oublié que cette petite m'aime; chacune de mes paroles a dû lui faire une blessure au cœur. Allons, décidément, — ajouta-t-il en se laissant tomber paresseusement sur une meule de foin,—je commence à craindre que le mariage de Zéphyr ne reste à l'état d'utopie.

Lazare était doué d'une organisation nerveuse; mais, possédant une grande puissance de volonté, il était parvenu à dominer ses émotions. Toute sensation vive, pensait-il, est un amoindrissement de l'intelligence, et un artiste doit commander à ses impressions, ou ne s'abandonner qu'à celles qui peuvent servir à l'étude. — Ce système qu'il n'avait pas inventé, Lazare l'avait au moins exagéré en vivant réfugié dans l'égoïsme de l'art, passion unique, seule préoccupation qu'il ait eue, et qui lui avait fait sacrifier, non pas sans peine d'abord, les plaisirs et les jouissances de la jeunesse. Par suite de cette habitude, il refoulait sans effort toutes les aspirations étrangères à cet art, dans lequel il savait, par compensation, trouver un dédommagement aux privations volontaires qu'il s'imposait. La vue d'un beau site, la contemplation d'un chef-d'œuvre le jetaient dans des ravissemens qui se prolongeaient pendant des jours entiers; la sensation qu'il avait éprouvée se répercutait comme un son reproduit par les mille bouches de l'écho. S'il avait pu dompter la nature, il lui avait été impossible de la vaincre entièrement, et quand ces rébellions se produisaient, selon le hasard de quelque influence imprévue, il devenait d'autant plus accessible à l'émotion qu'il ne s'y abandonnait point familièrement. Quelle que fût la nature de ses impressions, elles étaient d'autant plus vives, qu'elles avaient été contenues. Ces accidens, qu'il ne regrettait pas, renouvelaient pour ainsi dire l'atmosphère de sa pensée; c'est pourquoi sans doute il appelait cela « donner de l'air à son cœur, qui sentait le renfermé. » Déjà,

depuis quelques instans, il avait ressenti des symptômes avant-coureurs d'une de ces sortes de crises; cela lui était facile à remarquer par la brusque séparation qui s'établissait alors entre l'homme et l'artiste. Ainsi, en admirant ce coin de paysage baigné dans une ombre transparente, il ne lui était pas venu à l'idée de chercher dans cet effet un point de rappport avec tel ou tel tableau, telle ou telle école; il s'était livré au charme de l'heure et du lieu. A cette première disposition sentimentale vint se mêler ensuite un long enivrement, causé par ces pénétrantes odeurs qui se dégagent du foin nouvellement fauché, et, selon les natures, provoquent des irritations soudaines, ou causent un état de langueur qui, sans que l'on sache pourquoi, amène les larmes aux yeux. Cet enivrement, Lazare commença à en sentir les effets. Comme il était déjà trop tard pour qu'il pût s'y soustraire, il s'en allait malgré lui sur la pente d'une rêverie douce, pleine de tableaux confus, peuplée d'apparitions rapides, — vieux souvenirs, jeunes espérances; — mais dans tous ces tableaux, dans toutes ces apparitions qui se succédaient, un tableau se reproduisait obstinément, une figure reparaissait sans cesse. Lazare se voyait dans son atelier, auprès de son chevalet; par sa fenêtre ouverte, il apercevait ce paysage des bords du Loing, tel qu'on le voyait des fenêtres du père Protat. Dans cette même prairie où il faisait ce rêve, il voyait Adeline comme il pouvait la voir en réalité dans ce même instant, assise auprès de cette meule; elle lui faisait signe de loin, et lui montrait un petit enfant qui se roulait dans le foin en poussant des cris joyeux.

— C'est extraordinaire! s'écria Lazare en se levant tout à coup; mais il ne m'en arrive jamais d'autres avec ces diables de meules. Je ne peux pas respirer deux minutes une poignée de ces herbes sans que cela me donne sur les nerfs.

Comme il faisait cette remarque, il aperçut Adeline qui s'avançait d'un autre côté au bras de Cécile. — Parbleu! pensa Lazare, Zéphyr a décidément bon goût. Adeline est gentille au soleil, charmante à la lampe, mais elle est ravissante au clair de lune.

La fille du sabotier, pressée par son amie et prise d'un soudain besoin d'épanchement, venait de lui faire ses confidences à propos de Lazare. En écoutant ce récit, Cécile s'était intéressée à cet amour et semblait s'étonner que Lazare, qui avait dû s'en apercevoir, s'y montrât aussi indifférent. — Après cela, pensait-elle intérieurement, c'est un honnête homme, et ne voulant pas d'Adeline pour femme, il ne veut pas, heureusement pour elle, y songer autrement.

— Et ton père sait ton inclination! avait repris Cécile; mais alors c'est très imprudent à lui de conserver ce pensionnaire, il aurait dû trouver un prétexte pour l'éloigner.

— Ton arrivée lui a fourni ce prétexte, répondit Adeline tristement. Voilà déjà M. Lazare hors de la maison.

— Ce n'est point être dehors que de pouvoir y venir tous les jours, comme il va continuer à le faire, et d'ailleurs, quand je serai partie, il reprendra sa chambre. Il faudra que je parle à ton père à ce propos.

— Oh! non, je t'en prie, fit Adeline avec supplication. Quel danger y a-t-il à ce que M. Lazare reste chez nous, puisqu'il ne m'aime pas et ne pense à moi que pour me souhaiter la femme d'un autre?

— Mais, reprit Cécile, à propos de cet autre, tu aurais dû tout à l'heure faire une expérience sur M. Lazare. Qui sait? Il ne t'aime pas peut-être parce qu'il ignore que tu l'aimes!

— Quelle expérience? demanda Adeline.

— Écoute, lui dit Cécile, il n'est pas trop tard pour tenter cette épreuve. M. Lazare te demandait tout à l'heure si tu voulais qu'il se chargeât de rendre un jour Zéphyr digne d'être ton mari : va-t'en lui dire que oui, et fais-lui comprendre que, si tu n'as pas répondu tout de suite, c'est que tu étais gênée par moi. Va, je t'attendrai. Observe l'effet que tes paroles produiront sur M. Lazare; tu m'en rendras compte. Tu ne comprends rien à cette manœuvre, innocente que tu es! C'est ce qu'on appelle de la coquetterie. Ou M. Lazare sait que tu l'aimes...

— Comment le saurait-il? demanda Adeline. Je ne le lui ai jamais dit.

— Eh! ma chère! s'écria Cécile, tu embaumes l'amour. — Et elle poussa son amie dans la direction où elle avait aperçu Lazare. Adeline était partie, résolue à suivre ce conseil; mais, arrivée devant Lazare, elle manqua de courage.

— Tiens! c'est vous, mignonne Adeline! lui dit l'artiste, assez étonné de la voir toute seule. Où donc est votre amie?

— Je l'ai quittée un instant exprès pour venir vous parler, dit la jeune fille.

— A moi! fit l'artiste.

— Monsieur Lazare, continua Adeline très vite, vous êtes parti ce matin sans mettre vos guêtres de cuir pour aller en forêt; c'est bien imprudent. Comme il a fait très chaud cette année, il y a beaucoup de vipères. La semaine passée, il y a encore eu un fendeur de lattes piqué; il a failli en mourir. Prenez donc bien garde. Songez donc! s'il vous arrivait un malheur...

Et il y avait tant d'inquiétude dans cette recommandation faite d'une voix tremblante, que cela eût suffi pour révéler le sentiment qui la dictait, si Lazare n'en avait point été instruit.

— Merci, chère fille, dit-il à Adeline en la prenant familièrement par la taille, comme il avait l'habitude de le faire. Il allait l'embrasser sur le front, mais il s'arrêta tout à coup, et, portant douce-

ment à ses lèvres la main de la jeune fille, il lui dit : — Je ne veux point que vous soyez inquiète à cause de moi, Adeline, et je prendrai des précautions... Merci...

Adeline s'échappa et retourna auprès de Cécile.

— Eh bien! lui demanda celle-ci, et notre épreuve?

— Ah! fit Adeline, qui n'y songeait déjà plus; puis, affectant un air triste, elle répondit : Eh bien! il n'a pas eu l'air étonné du tout.

— Mais il m'a semblé qu'il te baisait la main; est-ce une habitude entre vous?

— Non, fit Adeline; quand il m'embrasse, c'est devant mon père, et sur le front, comme les enfans.

— Eh bien! ma chère, en te baisant la main, il t'a traitée comme une femme; c'est déjà un changement. Fais semblant de t'occuper de Zéphyr, tu en verras sans doute bien d'autres.

En parlant ainsi, elles allèrent ensemble rejoindre l'artiste, qui était debout sur le rivage, regardant l'eau couler, occupé machinalement à compter les étoiles qui s'y reflétaient, tandis que sa pensée retournait en souvenir à ce rêve singulier qu'il avait fait dans le foin.

— Nous allons rentrer, dit Cécile en se dirigeant vers le bateau, dans lequel elle fut s'asseoir avec sa compagne.

Un brusque mouvement de Lazare fit un instant incliner l'embarcation; c'était justement près de l'endroit qu'il avait désigné en parlant du sauvetage de l'apprenti.

— Prenez garde, vous allez nous noyer, fit Cécile. Et, après avoir sauvé le futur, vous ne pourriez peut-être pas sauver la fiancée!

— Pardon, dit Lazare, je ne comprends pas.

— Mais, continua Cécile, Adeline ne vous a donc rien dit tout à l'heure? Elle m'avait cependant quittée pour aller vous annoncer qu'elle acceptait vos propositions relativement au jeune sculpteur.

— Hein? fit l'artiste étonné; c'est vrai, mignonne, vous consentez?

— Mais parle donc! dit Cécile tout bas à Adeline.

— Dame! reprit celle-ci, si ce pauvre garçon m'aime tant que ça!

— Tu as raison, ma fille, il faut aimer qui nous aime, dit son amie.

Comme Adeline allait répondre, Lazare imprima une si brusque impulsion à son aviron, que le taquet se brisa, et la rame lui échappa des mains pour s'en aller à la dérive. — Au diable! s'écria l'artiste avec un accent d'humeur.

— Tu vois, tu vois, murmura Cécile à l'oreille de son amie, il est fâché de la nouvelle.

— Est-ce que nous allons rester au milieu de l'eau? Je vais appeler le gamin, dit Lazare avec impatience; il viendra nous rejoindre dans le bachot du voisin.

— Quel gamin? demanda Cécile.

— Eh! parbleu, Zéphyr.

— C'est juste, continua l'amie d'Adeline; c'est bien le moins qu'il se dérange pour sa femme.

— Ce n'est pas la peine, fit Adeline, rendue joyeuse par la mauvaise humeur de Lazare. La gaffe est dans le bateau.

— Nous voilà tout à l'heure dans le courant, reprit le jeune homme du même ton bourru; nous n'en sortirons qu'à la rame.

— Ah! fit Adeline en riant, je suis un peu marinière, moi. — Et, s'emparant de la gaffe, elle repoussa doucement Lazare en lui disant: — Allez vous asseoir, je vais vous ramener au port, et en deux minutes.

En effet, elle avait fait attérir le bachot au pied du jardin de son père. L'apprenti se trouvait précisément au débarcadère.

— Donne-moi la main, lui dit Adeline, que je descende. — Et elle serra doucement la main que Zéphyr lui avait tendue.

— Monsieur Lazare, dit le jeune garçon à l'oreille de l'artiste en l'arrêtant au passage, vous ne savez pas une chose? Mlle Adeline vient de me caresser!

— Va-t-en au diable! répondit le peintre. — Après avoir rapidement souhaité le bonsoir au sabotier, revenu de son rendez-vous, Lazare se retira sans adresser une seule parole à Adeline, que ce brusque départ, en dehors des habitudes du pensionnaire, rendit à la fois heureuse et fâchée.

— Parbleu! murmurait l'artiste en regagnant son nouveau domicile, on a bien raison de dire que le cœur des femmes est le royaume du caprice. Cette girouette aux yeux noirs a-t-elle assez vite tourné du *non* au *oui?* Bah! qu'elle épouse ou non Zéphyr, le principal était qu'elle ne songeât plus à moi; elle commence à m'oublier, il faut l'aider à finir.

III. — LES PROPOS DE VILLAGE.

Comme il entrait à la *Maison-Blanche,* auberge qui sert en même temps de café, la salle était encore pleine de monde, et Lazare remarqua qu'en le voyant paraître, les groupes rassemblés autour des tables arrêtaient leur conversation, qui semblait très animée. Cette interruption fut de courte durée. Lazare, ayant pris sa clé et son flambeau, quitta la salle pour monter à sa chambre. Dès qu'il eut disparu, les buveurs recommencèrent à arroser d'une aigre piquette les aigres propos que faisait naître la chronique scandaleuse du village.

L'intérieur de la maison Protat était particulièrement sur le tapis. Malgré les précautions prises pour assurer le mystère des événemens dont cette maison avait la veille été le théâtre, la malignité publique, ayant trouvé un texte à glose dans la tentative de Zéphyr, n'avait

point voulu croire entièrement au rapport des parties intéressées. C'est chose rare, du reste, qu'on puisse dépister les soupçons d'une meute de curieux et d'oisifs qui flairent la prochaine curée d'un scandale. On avait donc secoué la tête dans le village, lorsque Madelon avait essayé de donner le change à ceux qui l'interrogeaient. Un détail révélé par le garçon de la mairie, qui avait porté chez M. Protat la boîte de secours pour les asphyxiés, vint d'ailleurs combattre les dénégations de la servante du sabotier. L'employé avait remarqué autour des jambes de l'apprenti le cercle tracé par les cordes auxquelles Zéphyr avait attaché les deux grosses pierres qui avaient rendu son sauvetage si difficile. Ce témoin avait en outre ajouté qu'en arrivant sur les lieux, il avait trouvé tous les gens qui entouraient le noyé, — particulièrement le père Protat et le *désigneux*, — très bouleversés. Quant à la *demoiselle* (c'est le nom que les gens de Montigny donnaient à Adeline), elle était quasiment comme morte. Cette inquiétude si naturelle que le danger couru par l'apprenti avait fait naître, les méchantes langues la détournaient du sens naturel. Le suicide prémédité ne fut plus même contesté, et les conjectures commencèrent à se grouper autour de cet événement.

Pendant toute la journée, on n'avait parlé que de cela dans le village, les hommes aux champs, les femmes au lavoir. Protat n'était pas aimé dans le pays, peut-être parce qu'il était de tous les habitans celui qui possédait le plus de bien, et qu'il s'en montrait un peu trop satisfait. Sa fierté paternelle n'était pas non plus étrangère à cet éloignement, qui ne laissait point passer une occasion sans se manifester par une petite hostilité. Quant à Adeline, c'était véritablement de la haine que la pauvre enfant avait fait naître, sans s'en douter, depuis son retour dans le village. Toutes les commères savaient aussi bien qu'elle-même le compte des robes de soie qu'elle avait dans sa commode. On connaissait le nombre de ses bijoux, on citait la finesse de son linge, qui excitait à la fois l'admiration et l'envie, quand Madelon venait le battre au lavoir, et il n'y avait point de railleries dont elle ne fût l'objet à cause de la dentelle qu'elle mettait à ses oreillers et, disait-on même, à ses torchons. Plus que tout le reste, ce luxe innocent avait amassé sourdement sur sa tête une haine envieuse, absurde et brutale, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

La tentative de l'apprenti fit luire le premier éclair de cet orage qui menaçait Protat et sa fille. Au moment où Lazare venait de rentrer, les gens rassemblés à la *Maison-Blanche* devisaient bruyamment, comme nous l'avons dit, à propos de cet événement. Zéphyr, comme on l'a pu voir, n'avait jamais excité grande sympathie dans le village. A l'époque où Protat l'avait adopté, au lieu de lui savoir gré de cette

action charitable, on l'avait presque raillé; un plaisant avait même dit, en faisant allusion au vilain museau de l'orphelin, que Protat l'avait sans doute recueilli pour aller le montrer dans les foires, comme un animal curieux. Aussi le brutal système d'éducation employé par le sabotier avec son apprenti n'avait-il jamais encouru le blâme; on trouvait tout naturel qu'il le battît pour le faire travailler; mais, dans les circonstances actuelles, une réaction s'opérait en faveur de l'apprenti, que son suicide rendait intéressant. Ceux qui s'étaient érigés en juges instructeurs de l'accident tombèrent d'accord que les mauvais traitemens qu'il endurait dans cette maison avaient poussé Zéphyr au désespoir, et pour appuyer cette opinion, mille révélations mensongères vinrent l'une après l'autre transformer en persécution préméditée, en tortures de tous les jours et de toutes les heures, l'existence de ce pauvre infortuné. L'un assurait que l'apprenti couchait dans une cave, sur de la paille, qu'on ne lui changeait que tous les ans. Un autre disait qu'on ne lui donnait pas à manger tous les jours, et que sa nourriture était tellement immonde, que le cochon du père Protat n'en aurait pas voulu. Un troisième affirmait avoir entendu le sabotier menacer son apprenti de le tuer; c'était le même que Protat avait failli étrangler quinze ans auparavant, pour avoir dit qu'il n'aimait pas sa fille. Tous ces mensonges étaient d'autant plus dangereux, qu'ils étaient présentés avec une habileté perfide; la malveillance évoquait des faits dont quelques-uns, exagérés avec art, avaient cependant en eux-mêmes un principe d'exactitude.

Au milieu de la soirée, l'enquête villageoise avait idéalisé Zéphyr en victime. On le comparait à Gaspard Hauser, dont l'image et la complainte étaient collées sur l'un des murs de la *Maison-Blanche*. Quant à Protat, la qualification de bourreau d'enfans, qu'il avait redoutée, ne lui fut point ménagée. Une version encore plus malveillante que toutes celles qui avaient circulé jusque-là fut introduite dans le groupe irrité par un jeune homme qui venait d'achever une partie de billard et vint se mêler aux buveurs. C'était un clerc du notaire de Montigny, que son patron avait renvoyé tout récemment. Ce garçon, espèce de beau-fils campagnard, était le point de mire de toutes les coquetteries villageoises. Il avait remarqué Adeline à l'église, où il allait le dimanche exprès pour elle, aux fêtes de village des environs, où le sabotier conduisait sa fille, et il avait essayé assez grossièrement de faire comprendre à celle-ci qu'il la remarquait. Adeline n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre. Cependant le clerc, qui s'appelait M. Julien, — on disait « le beau M. Julien » dans tout le pays, — ne s'était point désespéré. Adeline était dans le village la seule fille qui eût l'air d'une *demoiselle;* il était, lui, le seul

homme ayant l'apparence d'un *monsieur*. Dans l'imagination du clerc, son castor blanc et son habit noir devaient être une irrésistible attraction pour le chapeau de paille et la robe de soie d'Adeline.

Un jour, c'était à la fête de Montigny, M. Julien vint inviter Adeline à danser. Malgré la répugnance que le clerc lui inspirait, la jeune fille avait accepté; mais, comme le beau clerc s'était permis de lui serrer la taille et de lui presser les mains plus qu'il n'était besoin pour les nécessités de la figure, elle l'avait laissé au milieu du bal, achevant parmi les quolibets du quadrille les fioritures un peu aventurées d'un pas *à l'instar* des bals de Paris. En outre, comme ses attentions pour la fille du sabotier avaient blessé les autres jeunes filles auxquelles il ne prenait plus garde, le beau M. Julien ne put trouver une seule danseuse. Cette mortification publique avait fort irrité son amour-propre, et il avait conservé rancune à Adeline. Tel était le personnage qui vint subitement se mêler aux récriminations que le sabotier était en train de soulever.

— Hé! dit M. Julien en s'asseyant familièrement parmi les buveurs, il y a bien d'autres choses qui se passent dans la maison du bord de l'eau! et il paraît que l'aventure de l'*abruti* (on désignait quelquefois Zéphyr sous ce nom) se rattache à celle de la *demoiselle*.

Cette simple préface avait resserré le groupe des auditeurs autour de M. Julien, qui se mit alors à narrer, avec toutes sortes de restrictions encore plus compromettantes que des affirmations, une de ces fables dans lesquelles celui qui parle met dans la bouche d'un *on* anonyme tous les propos dont il ne veut point endosser la responsabilité. Cette fable habilement tissée donnait à entendre que le petit Zéphyr avait découvert une intrigue entre la *demoiselle* et le *désigneux* qui depuis deux ans venait passer les étés à Montigny. Pour se venger de la fille du sabotier, qui était aussi dure qu'elle était arrogante et méprisante pour tout le monde, *l'abruti* avait dénoncé au sabotier le secret qu'il avait découvert; mais Protat, au lieu de s'en prendre aux deux coupables, avait fait éclater toute sa colère sur leur dénonciateur. Pour empêcher *l'abruti* d'aller jaser, il lui avait fait de telles menaces, que celui-ci, croyant que son maître voulait le tuer, s'était sauvé dans le jardin, où Protat l'avait poursuivi, et c'était alors qu'il était tombé dans l'eau.

— Mais, interrompit quelqu'un, on prétend qu'il avait des pierres aux jambes quand on l'a tiré de l'eau, ce qui indique qu'il s'est noyé.

Ce détail semblait contredire l'anecdote racontée par le clerc, mais il tourna la difficulté. — Puisque le petit s'est jeté dans l'eau pour échapper aux coups de bâton, c'est bien comme un suicide. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, je répète ce qu'on dit. N'ai-je pas entendu raconter tout à l'heure que le sabotier, son pensionnaire et la Madelon

elle-même étaient comme des fous quand ils ont cru que le petit garçon était mort? La *demoiselle* n'était-elle point sans connaissance? Eh bien! est-ce que tout cela ne se rapporte pas avec ce *qu'on dit*, et n'est-ce pas une confirmation de l'aventure que ce brusque changement de logis du *désigneux*, qui arrive d'hier seulement dans la maison du bord de l'eau, plie bagage et s'en vient demeurer à l'auberge?

—Mais ce monsieur n'est pas en pension ici, dit le propriétaire de la *Maison-Blanche;* il ne doit qu'y coucher. Il a cédé sa chambre de là-bas à une dame qui est descendue chez Protat.

—Parbleu! continua le clerc, c'est un prétexte, il y a bien assez de logement chez le sabotier; mais Protat a pensé que le départ de son pensionnaire ferait taire les propos, au cas où l'aventure s'ébruiterait, ce qui ne peut manquer d'arriver, ajouta-t-il avec conviction en regardant ses auditeurs, qui n'en étaient déjà plus à discuter la vraisemblance de ces insinuations.

—Tout ça, dit l'un, tout ça pourrait bien devenir du vilain.

—Eh! fit le clerc, tel que ça est, ce n'est déjà pas beau.

—Toutes ces mijaurées-là, ajouta un autre en parlant d'Adeline, finissent mal. Avec ses manières et ses toilettes de princesse, on devait bien se douter que le premier qui lui en conterait...

—Oui, — reprit un troisième, père d'une fille idiote et difforme, — l'esprit qu'on donne aux filles n'est bon qu'à leur faire faire des bêtises.

—Ah ça! il ne voyait donc pas clair, le père Protat?

—Eh! fit le clerc, il n'y a, comme dit le proverbe, de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir; d'ailleurs c'est un homme dur au gain. Il n'est déjà pas trop chrétien, mais il se ferait Juif pour un écu de cent sous. Je l'ai vu à l'étude se disputer comme un chien avec mon patron pour le prix des actes; il trouvait le moyen de faire réduire le tarif. Il gagnait gros chaque année avec le *désigneux*, car vous pensez bien que celui-ci ne marchandait pas!

—Parbleu! interrompit l'un des buveurs avec un rire cynique, on lui donnait de bons morceaux. C'est qu'elle est bien tournée, la *demoiselle*, quoiqu'elle soit pâle et mignonne comme un Jésus de cire.

—Et d'ailleurs, reprit le clerc en continuant à souffler sur la mèche, si le bonhomme avait voulu se fâcher, la *demoiselle*, qui le fait tourner comme un *tonton*, aurait bien su l'en empêcher.

—Elle ne craint donc pas de se compromettre?

—Elle sait qu'elle est riche et qu'elle trouvera toujours un mari pour son argent.

—C'est vrai; elle doit avoir de quoi : le sabotier est bien dans ses affaires et s'agrandit tous les jours.

— Dame, reprit M. Julien en portant le dernier coup, Protat est d'autant mieux dans ses affaires que vous êtes mal dans les vôtres, et qu'il s'agrandit au fur et à mesure que vous vous amoindrissez. Ainsi, sans que vous vous en doutiez, il y aura plus d'un de vos écus dans la dot de sa fille; c'est pour ça qu'elle est si insolente avec les vôtres. — Et M. Julien révéla aux paysans les mystères de l'étude de son patron; il leur expliqua que tels emprunts contractés par eux dans des instans de gêne avaient été fournis par des prête-noms du sabotier, qui employait des tiers pour se montrer plus dur à l'intérêt et plus impitoyable quand le défaut de remboursement autorisait des poursuites qui amenaient des expropriations.

— Vous vous étonniez, continua le clerc, que ce fût toujours Protat qui rachetât vos terres; cela n'était pas surprenant, il les rachetait à lui-même, puisque vos prêteurs, Mortelet de Nemours et Compiaigne de Fontainebleau, étaient ses prête-noms. Et vous savez combien de temps ces messieurs mettaient entre un non-remboursement et un protêt...

— Pas cinq minutes de plus que la loi n'accorde, dit un paysan dans les vignes duquel le sabotier récoltait son raisin. Et comme il faisait monter l'intérêt, quand il consentait un renouvellement!

— Ah! oui, reprit un autre, la rente aurait pu manger le capital.

Ces révélations, mensongères comme tout le reste, contenaient cependant une certaine dose de vérité. Protat, comme tous les paysans tourmentés par le besoin de s'agrandir, et qui trouvent toujours que la récolte est meilleure dans le champ du voisin que dans le leur, avait deux ou trois fois, pour mettre une borne à sa marque dans quelque vigne d'un bon rapport, fait prêter des sommes à son propriétaire, sachant que l'hypothèque en ferait plus tard son bien. L'hostilité des gens de Montigny contre le sabotier n'avait guère jusque-là d'autre cause que la jalousie que leur inspirait sa prospérité, comparée à leur gêne; mais les récits de M. Julien transformèrent ces mauvaises dispositions, demeurées passives, en une haine qui se trouva justifiée à leurs yeux quand les paysans apprirent que la fortune du sabotier était faite de leur ruine. Le clerc devina que cette malveillance, habilement envenimée, ne demanderait pas mieux, si l'occasion était offerte, de devenir active.

— Parbleu! dit-il en s'adressant à deux ou trois de ceux qui se croyaient plus particulièrement victimes des spéculations du sabotier, c'est malheureux pour vous que vos terres soient devenues la propriété de Protat : d'ici à quelque temps, il y aura un beau coup à faire. — Il leur expliqua alors qu'il était question, secrètement encore, d'un embranchement de chemin de fer qui devait traverser la vallée du Loing. Exagérant ensuite les prix que la compagnie con-

cessionnaire accorderait pour les terrains compris dans le tracé, il redoubla leurs regrets de n'être plus possesseurs de ces terrains, et leur haine pour Protat, qui allait profiter de ce bénéfice. — Vous devriez essayer de les racheter au sabotier, leur dit-il : il ne se doute de rien et voudrait se débarrasser de ces pièces du *Petit-Barrau*, qui sont d'un pauvre rapport; mais je sais qu'il a déjà refusé de vendre, ne trouvant pas un bon prix. C'est un obstiné qui ne se déciderait à perdre que s'il était pressé par quelque circonstance qui lui forcerait la main, un événement imprévu qui l'obligerait à quitter le pays.

— Pourquoi s'en irait-il? tout son bien est par ici.

— Il y a des cas où l'intérêt est obligé de céder devant la nécessité. Supposons, par exemple, que l'aventure de la *demoiselle* avec le *désigneux*....

— Mais est-elle bien sûre, cette histoire-là? interrompit l'un des paysans pris soudainement d'un doute.

— Laisse donc aller M. Julien, reprit un autre qui, plus fin que son compagnon, *voyait* sans doute *venir* le clerc.

— Je ne m'engage pas à prouver l'histoire, moi, reprit M. Julien. Les affaires de la demoiselle ne me regardent pas; j'envisage seulement le résultat qu'un éclat pourrait avoir. Si Mlle Protat se trouvait compromise, c'est une personne trop fière pour rester dans le pays, et elle forcerait sans doute son père à le quitter. Dans ce cas-là, le sabotier, qui ne pourrait pas emporter sa maison et ses terres avec sa honte, serait obligé de vendre, et, se trouvant pressé de réaliser, il pourrait, comme vous disiez tout à l'heure, se montrer plus coulant au contrat.

— Et vous dites, monsieur Julien, reprit l'un des paysans, que l'embranchement doit passer dans mes pommes de terre?

— Dans vos anciennes pommes de terre, répondit le clerc avec intention; mais, ajouta-t-il, vous comprenez que si Protat est forcé de vendre mal, au moins ne vendra-t-il qu'au comptant.

— J'entends bien. Voilà précisément le guignon; je n'ai pas le sou.

— Pourquoi n'emprunteriez-vous pas à votre cousin le maréchal-ferrant de Sorques? Vous pourriez lui promettre une part dans le bénéfice de l'affaire du *Petit-Barrau*.

— Eh! répondit le paysan, vous savez bien que mon cousin a été forcé de quitter Sorques à cause d'un charivari que les jeunes gens ont donné à sa fille qui s'était laissée séduire par un militaire.

— C'est vrai, répliqua tranquillement M. Julien en frisant sa moustache, je l'avais oublié.

— Eh mais! s'écria tout à coup le cousin du maréchal, il en pend autant au nez du père Protat, quand on saura dans le pays le dés-

honneur de sa fille. Avec ça qu'elle n'est pas aimée, la demoiselle! Je vais vendre mes seigles du chemin de Larchant pour être prêt à racheter mes trois arpens du *Petit-Barrau* quand le sabotier s'en ira du pays.

Les deux autres villageois trouvèrent une autre combinaison pour arriver au même but.

Une fois la mine chargée, et sûr de l'explosion qu'elle ferait un jour ou l'autre, le clerc se retira de l'assemblée en mordant sa moustache avec satisfaction, et, jetant avant de sortir un regard sur la nombreuse batterie de cuisine de la *Maison-Blanche*, il murmura à voix basse : — Voilà des instrumens qui ne se doutent pas que je viens de leur préparer de la besogne.

IV. — LA VIPÈRE.

Pendant que cette conspiration se tramait contre eux sans qu'ils s'en doutassent, Lazare et Adeline, qui ne dormaient ni l'un ni l'autre, voyaient obstinément passer et repasser dans leur pensée tous les détails des petites scènes dont la prairie aux foins avait été le théâtre pendant la soirée. La découverte de son nom tracé sur le sable auprès de celui de Zéphyr n'aurait peut-être point suffi, en d'autres circonstances, pour faire croire à la jeune fille que l'apprenti était amoureux d'elle; mais la révélation de Lazare ne lui laissait aucune incertitude. Elle s'expliquait aussi le suicide de l'apprenti et la visite domiciliaire qu'un pressentiment jaloux l'avait poussé à faire dans ses tiroirs. Cependant sa pensée, trop pressée d'aller en avant, s'arrêta à peine sur cet amour de Zéphyr. Elle ne trouvait pour lui dans son cœur que cette sympathie fraternelle qui avait fait naître l'amour du jeune garçon. Un peu de pitié se mêlait peut-être à cette sympathie, lorsqu'elle songeait que l'apprenti souffrait les maux que lui faisait souffrir à elle-même sa passion méconnue; puis, en se rappelant l'avenir nouveau qui allait prochainement se préparer pour Zéphyr, elle pensa que son amour, né de l'isolement, s'éteindrait dans les agitations d'une existence où toute chose deviendrait pour lui une distraction. C'était là tout ce qu'elle lui accordait à cette heure même où l'apprenti était encore ému par le serrement de main d'Adeline. On sait quelle inquiétude causait à la fille de Protat, la veille même, la crainte que l'artiste ne fût instruit des sentimens qu'elle éprouvait pour lui. L'intimité qui semblait exister entre le peintre et l'apprenti ne lui permettait plus d'avoir de doute. En révélant son amour à Lazare, Zéphyr avait dû nécessairement révéler tout ce qu'il avait découvert de son secret à elle, qui d'heure en heure, depuis deux jours, devenait le secret de tout le monde. Ce-

pendant la crainte d'avoir été pénétrée par l'artiste alarmait déjà moins Adeline. Cela lui faisait une situation plus nette vis-à-vis de lui. Les circonstances qui avaient fait connaître à tous ceux qui l'entouraient sa passion pour le pensionnaire la délivraient du pénible soin qu'elle prenait constamment de veiller sur elle-même, et de plus elle gagnait des confidens; déjà même elle trouvait des auxiliaires : n'était-ce point en suivant les avis de Cécile qu'elle avait amené l'artiste à manifester une mauvaise humeur qui, selon son amie, était un indice favorable pour sa passion?

Pendant qu'Adeline cherchait en vain le sommeil, Lazare éprouvait lui-même de la difficulté à trouver du repos. Quand il fermait les yeux, c'était pour recommencer le rêve qu'il avait fait le soir dans la prairie aux foins. Avec l'obstination particulière aux songes nés sous l'empire d'une idée qui vous préoccupe vivement, ces visions se reproduisaient fidèles et précises, évoquant les mêmes tableaux où se projetait toujours le doux visage d'Adeline. Lorsque Lazare se réveillait, malgré lui, son imagination ressaisissait les images qui avaient semblé lui échapper dans le sommeil. C'était comme un livre qui se rouvrait de lui-même au chapitre interrompu. Il y eut dans cette nuit un instant où l'artiste confondit les impressions du rêve avec celles de la réalité. Troublé par le chant d'un coq voisin, il se surprit à dire en se dressant sur son lit : — Il faudra que je recommande à la Madelon de bien fermer le poulailler; ce maudit oiseau empêche mon Adeline de dormir. — Et s'apercevant alors qu'il était seul dans une chambre de la *Maison-Blanche*, il s'emporta violemment contre les lits d'auberge dans lesquels on ne peut pas dormir, et surtout contre les meules de foin qui vous font rêver de sottises.

Le lendemain, pour chasser toutes ces idées, qui commençaient à le dépiter contre lui-même, il sortit de la *Maison-Blanche* avec l'intention de travailler toute la journée. Après son déjeuner, il se mit en route pour la forêt, un peu contrarié que l'on eût envoyé Zéphyr en commission à Fontainebleau, ce qui le mettait dans la nécessité de porter lui-même tous ses ustensiles. — Au moins, dit-il à la Madelon, quand il reviendra, envoyez-le me retrouver : je resterai toute la journée à la *Mare-aux-Fées* ou dans les environs.

Pendant tout le temps que le déjeuner avait duré, Lazare avait remarqué que Mme de Livry était restée sérieuse, Adeline pensive, et que le père Protat n'avait ni bu, ni mangé, ni parlé autant qu'à son habitude. Au moment où il franchissait le seuil de la porte, il se trouva en face d'Adeline. Comme il lui avait peu parlé pendant le repas, et qu'il la voyait toute triste, il pensa que son silence était la cause de sa tristesse. Il lui dit en passant un petit mot d'amitié, qu'il accompagna d'une caresse familière; mais la jeune fille parut l'écou-

ter sans plaisir. Lazare remarqua qu'elle avait jeté un rapide regard sur son costume, et que cet examen l'avait davantage attristée. L'artiste eut sur-le-champ l'intuition de ce qui préoccupait Adeline. — Je n'ai pas oublié votre recommandation, mignonne, lui dit-il en frappant sur son sac; mes grandes guêtres sont là-dedans, et je les mettrai dès que j'entrerai en forêt.

— Vous y avez songé? dit Adeline, rouge de plaisir.

— Ma foi, répondit simplement Lazare, je pense beaucoup à vous depuis hier, mignonne. — Et il partit, la laissant tout heureuse de ce mot, que son imagination commença à commenter, et à qui elle faisait dire tout ce qu'elle aurait souhaité entendre.

Lazare avait traversé rapidement le pays, sans remarquer que son passage dans la grande rue de Montigny faisait mettre sur leur porte tous les gens qui n'étaient pas aux champs, et qui, se le montrant les uns aux autres, se réunissaient en groupe pour causer à voix basse. Il ne prit point même attention à la façon singulière dont l'avait salué M. Julien, qu'il rencontra à la porte de la *Maison-Blanche*. Comme il était arrivé à la mare et traversait le plateau pour descendre dans la *Gorge-au-Loup*, où la veille il avait remarqué un beau motif d'étude, l'un des paysagistes qu'il avait déjà vus la veille, le propriétaire de la chienne Lydie, salua Lazare, qui passait auprès de lui; celui-ci s'arrêta, et ils échangèrent quelques mots. Tout en parlant, Lazare avait jeté un regard curieux sur l'étude du paysagiste. Son premier mouvement fut de se frotter les yeux et de regarder autour de lui. On comprendra en effet l'étonnement que dut lui causer la singulière métamorphose que le paysagiste faisait subir au site qu'il avait choisi pour modèle. A l'exception des premiers plans, tout s'était modifié sous le pinceau de l'*élève d'après nature*. Là où croissaient les grands chênes du *dormoir*, il avait mis des pins d'Italie, ouvrant leur parasol; les ronces du *Buisson-aux-Vipères* s'étaient métamorphosés en aloës et en cactus; les vaches qui pâturaient dans le voisinage s'étaient transformées en buffles et en grands bœufs blancs hautement encornés, — comme on en trouve dans les provinces du midi. Les tranquilles horizons de la Brie champenoise s'étaient enrichis, dans ce tableau, d'une foule de monumens où l'architecture grecque découpait l'azur du ciel entre les colonnades de ses temples.

— Voilà un beau lieu et une grande nature, dit Lazare à son confrère. Et il étendit la main pour désigner le paysage au centre duquel ils se trouvaient.

— Sans doute, répliqua le jeune homme très sérieusement; mais cela manque d'élégance; les lignes se heurtent, se brisent, se confondent sans grâce, et puis les horizons sont pauvres. Aussi j'ai fait, comme vous voyez, quelques heureuses additions.

— En effet, dit Lazare, vous avez mis la Madeleine dans le fond.

— Non, c'est le temple de Minerve. Ce portique ajoute beaucoup de noblesse au paysage.

Lazare salua rapidement son confrère, et continua sa route. Comme il descendait dans la gorge voisine, il aperçut un autre peintre qui émondait avec une serpe les bas rejetons d'un grand chêne posé en travers du chemin. Au même instant, Lazare entendit un craquement dans la membrure de l'arbre, et une branche détachée du tronc roula sur le sol avec fracas. — Est-ce assez comme cela? criait le peintre à la serpe en se tournant du côté où l'un de ses confrères, une main abaissée sur les yeux, semblait de loin examiner l'effet produit par cette taille. — C'est assez, cria celui-ci.

Lazare demanda naïvement la raison de cette mutilation dont il ne comprenait pas le motif. — Ce chêne est d'un très beau style, comme vous pouvez le voir, répondit le paysagiste; mais il avait une branche d'un dessin malheureux. C'était comme un membre cassé qui pendait le long du corps. Nous l'avons amputé; aussi vous voyez comme il a gagné. On dirait un des hôtes majestueux de la forêt de Dodone.

— Mais, monsieur, lui dit Lazare, nous sommes dans la forêt de Fontainebleau. Si cette branche vous déplaisait, il fallait ne point la couper et la laisser pour les autres.

Une dernière surprise l'attendait à l'endroit même où il alla s'installer. Deux autres élèves de cette école grecque étaient occupés à faire la toilette d'une masse de rochers. L'un, armé d'une petite pelle, enlevait les végétations moussues, si riches de couleur quand le soleil les a brûlées, et qui étincellent comme des écrins lorsque la pluie les arrose. A l'aide d'un petit balai, le second paysagiste repoussait au loin les débris de cette tonte. Lorsque les deux rochers apparurent aux regards, privés de leur épaisse et verte fourrure, avec leur couleur grise et leurs angles nus, les deux paysagistes se frottèrent les mains avec un air de satisfaction. Lazare s'informa auprès d'eux de la raison qui les avait fait agir ainsi : on lui répondit que c'était pour mieux apprécier le style des blocs, qui disparaissait sous la mousse.

— Mais, dit Lazare à ses deux voisins, tout à l'heure vous aviez des rochers; maintenant ce ne sont plus que des pierres de taille.

Cependant ses deux voisins s'étaient mis à leur besogne en même temps qu'il se mettait à la sienne. A la brusque façon dont il attaqua son ébauche, ses confrères s'aperçurent bien vite qu'il n'appartenait pas à leur école; et comme ils avaient prononcé le nom de leur maître, Lazare ne put s'empêcher de s'écrier : — Votre maître a pourtant du talent et a produit de beaux ouvrages. Comment se fait-il?...

Lazare s'aperçut qu'il avait une sottise au bout de la langue, et

la retint. Tout en travaillant, les deux paysagistes entamèrent une conversation à propos des peintres modernes. Parlant avec cette sécurité convaincue qui n'appartient qu'à l'ignorance, il n'était sorte de mépris dont ils n'accablassent tous les maîtres dont la manière s'éloignait de celle du leur. — Dire que dans tous les arts c'est la même chose, murmura Lazare. Heureusement que l'art est grand et que ces messieurs sont petits! — Toutefois il regretta bientôt cette boutade, quand il apprit, par la causerie des deux paysagistes, qu'il n'avait point affaire à des artistes de profession, mais à des amateurs, pour qui l'étude d'après nature n'était qu'une occasion de promenade et un prétexte à s'habiller en gentilshommes artistes.

Comme Lazare travaillait depuis environ deux heures, il entendit un de ses voisins qui s'écriait : — Tiens! du monde...

— Des dames! ajouta l'autre, et il passa rapidement une main dans les boucles de ses cheveux, dans le nœud de sa cravate, puis secoua avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses escarpins vernis. Son camarade l'imita entièrement.

— Gageons qu'ils vont mettre des gants, murmura Lazare, qui ne s'était point détourné du côté où ses voisins venaient de signaler l'arrivée des dames; puis tout à coup il releva la tête en s'entendant appeler. En haut du ravin, qu'elles commençaient à descendre, il aperçut deux femmes qu'il ne reconnut pas d'abord, car leur visage était caché par leur ombrelle; mais devant elles, et paraissant les guider, marchait un petit personnage qui faisait des signaux et continuait à crier : — Monsieur Lazare, c'est nous, c'est moi.

— Parbleu! fit Lazare quand Zéphyr fut à sa portée, tu fais bien de le dire, je ne m'en serais pas douté.

En effet, Zéphyr était devenu méconnaissable, et voici pourquoi. Envoyé le matin en commission à Fontainebleau, il avait mis à exécution une idée qui depuis la veille au soir lui trottait dans la cervelle. Rentré en possession des quatre-vingts francs que le bonhomme Protat lui avait restitués quand la source en avait été expliquée, Zéphyr avait employé cet argent à l'achat d'un habillement de *monsieur*. Ses mauvais habits d'apprenti sabotier lui avaient paru incompatibles avec sa profession future. Traité, la veille au soir, favorablement par Adeline, il avait songé qu'elle prendrait encore mieux garde à lui, s'il apportait dans le soin de sa personne une recherche à laquelle il n'avait jamais songé jusque-là. Vidant sur le comptoir d'une friperie de Fontainebleau ses économies entières, il s'était équipé, de pied en cap, d'un costume citadin qui lui allait tant bien que mal, — plutôt mal que bien. — Il avait même acheté des gants; mais n'ayant jamais pu parvenir à y faire entrer ses mains, et ne voulant point, d'un autre côté, que ce détail de toilette fût perdu, il avait

passé ses gants dans le cordon de son chapeau. Il était certainement embarrassé de cette élégance improvisée, mais il aurait pu paraître encore plus ridicule. Enfin les gens qui ne le connaissaient pas ne se seraient point retournés pour le voir. Il avait même éprouvé un certain dépit de cette indifférence en traversant les rues de Fontainebleau; mais la curiosité et l'admiration qu'il excita sur son passage en revenant à Montigny l'eurent bientôt consolé. On l'arrêtait à chaque porte.

— Est-ce que c'est le père Protat qui t'habille comme ça, pour faire des sabots? lui demandait-on.

— C'est moi tout seul, avec mon argent, répondit Zéphyr en relevant négligemment le bas de son pantalon pour que l'on pût apercevoir la tige rouge de sa botte vernie.

— Et où prends-tu de l'argent? continuaient les curieux.

— Ah! voilà le secret. — Et il ajoutait en clignant les yeux : — Il y a bien du nouveau depuis deux jours!

Chacune de ses réponses était longuement commentée. La malignité publique, qui avait mis la maison Protat sous la surveillance d'une police habilement déguisée, tirait une induction de tous les faits qui arrivaient à sa connaissance. Zéphyr, ayant été rencontré par M. Julien, avait été soumis à un véritable interrogatoire. Il avait, entre autres choses, déclaré au clerc qu'il allait partir pour Paris avec son *ami* M. Lazare. L'entrée de Zéphyr dans la maison du sabotier fut un coup de théâtre véritable : la Madelon l'avait appelé *monsieur*. Cécile avait ri comme une folle; Adeline avait seulement souri. Les beaux habits de Zéphyr semblaient au reste arriver à propos. Adeline elle-même, pour complaire à une fantaisie de son amie, avait repris les vêtemens qu'elle portait jadis dans la maison de Bellerie, et, du brodequin au chapeau, dans son gentil équipage de demoiselle châtelaine, défiait l'examen d'une critique féminine. Le retour de Zéphyr arrivait à point pour mettre fin à l'incertitude des deux jeunes femmes. Adeline, sachant que Cécile ne connaissait point les parties de la forêt qui avoisinent Montigny, lui avait proposé de lui servir de guide. Cécile n'avait pas eu l'air de comprendre le véritable motif de cette insinuation. Ce qui les embarrassait, c'était de sortir seules.

— Qui sait? avait dit Cécile, nous rencontrerons peut-être M. Lazare; il nous accompagnera pour revenir.

— Oui, ajouta Adeline en rougissant, mais pour aller?... Et puis, nous ne savons où trouver M. Lazare.

— Je sais bien où il est, moi, intervint Zéphyr. Il a chargé Madelon de m'envoyer à la mare.

— Si vous allez si loin, dit à son tour la servante, il faut louer des

ânes; vous pourrez faire un bon tour sans vous fatiguer, et Zéphyr vous conduira.

La proposition agréa à tout le monde, et particulièrement à l'apprenti, qui se voyait, pour le retour, débarrassé des ustensiles du peintre. On s'était mis en route pour la promenade que la fille du sabotier avait dirigée tout droit au véritable but qui la lui avait fait désirer. C'est ainsi que ces trois personnes étaient arrivées à la mare, où Zéphyr avait attaché à un arbre les rustiques montures qu'on ne pouvait aventurer dans les ravins de la *Gorge-aux-Loups*.

En reconnaissant Adeline et son amie, Lazare s'était levé, accueillant les deux jeunes femmes avec une politesse également cérémonieuse. Quant à ses voisins, ils avaient sur-le-champ offert leur siége de campagne pour que les deux dames pussent s'asseoir, et ils épuisaient le vocabulaire des salutations. Les confrères de Lazare semblèrent dès lors avoir pour lui une apparence de considération restée jusque-là anonyme, et l'un d'eux lui fit tout haut le plus vif éloge à propos de son étude. De ces louanges Lazare se souciait peu; mais comme son confrère les lui adressait en parlant à Adeline et entrecoupait chaque phrase d'une respectueuse inclination, il éprouvait du plaisir à voir la fille du sabotier prise pour une demoiselle du monde par des gens du monde. Quant à Zéphyr, les artistes gentilshommes ne s'étaient point mépris et avaient échangé un sourire, ils avaient même essayé une plaisanterie qui fut entendue par Lazare. Il en prit habilement texte pour présenter l'apprenti comme un confrère. En deux mots, il leur raconta son histoire. — C'est un garçon naïf, leur dit-il, que l'art est venu trouver dans la solitude; il n'a de science aucune et de maître aucun : il est devenu sculpteur comme Giotto devint peintre, et c'est moi que le hasard a fait son Cimabuë.

Cette apologie de l'apprenti avait été faite au milieu d'un groupe formé par tous les artistes dispersés dans les environs, qui s'étaient rapprochés des deux voisins de Lazare, leurs amis, afin d'avoir une occasion de se rapprocher aussi des dames. Parmi les nouveau-venus, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient acheté à Fontainebleau des ouvrages de l'artiste rustique. Ils enchérirent encore sur ce que Lazare venait de dire à propos de son talent. Ils invitèrent Zéphyr à venir les voir quand il serait à Paris. Ils le présenteraient dans les salons et le mettraient en rapport avec la société, dont l'influence abrége les lenteurs qui retiennent souvent le mérite dans l'obscurité. Leurs cartes, qu'ils remirent à Zéphyr, étaient titrées pour la plupart.

— Remercie ces messieurs de leurs bonnes intentions, dit Lazare à Zéphyr, devenu cramoisi d'orgueil en voyant que des marquis et des vicomtes lui offraient leur amitié; mais quand tu seras à Paris,

souviens-toi de ceci, c'est que dans les arts il y a deux choses qui, mal employées, sont plus nuisibles que salutaires : c'est trop de chance et trop de louanges.

— Ah! monsieur, s'écria un des jeunes gens avec un accent de doute, nous essaierons de le faire connaître.

— Pas trop tôt, continua Lazare; ce serait une imprudence. Je veux mettre ce jeune garçon en garde contre les précoces séductions de la vogue, — une maladie du talent qui menace tous les débutans. — S'il a de la patience et de la volonté, il pourra faire venir à lui comme on vient à un artiste, sans aller aux autres comme une curiosité; mais sera-t-il patient?

— J'en doute, murmura Cécile à l'oreille de Lazare; voyez comme il se gonfle.

— Et voyez comme Adeline le regarde, ajouta Lazare avec dépit.

— C'est bien naturel, répliqua la jeune femme; elle est fière de son fiancé en attendant qu'elle soit glorieuse de son mari. Ils seront bien ensemble alors, aussi orgueilleux l'un que l'autre.

En écoutant tout ce qui venait d'être dit à propos de Zéphyr, et en voyant cinq ou six jeunes gens confirmer ce qu'elle avait déjà entendu dire du talent de l'apprenti, Adeline en effet le regardait avec des yeux étonnés, et ne dissimulait pas la joie que lui faisait éprouver le soudain changement de fortune de celui à qui elle portait l'intérêt d'une bonne sœur.

— Venez donc nous montrer la *Gorge-au-Loup* dans tous ses détails, dit Cécile à Lazare, dont elle prit le bras avant même qu'il eût osé le lui offrir. Et elle se mit à marcher devant, tandis qu'Adeline, avertie par un regard de son amie, prenait de son côté le bras de Zéphyr.

Dans cette promenade, où ils suivaient, à travers ronces et broussailles, les sinueux détours du chemin dit de *l'Amateur*, tracé de façon à mettre tour à tour le promeneur devant tous les aspects du paysage, Lazare avait continué à donner à sa compagne des preuves visibles d'un dépit qui perçait dans tous ses propos. A chaque instant il se retournait pour regarder derrière lui Adeline, qui semblait engagée avec Zéphyr dans un entretien dont l'apparence pouvait faire supposer à ceux qui les observaient une intimité de langage qui n'existait pas entre eux, car Zéphyr ne comprenait pas un mot aux propos interrompus que lui tenait la jeune fille, en réalité fort préoccupée du couple qui marchait devant elle. Lazare, croyant que la fille du sabotier causait très sérieusement avec Zéphyr, s'était mis lui-même à causer de très près avec sa compagne. Devinant sans doute le motif qui portait Lazare, jusque-là si réservé avec elle, à agir ainsi, Cécile donnait assez franchement la réplique

à un marivaudage qui l'amusait. L'artiste, en dix minutes de promenade, fit avec elle plus de frais de galanterie qu'il n'en avait dépensé avec aucune femme depuis qu'il était au monde. Il la soutenait pour franchir les crevasses du sol, il se portait au-devant d'elle, courbant les branches qui faisaient obstacle à son passage, il l'avait débarrassée de son ombrelle, de son châle et de son chapeau, qu'il portait avec une maladresse incroyable, et, tout en cheminant, les petits mots et les petites mines allaient de part et d'autre de telle sorte que Lazare se disait en lui-même : — Voilà une petite dame qui est bien légère! — Tout ce manége n'échappait point à Adeline, qui était de la part de Zéphyr l'objet de soins absolument pareils à ceux que l'artiste semblait avoir pour sa compagne, car l'apprenti copiait servilement Lazare dans ses moindres mouvemens, il écartait machinalement des branches qui n'existaient pas, et forçait la jeune fille à lui donner la main pour franchir des crevasses absentes. Tout à coup Lazare se retourna et aperçut Zéphyr qui prenait Adeline par la taille : elle avait glissé sur un amas d'aiguilles de pin, et l'apprenti l'avait retenue.

— Zéphyr, lui cria Lazare, descends un peu là-bas ranger mes affaires, et file à Montigny; nous te rattraperons.

— Mais, répondit l'apprenti, je n'ai pas besoin de me charger, puisqu'il y a des ânes qui nous attendent.

— Alors, répliqua l'artiste, va charger les ânes, et mène-les au dormoir, où nous te rejoindrons.

Zéphyr descendit dans la gorge, visiblement contrarié. Quant à Lazare, il feignit de ne plus songer à Adeline restée toute seule, et, sans l'attendre, continua sa route avec Cécile, un peu embarrassée des assiduités de son compagnon.

Le même accident qui venait d'arriver à Adeline se renouvela pour Cécile. Elle rencontra les aiguilles de pin qui rendent les chutes si fréquentes dans ces chemins, et elle s'inclinait déjà pour tomber, lorsque Lazare, qui cette fois imita Zéphyr, l'entoura vivement de son bras, et, dans le mouvement qu'il fit pour lui rendre l'équilibre, la serra contre lui peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire. Cécile rougit, Lazare allait peut-être en faire autant, quand arriva au même instant Adeline toute pâle, elle, et si tremblante, qu'elle s'appuya un moment contre un rocher.

— Vous me laissez seule, dit-elle en adressant aux deux jeunes gens un sourire qui était tout un reproche.

— Je pensais que vous aviez accompagné Zéphyr dans la gorge, répondit Lazare froidement.

— Vous ne me l'aviez pas dit, murmura doucement Adeline.

Lazare fut ému; il quitta le bras de Cécile, qui le remercia par un

signe de tête, en même temps que Lazare lui demandait du regard pardon du rôle qu'il avait exigé de sa complaisance. Ce muet et rapide échange de pensées fut coupé par un cri terrible que venait de pousser Adeline. Voici ce qui était arrivé : distraite par d'autres idées, la fille du sabotier venait seulement de s'apercevoir que Lazare n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite en partant pour la forêt. En effet, quoiqu'il eût débouclé son sac pour se mettre au travail, il n'avait point pensé à mettre ses grandes guêtres. Dans la même seconde où elle constatait cet oubli, Adeline aperçut sur le grès du sentier, à deux pas de Lazare et dans la direction qu'elle suivait, quelque chose de noir qui se mouvait en rampant.

— Ah! Lazare, retirez-vous, vite... une vipère!

Lazare, effrayé par ce cri et ne sachant dans quel sens venait le reptile, se porta au contraire en avant; mais au même instant Adeline, plus prompte que lui, mettait son pied sur l'animal avant qu'il eût pu y poser le sien. Soudain Cécile la vit pâlir et mettre la main sur sa poitrine comme pour contenir un cri de douleur. C'était sur la queue de la bête qu'elle avait marché, et celle-ci, ayant redressé sa tête, avait roulé la partie supérieure de son corps autour de la jambe de la jeune fille, qui s'était sentie légèrement piquée. Un double cri de terreur sortit en même temps de la bouche de Cécile et de Lazare. Celui-ci, s'étant rapidement baissé, avait pris le reptile par le milieu du corps, et, avant qu'il eût pu être piqué à son tour, lui avait brisé la tête entre sa botte et la terre.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire? Pauvre enfant! s'écriait Cécile en regardant Adeline que l'effroi rendait immobile.

— Ne perdons ni la tête ni le temps, dit Lazare, qui était calme, mais pâle comme sa chemise; puis, tirant de sa poche un couteau de campagne qui renfermait une petite paire de ciseaux, il les donna à Cécile, qui faisait respirer des sels à son amie.

— Laissez-la évanouie, continua l'artiste; cela vaut mieux pour l'opération que je vais faire. Prenez mes ciseaux et coupez son bas. Moi, je vais examiner l'animal. Je ne sais si c'est réellement une vipère ou une couleuvre, disait l'artiste en baissant la tête.

— Mais Adeline est piquée! voyez... dit Cécile en montrant sur la jambe de son amie un petit point rouge d'où sortait une goutte de sang.

— Aussi vais-je prendre des précautions, reprit Lazare en tirant de sa poche un petit flacon. Il le remit à Cécile. — Quand je vous dirai : versez, vous répandrez cela sur la blessure que je vais faire. C'est de l'alcali. Nous en avons toujours sur nous pour aller dans la forêt, et vous voyez que c'est utile.

Et Lazare, s'agenouillant auprès d'Adeline, lui maintint la jambe

d'une main, tandis que de l'autre il ouvrait le bistouri contenu dans son couteau.

— Vous hésitez, fit Cécile agenouillée auprès de lui, le flacon à la main.

— Oui, j'hésite à la faire souffrir.

Mais tout à coup une contraction troubla la figure d'Adeline, jusque-là immobile, et Lazare crut remarquer que sa pâleur augmentait.

— Ah! s'écria-t-il, le poison!...

Et en deux coups de bistouri il ouvrit une légère incision cruciale sur la jambe de la jeune fille. En même temps que le sang s'échappait, Cécile laissait tomber l'alcali que Lazare faisait pénétrer dans la blessure. Le froid de l'acier et la douleur que lui avait causée l'incision rendirent à Adeline l'usage de ses sens.

— Tu es sauvée! lui dit Cécile.

Adeline, revenue entièrement au sentiment de sa situation, jeta son premier regard sur l'artiste, occupé à lui bander la jambe avec son mouchoir.

Comme tout ceci s'était passé en moins de trois minutes, le vacher qui était encore au dormoir, ayant entendu des cris, était accouru.

L'artiste l'instruisit de l'événement. Le vacher approuva les précautions et ajouta : — Seulement, faut vite emmener cette demoiselle et la cautériser au fer rouge; mais, continua-t-il, vous avez tué la vipère, faites-m'en cadeau; je dirai à l'adjoint que c'est moi qui l'ai détruite, il me donnera cinq sous.

Lazare lui indiqua l'aspic qu'il avait écrasé.

— Ah bien! oui, mais il y a un malheur, fit le vacher en examinant l'animal, c'est que ce n'est pas une vipère.

— C'est une couleuvre! s'écria joyeusement Lazare.

— Si c'était *encore* une couleuvre, ça vaudrait deux sous, dit le vacher en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc? demanda Cécile.

— C'est un *lanveau;* ça ne vaut rien, ces bêtes-là.

— C'est donc venimeux?

— *Hélas!* non, monsieur; aussi la mairie ne paie point pour qu'on les détruise.

Un sourire de joie courut en même temps sur les lèvres d'Adeline, de Lazare et de Cécile.

— Comment donc que vous n'avez pas vu que c'était une bête innocente? continua le vacher, qui retournait l'animal au bout de son bâton.

— Mais mademoiselle a été piquée, et nous avons eu peur.

— C'est pourtant bien facile à reconnaître, ces animaux-là; et quoique la tête de celui-ci soit broyée, on voit bien qu'il n'a pas d'yeux. — Et il jeta le reptile dans un buisson.

— Quelle peur vous m'avez faite, mignonne! dit Lazare à voix basse, en se rapprochant d'Adeline.

— Vous me disiez que vous pensiez à moi, répondit de même la jeune fille. Vous voyez bien que non : si vous y aviez pensé, vous auriez mis vos guêtres, et si vous les aviez eues, je n'aurais pas eu peur, et si je n'avais pas eu peur, je n'aurais pas crié en voyant l'aspic.

— Mais puisque vous l'aviez aperçu, pourquoi avez-vous marché dessus?

— *Tiens!* répondit Adeline, vous alliez y mettre le pied.

En entendant ce mot dit d'une manière si simple, et qui révélait tant de dévouement et d'amour, Lazare tomba aux genoux d'Adeline, et, les voyant ainsi, Cécile se détourna comme pour observer l'effet du soleil couchant.

Un quart d'heure après, la caravane était en route. Zéphyr avait voulu reprendre ses fonctions de cavalier servant auprès d'Adeline; mais il trouva la place prise : Lazare menait par la bride l'âne qui portait la fille du sabotier et le dirigeait dans sa marche. L'apprenti se consola par l'abandon que Cécile lui fit de sa seconde monture, sur laquelle il fit à Montigny une nouvelle entrée triomphale. Ce retour en commun, avec le pensionnaire du bonhomme Protat, excita encore de nouveaux murmures parmi tous les habitans, qui prenaient le frais sur leur porte.

V. — LE CHARIVARI.

Comme les promeneurs entraient dans la maison du sabotier, Madelon s'avança au-devant d'eux. La vieille servante paraissait tout affligée.

— Tu ne sais pas, Madelon, lui dit Adeline, j'ai cru que j'avais été piquée par une vipère dans la forêt. — Et elle lui fit le récit de l'aventure.

— Oh! ma pauvre fille, dit la Madelon, tu ne t'es trompée que dans le nombre : ce n'est pas une vipère qui t'a mordue, c'est vingt, c'est cent. — Et elle entraîna dans sa chambre sa jeune maîtresse, tout effrayée de ces étranges paroles.

Au moment où Lazare, qui entrait le dernier, pénétrait dans la salle à manger, il aperçut Protat qui se tenait appuyé sur la table, le front dans ses mains. Quand il releva la tête, ayant reconnu le pas de son pensionnaire, celui-ci s'aperçut que le visage du sabotier était baigné de larmes et qu'il semblait vieilli d'une année.

— Qu'y a-t-il, père Protat? s'écria Lazare, vraiment inquiet.

— Il y a, s'écria la Madelon, qui venait d'entrer soudainement, qu'on dit dans le pays... que vous êtes...

— Mais quoi donc encore? s'écria Lazare impatienté.

— L'amant de ma pauvre fille! dit le bonhomme Protat.

Après le premier mouvement de surprise indignée que lui causa cette révélation, Lazare demanda des explications. Résumant dans sa pensée sa conduite antérieure avec Adeline, depuis qu'il connaissait cette jeune fille, il ne pouvait y trouver aucun fait dont la malveillance la plus audacieuse pût s'armer.

— C'est impossible, s'écria-t-il, on n'a point dit cela, ce n'est point cela qu'on a voulu dire! Vous vous alarmez trop vite, c'est un malentendu, un propos isolé d'une jalousie anonyme, excitée par un ruban de plus ou un bout de dentelle. Vos gens de village sont envieux; un coup de langue est vite donné. Cela n'est pas plus dangereux que la piqûre du *lanveau* qui nous a tant alarmés dans la forêt, et dont il ne reste plus de trace maintenant.

Mais, en écoutant le récit de l'accident arrivé à sa fille, Protat, qui avait laissé paraître une certaine émotion, répondit avec un accent dont la conviction effraya Lazare :

— Mieux vaudrait peut-être que le *lanveau* eût été une véritable vipère.

— Oh! murmura la Madelon, que cette réponse avait fait frissonner, pensez-vous qu'il souffre, le pauvre homme, pour dire des choses pareilles! Et, s'il l'a dit, c'est qu'il les pense, allez!

— Eh quoi! monsieur Protat, s'écria Lazare, véritablement épouvanté par ce vœu, mais votre fille serait morte à l'heure qu'il est!

L'attitude, le regard et le silence du père d'Adeline semblèrent confirmer que ce terrible souhait était bien l'expression de sa pensée.

— Mais, reprit Lazare, on pourra découvrir celui ou celle qui ont répandu cette abominable calomnie; on les démasquera, l'innocence de votre fille sera reconnue, proclamée.

— Malheureusement ce n'est ni à un ni à une que nous avons affaire, c'est à tous, interrompit la servante.

Madelon raconta à Lazare comment elle avait appris les propos qui couraient sur le compte de sa jeune maîtresse. C'était au *lavoir*, pendant qu'Adeline et Cécile étaient en promenade. Les mêmes discours qui s'étaient tenus la veille dans le cabaret de la *Maison-Blanche* avaient trouvé un écho dans les commères qui venaient battre leur linge, et toutes ces perfides insinuations s'étaient encore envenimées en passant dans la bouche des femmes. Madelon avait voulu défendre son maître, et surtout sa jeune maîtresse. Elle avait rappelé sa vie isolée, on lui avait répondu : orgueil; elle avait rappelé sa piété, on lui avait répondu : hypocrisie; elle avait cité son amour pour son père, on lui avait répondu : mensonge, et plus elle avait essayé de protester contre ces accusations, plus elles étaient

devenues irritées et menaçantes. C'est alors qu'elle était rentrée pour avertir Protat de ce qui se passait dans le village. — *Ça sent mauvais* pour nous dans l'air, ajouta Madelon en achevant son récit. Avec ça que j'ai vu trois pies se poser sur la cheminée de la maison!

— Superstition! dit Lazare.

La servante secoua la tête. — Si un danger menaçait ma maîtresse, qui donc pourrait la défendre, continua-t-elle, maintenant que son père est abîmé par le chagrin et qu'on ne peut rien tirer de lui, sinon des larmes?

— Et moi, s'écria Lazare, ne suis-je pas là?

— Vous, monsieur Lazare, dit Protat en se levant, il faut que vous quittiez le pays, et tout de suite! ajouta le sabotier avec colère.

Puis, voyant le mouvement qui était échappé à l'artiste, il ajouta d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi, je n'ai rien à vous dire. Ce n'est pas votre faute, tout ce qui arrive. Vous êtes venu dans notre pays pour faire votre état. Pourvu que vous trouviez des arbres et des rochers, vous ne pensez pas à autre chose. Eh bien! alors, ça ne vous fait rien, n'est-ce pas? d'aller d'un autre côté, — à Chailly ou à Barbizon. — Les arbres sont bien plus beaux par là que chez nous. Il y a là le *Bas-Bréau*. Si vous n'y allez pas cet été, vous ne le trouverez plus debout l'an prochain. Vous vous logerez chez le père Grapin; tous ces messieurs y vont. Vous rencontrerez des amis. Ce sera bien plus amusant que Montigny. Et puis, le vin est meilleur chez le père Grapin. C'est du bourgogne; moi je ne vous donne que du gâtinais... mauvaise récolte..., et la pension est moins chère que chez moi.

Lazare se sentait profondément ému en voyant ce pauvre homme qui, au milieu de sa douleur, cherchait encore des subterfuges pour l'éloigner. Il apprécia ses précautions, mais il en fut blessé. Protat le traitait comme un étranger qu'un hôte éloigne de sa maison, menacée d'un désastre domestique.

— Mais, s'écria-t-il, vous croyez donc que je partirais tranquillement? Vous pensez donc que tout ce que j'entends dire ne me révolte pas autant que vous? Vous ne jugez donc pas que je puisse vous être utile?

— Utile! fit le sabotier avec amertume.

— Oui, reprit Lazare, de cette accusation, la moitié pèse sur moi : j'ai à me défendre.

— Oh! dit Protat, les jeunes gens n'ont jamais à souffrir de ces choses-là. Quand le mal est fait, ils n'ont qu'à en rire, s'ils sont méchans,... ou à plaindre celle qui reste victime, quand ils sont honnêtes comme vous.

— Railler ou plaindre, c'est là tout ce que vous voyez à faire! dit Lazare.

Protat n'entra point dans le courant d'idées que cette réponse semblait lui ouvrir, et de nouveau il supplia Lazare de quitter Montigny. Sa parole même était bien une prière; mais l'accent impératif qui l'accompagnait en faisait pour ainsi dire un ordre. Lazare demeura un moment irrésolu, vit Madelon qui levait les bras, et le père d'Adeline qui, retombé dans son immobilité désolée, semblait exprimer, ainsi qu'il avait dit, son dernier mot. L'artiste se retira brusquement.

Comme il regagnait la *Maison-Blanche* en suivant le cours du Loing, il rencontra devant le presbytère le curé de Montigny, qui fermait la porte de son jardin. Lazare avait eu souvent occasion de voir le prêtre dans la maison de son hôte. En passant auprès du curé, l'artiste le salua; mais il remarqua que l'abbé lui rendait son salut avec la stricte mesure de la civilité. Cette raideur n'était point dans les habitudes de l'abbé, qui ne refusait pas un bout de conversation; mais, comme s'il eût paru se repentir de sa réserve, le prêtre fit un mouvement pour se rapprocher de l'artiste. Lazare sembla deviner sa pensée et marcha au-devant de lui.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il respectueusement, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, monsieur, répondit le prêtre comme un écho.

Puis, rouvrant la porte de son jardin, il fit entrer Lazare derrière lui. Sans préambule, l'artiste raconta tout ce qui se passait dans la maison du bord de l'eau.

— Je le savais, répondit le prêtre. Tantôt, de mon jardin qui donne sur la rivière, j'ai entendu la conversation du lavoir.

Aux premiers mots de justification qu'il avait tentés, le prêtre avait arrêté Lazare.

— Je n'ai pas à vous juger, ni vous, ni cette enfant qui pleure sans doute, que j'allais consoler quand vous m'avez rencontré, et que j'absoudrais d'avance au tribunal de la pénitence. Votre présence dans cette maison y a répandu le deuil; mais vous êtes étranger au mal que vous avez causé : ceux qui en souffrent n'ont aucun reproche à vous faire, et vous-même ne pouvez que les plaindre.

Cette répétition des paroles du père d'Adeline qu'il retrouva dans la bouche de l'abbé frappa Lazare.

— Quoi! se dit-il, j'ai interrogé le cœur d'un père, j'ai interrogé le cœur d'un prêtre, et l'un dans sa douleur, l'autre dans sa charité, ne trouvent à me conseiller que la plainte, ce vœu stérile de l'égoïsme! Derrière moi, je laisse une enfant perdue à cause de l'amour qu'elle a pour moi. Tous les deux connaissent cet amour. Protat l'a deviné, j'en suis sûr; le curé en est instruit comme confesseur, je le sens, et tous les deux me disent : Partez! — Mais monsieur, s'écria Lazare, partir! faire oublier! cela est tôt dit; oublierai-je moi-même cette pauvre fille calomniée, menacée par un péril que je sens in-

stinctivement se mouvoir autour d'elle? Dois-je abandonner Adeline, dont le nom passe à cette heure d'une bouche à l'autre, attaché à une injure, quand c'est à cause de moi que ces injures se répètent, quand c'est à cause de moi que ce danger la menace? Est-ce mon rôle de fuir comme si j'étais coupable? Mon innocence devient-elle une raison de lâcheté? Je vous le demande à vous, parole de Dieu! voix d'honnête homme!

— Votre présence l'accuserait davantage, et vous n'avez aucun droit pour protéger cette jeune fille, répondit le prêtre, un peu ébranlé et cherchant à lire dans les yeux du jeune homme de quel nom il devait appeler l'émotion à laquelle Lazare était en proie. La réponse de celui-ci lui enleva tous ses doutes.

— J'aime Adeline, monsieur! s'écria Lazare.

— Vous l'aimez, dit le prêtre, dont le visage refléta une joie contenue, et vous me demandez conseil! ajouta-t-il en joignant les mains; mais pour faire taire toutes ces mauvaises rumeurs qui mettent une tache à son nom, vous n'avez qu'un mot à dire à son père, qui vous enverra tous les deux le répéter devant moi, à l'autel de ma pauvre église. — Puis, quand il vit que Lazare devenait silencieux, la physionomie du curé redevint grave. — Vous ne répondez pas? lui demanda-t-il.

— Il faut d'abord que vous m'écoutiez, — fit l'artiste. Et dans un récit rapide, empreint de cette franche vérité qui va au-devant de toutes les questions et de tous les doutes, il raconta sa vie tout entière, ce qu'il avait été, ce qu'il était et souhaitait devenir. Le passé, c'était le courage uni à beaucoup de travail; le présent, c'était le travail encore et l'espérance déjà; l'avenir, c'était le travail toujours et un peu de fortune peut-être. — J'ai vécu la vie des jeunes gens de mon âge et de ma profession, dit Lazare; mais depuis dix ans je me suis gardé le cœur vide, comme si j'avais la prévision de cet amour qui le remplit aujourd'hui. J'aime Adeline, et si j'hésite à la demander pour femme, vous le comprenez, c'est que mon avenir est encore loin, — qu'aujourd'hui je suis pauvre, — et qu'Adeline est riche.

— Eh bien? demanda naïvement le prêtre.

— Eh bien! si peu qu'il vaille, en offrant mon nom à la fille de M. Protat et dans les circonstances actuelles, je n'aurais pas l'air de le lui donner, mais de le lui vendre, et quand on nous verrait arriver au contrat avec sa dot et moi la main vide, Dieu sait ce qu'on dirait.

— Laissez dire en bas, mon enfant, reprit le prêtre; c'est là haut qu'on écoute. — Et, prenant son chapeau, il se disposa à sortir. — Je vais voir Protat, dit-il ensuite, et d'abord sa fille.

— Dites-lui..., s'écria Lazare, puis il s'arrêta tout à coup.

— Si vous ne le lui avez pas encore dit, répliqua le curé, je lui

ferai connaître que vous l'aimez : si étonné qu'il sera de se trouver sur mes lèvres, c'est avec joie que je me charge de ce message, parti d'un cœur honnête pour être redit à une oreille chaste.

En sortant du jardin où cet entretien avait eu lieu, l'abbé se dirigea vers la maison du sabotier, tandis que Lazare allait l'attendre dans cette même prairie aux foins où la veille il avait fait ce rêve dont le curé allait hâter la réalisation.

Comme Lazare traversait le petit pont suspendu qui joint les deux rives du Loing, il fut arrêté brusquement par un bruit singulier au milieu duquel il distinguait d'étranges sonorités métalliques que dominaient de grossissantes clameurs, déchirées de temps en temps par des sifflets aigus. S'étant rapproché du lieu où mugissait cet épouvantable concert, l'artiste crut deviner que les exécutans étaient réunis sous les fenêtres de la maison de Protat. Alarmé, et sans rien comprendre à ce qui se passait, Lazare revint sur ses pas. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le bruit redoublait, et après un vigoureux ensemble de clameurs où les voix et les instrumens se réunissaient dans un désaccord prémédité, — comme des choristes qui sont restés en retard, des bouches avinées vomissaient une injure solitaire.

C'était l'explosion de la mine préparée la veille par M. Julien à la *Maison-Blanche*. Les trois paysans dont il avait fait des meneurs en excitant leur convoitise avaient embauché tous les mauvais sujets du pays, et, au nom de la morale, en avaient fait les auxiliaires de leur projet de vengeance.

On donnait un charivari à Adeline. Comme tous les chefs, M. Julien se tenait par derrière. — Des chaudrons et des cris tant que vous voudrez, disait-il, mais pas de voies de fait, et tenez-vous dans la rue. — Soyons *légaux!*

Mais la bande, irritée par le silence dédaigneux qui régnait dans la maison du sabotier, méconnaissait les ordres prudens de son chef, et déjà les pierres commençaient à voler dans les vitres. Au milieu de ce tumulte, les vitres s'éclairèrent dans la chambre de Protat, et la fenêtre s'ouvrit aussitôt. Les chaudrons recommencèrent leur épouvantable charivari, accompagnant une bordée d'injures. Tout à coup, dans la partie éclairée de la croisée et comme au centre d'un cadre lumineux, parut le curé de Montigny tenant Adeline entre ses bras, le visage penché sur sa poitrine.

— Ne jetez plus de pierres, dit le prêtre à voix haute; vous avez failli tuer une mourante.

Les assaillans reculèrent, terrifiés par cette apparition.

— Mon enfant, continua l'abbé en s'adressant à Adeline et en lui désignant la foule, Dieu a commandé l'oubli des injures; pardonnez à ces malheureux comme moi-même je vous bénis.

Et pendant que la jeune fille se prosternait, comme pour demander grâce à ses ennemis, le curé étendait ses mains sur son front.

Un grand silence s'était fait, et beaucoup de ceux qui s'étaient montrés les plus furieux tombèrent à genoux. Ce fut alors que la fenêtre inférieure s'ouvrit brusquement, donnant passage au sabotier, qui venait de sauter dans la rue. Protat était terrible, et faisait tournoyer au-dessus de sa tête un merlin dont il s'était armé. Cent cris de terreur accueillirent cette apparition.

— Criez, dit Protat, criez, mais j'en tuerai un, je l'ai dit!

Et au même instant où il empoignait au collet le premier assaillant qui lui était tombé sous la main, il sentit son bras arrêté par un poignet vigoureux.

— Pas avant moi, lui dit une voix.

— Monsieur Lazare, s'écria le sabotier, allez-vous-en! J'ai un malheur dans la main, il pourrait tomber sur vous. Je suis père, il faut que je venge ma fille!

— Un mari, dit Lazare, est le premier protecteur de sa femme.

Pendant ce colloque, le paysan que Protat venait de menacer s'était échappé, et la rue était restée vide. En voyant le sabotier paraître, le curé avait deviné son dessein, et était descendu pour empêcher une scène sanglante.

— Monsieur Lazare, dit-il au jeune homme, montez là-haut donner à cette pauvre enfant le courage de son bonheur. — Et vous, Protat, ajouta le prêtre, qui n'avait pas encore eu le temps de révéler au sabotier le but de sa visite, écoutez-moi. — Et il lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et l'artiste dans le jardin du presbytère.

Quatre ou cinq jours après les événemens que nous venons de raconter, tous les personnages de ce récit, moins Zéphyr, étaient présens dans la salle à manger. C'était à la fin du repas. Tout à coup parut sur le seuil l'apprenti, que depuis quatre jours on n'avait pas vu. Zéphyr s'était facilement laissé accaparer par les jeunes paysagistes gentilshommes de l'académie de Marlotte. L'un d'eux, qui connaissait le propriétaire du château de Bourron, y avait présenté l'apprenti, venu là chargé de tous les ouvrages qu'il avait montrés à Lazare dans la grotte des Longs-Rochers. Tous ces objets avaient été vendus par lui des prix fous. Retenu comme une curiosité au milieu de l'élégante société parisienne qui habitait alors le château de Bourron, abusé par les éloges qu'il entendait à chaque instant murmurer à ses oreilles, caressé par de jolies dames pour l'oisiveté desquelles il était un amusement, Zéphyr était sorti de cette maison le cœur plein d'orgueil et les poches pleines d'or. Pendant quatre jours, il

n'avait pensé ni à Adeline, ni à Lazare, ni à l'amour, ni à la reconnaissance : la vanité l'étouffait. Il ne voulait plus attendre l'artiste pour aller à Paris. Quant à ses leçons, on lui avait dit au château qu'il n'avait pas de leçons à recevoir, mais qu'il pouvait déjà en donner. Zéphyr en avait conclu que sa fortune n'était pas à faire, comme l'artiste le lui avait dit, mais qu'elle était faite.

Tel fut le récit qu'il vint faire aux hôtes de Montigny. En le voyant paraître, Lazare avait éprouvé un mouvement d'embarras; mais dans ce discours, dans l'attitude de l'apprenti, Lazare avait vu la préface d'un égoïste et d'un ingrat.

— Alors, dit le père Protat à son apprenti, nous n'aurons pas l'honneur de t'avoir au mariage d'Adeline?

Et comme l'artiste lui confirmait cette nouvelle, Zéphyr devint très pâle; il ne répondit rien et parut écouter un bruit qui s'avançait dans la rue : c'était la cornemuse du vacher ramenant le troupeau aux étables.

— Est-ce Magister ou Cadet qui revient des herbes? demanda négligemment l'apprenti.

— Tu ne reconnais pas les *sons* de Magister? C'est lui qui relaie Cadet, dit la Madelon.

L'apprenti s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et regarda un instant en murmurant : — C'est lui, je le reconnais... — Puis, après une brusque salutation qui étonna tout le monde, il disparut en emportant sous sa redingote un petit châle rouge qu'Adeline avait accroché à l'espagnolette de la croisée. Comme on s'étonnait de la brusque sortie de l'apprenti, des cris se firent entendre sous la croisée.

— Prends donc garde! disait une voix, tu sais qu'il est méchant!

Lazare et Cécile, Adeline et son père coururent à la fenêtre. Au moment où ils y paraissaient, ils aperçurent Zéphyr, qui s'avançait au-devant du taureau qui précédait le troupeau, en agitant le petit châle rouge qu'il avait emporté. L'animal, cité dans le pays pour sa méchanceté et excité par la couleur du châle, se rua sur l'apprenti qui roula à quatre pas, l'épaule fracassée par un coup de corne. En tombant, il avait regardé Adeline.

Cet événement, qui excitait de nouveaux commentaires, obligea Lazare à reculer son mariage. Étant venu à Paris pour une affaire, il rencontra un jour Zéphyr dans l'atelier d'un sculpteur de ses amis. Après quelques questions sur son travail, Lazare lui demanda amicalement s'il ne se ressentait plus de sa blessure.

— Guéri de l'épaule, dit laconiquement Zéphyr, — mais pas de là, ajouta-t-il en montrant son cœur.

HENRY MURGER.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

ALBANY ET LES BORDS DE L'HUDSON.[1]

ASPECT DE L'HUDSON. — TRAHISON D'ARNOLD. — ÉCOLE DE WEST-POINT. — ALBANY. — GÉOLOGIE. — AGRICULTURE. — DANGER DE LA DÉMOCRATIE POUR LA LIBERTÉ. — UN PRÉTENDANT. — RETOUR A NEW-YORK. — M. ROBINSON. — M. HAWKES. — SERMON POLITIQUE. — L'ÉLECTRICITÉ SUBSTITUÉE A LA VAPEUR. — DE LA PHILOSOPHIE AUX ÉTATS-UNIS. — M. EMERSON. — M. HENRY. — M. TAPPAN. — ARRIVÉE DE KOSSUTH. — UN DÉMOCRATE ET UN WIGH. — ÉLECTIONS. — ÉTABLISSEMENS D'UTILITÉ PUBLIQUE. — PAUPÉRISME.

6 octobre.

Je m'embarque de bon matin sur un de ces grands bateaux à vapeur de New-York qui sillonnent l'Hudson. Ce nom me rappelle le hardi et malheureux navigateur, le premier explorateur de ce fleuve, alors qu'il coulait à travers des solitudes inconnues. Peu à peu les bords s'élèvent, la scène s'agrandit, mais elle ne devient réellement frappante qu'en approchant de West-Point. Là le lit de l'Hudson se resserre entre des rives élevées; les formes des montagnes ont cet aspect de masses arrondies qui caractérise en général ce que j'ai vu jusqu'ici de la nature américaine. On ne saurait dire que ces montagnes soient très pittoresques : elles ne sont pas assez abruptes, assez déchirées; mais elles ont de la grandeur et de la solidité. Les Américains, toujours un peu jaloux de l'Europe, comparent volontiers les bords de l'Hudson aux bords du Rhin. Dans quelques parties, le Rhin me paraît avoir l'avantage, même sans parler des vieux

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, et du 15 mars.

châteaux, parure féodale de ses rives. Un jeune Américain qui revient d'Europe n'est pas de cet avis. Il me dit avec un accent de triomphe : « Les pages de notre histoire sont pures; nous n'avons point de castels féodaux! » Pour moi, je lui demande qu'il me permette d'aimer de la féodalité au moins ses ruines. Si l'Hudson l'emporte sur le Rhin, c'est par l'innombrable quantité de bateaux qui l'animent. On en peut toujours compter un grand nombre. Il semble qu'on navigue au milieu d'une flotte, et je me surprends à comparer ce que je vois au souvenir que m'ont laissé les mille voiles qui traversent perpétuellement le Sund.

West-Point est un des plus beaux sites des bords de l'Hudson. L'école militaire s'élève sur un plateau en face d'une courbe décrite par le fleuve, qui, aux deux extrémités de cette courbe, va se perdre derrière les montagnes. Du plateau de West-Point, la vue est admirable : c'est l'Ehrenbreitstein de l'Hudson. Le nom de West-Point rappelle un des épisodes les plus importans et les plus dramatiques de la guerre de l'indépendance : la trahison du général Arnold, qui pensa livrer aux Anglais cette clé de l'Hudson, et la mort du major André. Arnold avait commencé comme un héros et finit comme un infâme. Blessé de quelques sévérités peut-être excessives et maladroites du congrès, ruiné par ses extravagances, il livra West-Point aux Anglais pour six mille livres sterling. Coriolan vénal, il a laissé une mémoire que le rôle éclatant qu'il avait joué au commencement de la révolution ne saurait racheter de l'immortalité du mépris. Le major André était un jeune officier anglais qui se chargea de négocier avec Arnold; il fut arrêté par des milices déguisé et porteur de papiers que lui avait remis le général américain. André fut condamné comme espion à être pendu, et subit ce supplice. Washington, qui craignait un complot plus étendu, ne crut pas pouvoir lui épargner le gibet; mais la noblesse de son caractère, la franchise de ses réponses, le charme de ses manières, la sympathie qui s'attache à la jeunesse, au dévouement et au malheur, excitèrent l'intérêt le plus vif et le plus douloureux parmi ceux mêmes qui durent le condamner. On ne prononce son nom qu'avec attendrissement, comme celui d'une victime de la guerre; tout Américain maudit le crime d'Arnold, mais nul n'a le courage de maudire l'infortune du major André. — On ne connaît pas autant l'histoire tout à fait pareille d'un jeune Américain nommé Hale, qui, pris par les Anglais, subit le sort du major André. Hale ne fut pas entouré du même respect à ses derniers momens : on lui refusa un prêtre et une Bible; on détruisit les lettres qu'il avait écrites à sa sœur et à sa mère. Un de ceux qui le conduisaient au gibet lui dit : Voilà une cruelle mort pour un soldat! Hale répondit seulement : Je regrette de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour mon pays.

L'école militaire de West-Point allait assez mal quand en 1817 elle fut reformée sur le modèle de notre École polytechnique. Elle en diffère sur deux points : l'instruction n'y est pas aussi forte, et elle est véritablement une école militaire. Le principal reproche à faire, selon moi, à l'organisation de cet établissement, porte sur le mode d'admission. Au lieu d'être motivée par des examens, l'entrée est obtenue par la faveur. Chacun des membres du congrès peut disposer d'une place d'élève. Nos examens, auxquels tous les concurrens sont admis sur un pied de parfaite égalité, sont beaucoup plus démocratiques dans la meilleure acception du mot. En outre il résulte d'un tel système que les jeunes gens de West-Point ne peuvent, dans le principe, suivre que des cours élémentaires, ce qui, joint à leurs exercices militaires, ne permet pas que, même en restant quatre ans à West-Point, c'est-à-dire le double du temps qu'on passe à l'École polytechnique, ils arrivent au même degré de force dans les diverses branches d'étude auxquelles ils s'appliquent. La première réforme à opérer dans l'organisation de l'école de West-Point serait donc d'enlever aux membres du congrès ce déplorable patronage, et de recevoir les élèves par la voie du concours, ce qui permettrait d'exiger d'eux un degré supérieur d'instruction préliminaire et de réserver plus de temps pour les hautes études; mais on aura de la peine à obtenir le sacrifice de ce privilége, bien qu'il soit de sa nature tout à fait analogue aux priviléges aristocratiques, à celui par exemple qui autorise certains grands seigneurs anglais à disposer d'une commission dans leur régiment ou d'une cure dans leur paroisse.

Cela dit sur le mode d'admission, tout ce que j'ai vu de l'école m'a donné l'idée qu'elle était montée sur un pied très respectable. Dans leurs établissemens d'instruction, les Américains montrent les qualités qui leur sont propres, — les qualités d'un peuple d'hommes d'affaires, l'exactitude, l'ordre, la régularité, l'économie de temps. J'ai assisté à plusieurs classes; les jeunes gens s'étaient préparés sur un chapitre de l'ouvrage qui sert de base à l'instruction dans le département particulier de leurs études, et qui est en général rédigé d'après des ouvrages français qu'on oublie quelquefois de citer; ils venaient s'asseoir sur des bancs dans une salle; le professeur en désignait quelques-uns pour tracer les figures de géométrie, les dessins des appareils de physique, ou les plans de fortifications sur le tableau. Pendant qu'un élève était interrogé, les autres écoutaient leur camarade, ou achevaient de tracer des figures. Ils se succédaient ainsi, tour à tour auditeurs attentifs, tour à tour démontrant et exposant ce qu'ils avaient étudié; leur tenue était très bonne, simple et ferme, leur attitude militaire. Ils m'ont semblé en général bien savoir et bien comprendre ce qu'ils disaient. Le professeur, très attentif et les

suivant sans cesse, leur adressait des questions, pour s'assurer qu'ils ne répétaient pas machinalement, et les encourageait fréquemment d'un *yes, sir; well, sir*. Le mérite des réponses est exprimé en chiffres d'après un système de numération convenu, et ce chiffre est affiché toutes les semaines auprès du nom de chaque élève; on indique également les matières traitées dans les leçons. Une telle disposition permet d'embrasser d'un coup d'œil le travail des maîtres et des élèves; ce bulletin des études est conservé dans l'établissement. Il y a aussi une manière de chiffrer les fautes de conduite, et quand l'élève a atteint sur l'échelle fatale un certain numéro, il cesse de faire partie de l'école. En tout règne une précision mathématique qui est dans le génie américain, et ne saurait être mieux appliquée qu'à l'organisation d'une école militaire, destinée surtout à l'enseignement des sciences exactes.

Il n'y a qu'une voix sur les bienfaits de cette école. Tout le monde s'accorde à dire que les officiers sortis de West-Point ont maintenu un niveau élevé dans l'armée américaine, et ont été l'âme de la campagne contre le Mexique. Bien que la profession militaire soit la carrière naturelle des élèves de West-Point, un grand nombre se vouent à leur sortie, ou au bout de quelques années, à la vie civile. Sur la liste qui a été publiée des diverses professions embrassées par les élèves, j'ai remarqué des ingénieurs civils, des négocians, des cultivateurs, des magistrats, des hommes d'église et même un évêque. Plusieurs des professeurs sont des savans distingués. On connaît en Europe les travaux de M. Bailey sur les animalcules microscopiques. Il a ajouté à ce monde des infiniment petits, que M. Ehrenberg a découvert, les débris d'atomes animés, dont on compte dans un pouce cube plusieurs millions, et qui ont formé des montagnes.

Le soir, j'ai rencontré réunis chez M. Bartlett, professeur de physique, plusieurs professeurs et quelques élèves. L'un de ceux-ci, en m'entendant nommer, a demandé si j'étais l'auteur des découvertes sur l'électro-magnétisme. J'ai retrouvé dans les deux mondes le souvenir de mon père. Je me sens moins isolé en voyage, parce que je rencontre en tout pays la protection de cette chère mémoire. Le reste de la soirée s'est passé chez le professeur de dessin de l'école, M. Weir, auteur de peintures qui décorent le Capitole de Washington. M. Weir peint aussi le portrait et le paysage, suivant l'usage américain, qui veut qu'en tout genre chacun fasse un peu toute chose. En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé la porte ouverte et tout le monde couché. La clé de ma chambre était elle-même sous clé. J'ai fait un vacarme épouvantable sans réveiller personne. Enfin je suis parvenu à découvrir un domestique auquel j'ai demandé ma clé. Il m'a renvoyé à un petit garçon qui voulait me persuader de faire lever le grand domestique; mais, ne me souciant pas d'aller ainsi de

l'un à l'autre toute la nuit, j'ai insisté auprès de ce petit drôle, et j'ai eu ma clé.

En continuant à remonter l'Hudson après West-Point, les rives du fleuve s'aplatissent d'abord, puis elles se relèvent, et la vue est presque constamment belle jusqu'à Albany. On a souvent le spectacle de deux rangées de montagnes élevant l'une derrière l'autre leurs dos bleuâtres. En raison des détours du fleuve et de l'inégalité de largeur de son cours, il semble qu'on va de lac en lac en suivant des détroits sinueux à travers des bords escarpés. L'endroit où l'on coupe la chaîne des Alleghanys offre un des plus magnifiques aspects qu'on puisse contempler sur un beau fleuve coulant entre de grandes montagnes. Enfin on arrive à Albany, capitale politique de l'état de New-York. J'y suis venu pour admirer jusque-là les bords de l'Hudson, voir une collection géologique, résultat précieux du grand travail entrepris par l'ordre de l'état de New-York, retrouver M. Jonhson, secrétaire de la société d'agriculture, avec lequel j'ai passé d'Europe en Amérique, et remettre une lettre de M. de Tocqueville à M. Spencer, qui a publié une traduction de son livre avec des notes. J'imagine que dans tout cela je trouverai moyen d'apprendre quelque chose à Albany.

Albany.

Je pourrai faire en même temps ma visite à la géologie et à l'agriculture, car le musée géologique se trouve dans le bâtiment où réside la société d'agriculture, et où elle a aussi son musée.

La géologie est de toutes les sciences celle qui est la plus populaire aux États-Unis, car elle touche aux deux grands intérêts de la société américaine, — la religion et la richesse. Les résultats qu'a atteints cette science depuis qu'elle est devenue une étude positive, la découverte de ces créations successives, séparées par les grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe, changé la forme des continens, déplacé les rivages des mers et le cours des fleuves, toutes ces magnifiques conquêtes de l'esprit humain, qui sont un des plus beaux témoignages de sa grandeur, ont soulevé une vive opposition dans une portion du clergé des États-Unis, sans raison, ce me semble, comme le reconnaissent, ainsi que je l'ai déjà dit, les hommes les plus éclairés et les plus convaincus, tant parmi les protestans que parmi les catholiques. Toute cette histoire des révolutions de la nature est antérieure à l'histoire de l'homme et n'a rien à démêler avec elle; on devrait aussi reconnaître, comme le font ceux dont je viens de parler, que la Bible est un livre religieux, et non un livre scientifique. Le seul moyen qu'ait la religion d'être toujours à l'abri des progrès de la science, c'est de rester en dehors des hypo-

thèses de la science; on l'a bien vu au temps de Galilée. L'église eut alors le malheur de condamner des vérités qui ont prévalu, et qu'elle-même n'a plus la pensée de combattre. Pourquoi épouserait-elle des doctrines scientifiques qui peuvent être démontrées fausses? Que gagnerait-elle à compromettre ses dogmes dans la lutte des systèmes qui se succèdent et se renversent? D'autre part, la science n'a point à chercher d'appui hors d'elle-même et à prouver que ses doctrines ont leur base dans la Bible. Si Galilée eut un tort, ce fut celui-là. Que la science se tienne sur son terrain, qu'elle arrive à l'évidence par l'observation et le raisonnement, et il faudra bien qu'on admette ce qu'elle aura prouvé. La foi et la raison sont deux puissances distinctes qui peuvent se prêter un mutuel appui dans l'ordre de vérités qu'elles s'accordent à proclamer; mais pour l'homme le plus croyant, là où la foi ne prononce point, la raison est libre; *in dubiis libertas,* c'est la devise de l'église catholique. De plus, le savant doit prendre garde de ne point fausser la science pour vouloir la retrouver à toute force dans la Bible. S'il n'est pas nécessaire à la vérité du christianisme que Josué connût la théorie de Copernic, la théorie de Copernic n'en demeure pas moins vraie, bien qu'elle ne se trouve pas dans le Livre des Rois; il n'est pas non plus nécessaire que Moïse ait été géologue, et la géologie n'a pas besoin de retrouver ses découvertes dans un chapitre de la Genèse, qui n'est point un traité de géologie.

Tout le monde ne pense pas ainsi en Amérique : la géologie et la Bible y sont sans cesse mises en présence, soit pour anathématiser la première au nom de la seconde, soit pour les concilier, et, par ce côté, la géologie parle puissamment aux esprits dans ce pays, où la passion religieuse se mêle à tout, sauf à la politique, où les discussions philosophiques ne se trouvent guère que dans les écrits des théologiens, et où il est à peu près impossible de fonder une association philanthropique, un établissement d'éducation ou un recueil littéraire sans s'appuyer sur la religion. On peut s'étonner qu'il en soit ainsi chez un peuple si positif; mais le fait existe. Qu'on s'en rende compte comme on pourra, quand on devrait dire, pour l'expliquer, que la religion est la grande et heureuse inconséquence de la société des États-Unis. La géologie intéresse encore les Américains sous un autre rapport, elle est étroitement liée aux arts utiles, elle peut guider dans l'exploration des mines de métaux précieux, dans l'exploitation des amas de houille; enfin depuis quelques années, surtout en Angleterre, on commence à étudier avec succès les applications de cette science à l'agriculture. C'est surtout sous ce rapport qu'elle a excité en Amérique la sollicitude de plusieurs états qui ont fait faire des relevés géologiques de leur territoire : l'état de Massachusets l'a entrepris avec succès; l'état de New-York a fait exécuter avec

beaucoup de soin, sur la vaste étendue qu'il embrasse, un examen géologique, qui est un travail considérable (1). La constitution géologique des États-Unis avait d'abord trop peu attiré l'attention de l'Europe; l'étude en est cependant d'une grande importance. M. Agassiz, qui connaît également bien l'Europe et l'Amérique septentrionale, pense que les géologues devront désormais tenir grand compte de celle-ci (2), car les terrains à fossiles anciens y sont développés dans des proportions énormes (3), et y offrent des particularités remarquables. L'état de New-York est en grande partie composé de ces terrains appelés siluriens, sur lesquels des travaux récens ont appelé tant d'intérêt, et qui contiennent des débris d'êtres vivans appartenant à la création la plus reculée. Le musée d'Albany présente une très belle collection de toutes les formations que renferme l'état de New-York. Au lieu d'adopter les noms consacrés par l'usage euroréen, les savans américains ont créé pour ces diverses formations une nomenclature tout américaine. Les États-Unis ont toujours le désir de se montrer indépendans de l'Europe, et ce trait de caractère se retrouve dans les choses de la science comme dans cette maxime de leur politique qui repousse de leur continent toute intervention européenne. Le même naturel se mêle à tout et perce partout (4).

Après avoir passé quelques heures très intéressantes dans la collection géologique, je suis descendu chercher M. Johnson au milieu de ses échantillons de graines et de ses instrumens aratoires. Il m'a dit et m'a montré beaucoup de choses curieuses. Je ne veux point me donner des airs d'agronome qui m'iraient fort mal; j'indiquerai seulement à mes risques et périls quelques traits qui me semblent caractériser dans l'agriculture ce génie américain que j'étudie dans toutes ses manifestations et sous tous ses aspects. Ayant eu occasion, pendant mon dernier séjour en Angleterre, de visiter quelques-unes des fermes les plus célèbres appartenant à divers grands propriétaires de ce pays (5), j'ai pu apprécier sur place cette magnifique éco-

(1) Depuis mon retour, j'ai entendu M. Élie de Beaumont déclarer que les grands travaux géologiques accomplis aux États-Unis avaient une haute valeur scientifique. Il a exprimé la même opinion dans l'ouvrage qui, sous le titre trop modeste de *Notice sur les systèmes de Montagnes*, contient ses vues les plus nouvelles sur la partie de la géologie qu'il a créée.

(2) C'est également l'opinion de M. de Verneuil, qui a attaché son nom à l'étude de cette classe de terrains, comme l'ont fait aussi M. Murchison et M. Barande.

(3) Depuis les rochers fossilifères inférieurs jusqu'au grès rouge du Catskill, ces terrains ont une épaisseur en maximum de six mille pieds. Les géologues américains y ont reconnu vingt-huit formations qu'ils rapportent à quatre grandes classes ou séries. *Silliman's Journal*, t. XLVII, p. 49.

(4) J'ai entendu défendre au point de vue scientifique l'opportunité de ces dénominations purement américaines.

(5) J'ai eu l'avantage de faire cette tournée avec M. de Lavergne, alors professeur à l'institut agronomique de Versailles. Cet institut ayant été brusquement supprimé,

nomie rurale des Anglais, ces vastes travaux au moyen desquels le duc de Portland, par exemple, est parvenu, en faisant arriver un canal sur une colline, en combinant les arrosemens et le drainage et en dépensant 1 million, à changer en superbes prairies tout un pays de landes incultes; ces belles races d'animaux créées par un art persévérant qui, durant plusieurs générations, améliore et transforme presque les espèces en développant certaines qualités et en choisissant pour la reproduction les individus les plus perfectionnés, procédé merveilleux à l'aide duquel on fait à volonté de la force, de l'agilité, de la chair. Un art semblable ne peut se trouver aux États-Unis. En Amérique, on n'est pas, comme en Angleterre, dans un pays anciennement et savamment cultivé, où l'agriculture, à l'étroit dans une île, reportée successivement des terres les meilleures aux terres plus ingrates, a dû lutter par des progrès toujours nouveaux contre l'infériorité des terrains qu'elle était forcée d'exploiter. Ici le sol à cultiver est pour ainsi dire indéfini (1). On peut choisir le meilleur et négliger le pire; on n'a pas besoin d'améliorer celui que l'on cultive; on aime mieux défricher un sol nouveau. L'Américain n'est point, comme l'Anglais, attaché par une possession héréditaire à une grande propriété à laquelle est annexée depuis des siècles une grande influence locale, car la propriété est divisée, et le propriétaire mobile. En Angleterre, il y a concurrence entre les fermiers, et cette concurrence entraîne la nécessité des perfectionnemens qui permettent de payer d'un plus haut prix le droit d'exploitation. En Amérique, le système du fermage est presque inconnu; le goût de l'indépendance personnelle lui est contraire. Ce qu'on appelle ici *farmers*, ce sont de petits propriétaires.

De toutes ces circonstances il résulte que la culture savante est loin d'être aux États-Unis ce qu'elle est en Angleterre, parce qu'elle n'a pas dans les deux pays la même raison d'exister. L'usage d'épuiser une terre et de l'abandonner ensuite va si loin, qu'il excite des réclamations dans les parties, il est vrai, les plus anciennement cultivées du pays. « Continuerons-nous, dit un agronome du Massachusetts (2), à épuiser la terre en la cultivant sans relâche et sans réparer l'énergie productive du sol? Ce système, qui a déjà appauvri les terres, autrefois fertiles, de la Nouvelle-Angleterre, a atteint dans son progrès dévastateur beaucoup des plus belles campagnes des états de New-York et de l'Ohio, et poursuit sa route vers les régions reculées de l'ouest. Ces habitudes sont tellement funestes, qu'on estime à 1 million de

M. de Lavergne professe maintenant dans la *Revue des Deux Mondes*, au grand bénéfice de ses lecteurs.

(1) La vingt-sixième partie seulement du territoire des États-Unis est défrichée. — Mme Somerville, *Physical Geography*, t. Ier, p. 218.

(2) Avant l'émancipation, le voyageur suédois Kalm reprochait déjà aux Anglo-Américains d'appauvrir leurs terres par leur manière de les cultiver.

dollars (plus de 5 millions de francs) ce qu'il faudrait pour restituer leur vigueur et leur richesse primitives aux terres arables des États-Unis, qui ont été en partie dépouillées de leur fertilité. » Il semble donc que le temps soit venu, au moins pour quelques états, de changer de système. Je ne doute pas que, le jour où cette nécessité sera évidente, les cultivateurs américains ne lui obéissent. Ces cultivateurs forment, ainsi que je l'ai dit, une des portions les plus intelligentes de la population des États-Unis, et il n'y a pas de danger que, semblables aux paysans d'une grande partie de la France, ils soient retenus par la routine, car il n'y a rien de moins routinier que le peuple américain. Déjà on remarque des progrès sensibles; en cela comme en autre chose, les inconvéniens nés des circonstances particulières où les Américains se trouvaient placés se corrigent par le développement de l'intelligence et la diffusion des connaissances utiles que partout des sociétés agricoles travaillent à répandre. De fréquentes exhibitions excitent l'émulation des cultivateurs. Ce sont parfois de véritables fêtes nationales qui attirent un concours immense et qu'on célèbre avec une grande solennité. La dernière exhibition agricole de Rochester a été présidée par M. Douglas, un des candidats à la présidence des États-Unis. La société agronomique de l'état de New-York tend à donner une vive impulsion aux perfectionnemens de l'agriculture. Son secrétaire, M. Johnson, revient d'Europe, où il a été se mettre en rapport avec les hommes les plus habiles et étudier les procédés les plus perfectionnés. Le musée agricole d'Albany, que je viens de visiter, est curieux en ce qui concerne les produits de l'état de New-York; mais il est loin d'offrir cette abondance et cette variété d'instrumens aratoires qu'on rencontre dans les grandes fermes anglaises. On m'assure que le *clod-crusher* n'est pas connu en Amérique. En revanche, on m'a montré une charrue américaine forte et légère, qui opère vite et bien : les deux conditions de succès aux États-Unis. A côté, on a placé la vieille et lourde charrue française, dont on se sert encore au Canada. L'aspect de ces deux outils montre vivement la différence des deux peuples sous le rapport de l'activité progressive. Je m'enquiers naturellement du *drainage*, cette méthode d'améliorer les terres qui produit maintenant en Angleterre de si grands résultats, et j'apprends que, dans l'état de New-York, quatre manufactures forment incessamment des tuyaux *à drainer*. Il y a donc un mouvement vers le progrès agricole dans cet état. On attend une nouvelle impulsion du collége qu'on va fonder à Albany, et pour lequel 100,000 francs de souscription ont déjà été recueillis. On y donnera gratuitement une instruction supérieure à soixante-quatre élèves. On y professera le droit, la médecine et les sciences. Un citoyen et une dame d'Albany ont fourni une somme considérable pour l'érection d'un observatoire : la minéra-

logie et la géologie y seront enseignées, surtout dans un sens pratique. Les fils des fermiers, comme me le disait M. Johnson, apprendront à leurs pères à distinguer la nature et la valeur des terrains, et *leurs pères les croiront.*

Albany fut, comme New-York, fondé par les Hollandais; son nom était *Fort-Orange.* A la fin du dernier siècle, quand M. de La Rochefoucauld-Liancourt vint dans ce pays, les maisons, dans une grande partie de la ville, avaient encore l'aspect hollandais, « le mur de front s'élevant par des espèces de marches en pyramides que terminait une cheminée historiée ou quelque figure en fer. » Aujourd'hui Albany a un caractère entièrement américain; on n'y voit guère que des maisons de briques et des monumens à colonnes doriques; les plus remarquables sont la banque et le Capitole. La principale rue monte vers le sommet de la ville, où sont situés ces deux monumens, et d'où l'on voit se dérouler le cours majestueux de l'Hudson.

C'est dans cette partie de l'état de New-York que se trouvent les seules grandes propriétés territoriales qui soient aux États-Unis. De riches familles hollandaises y avaient bâti des châteaux entourés de parcs et dont le maître s'appelait *de patroon.* Encore aujourd'hui on voit là des habitations de campagne d'un aspect seigneurial comme on n'en rencontre nulle part ailleurs aux États-Unis; les terres appartenant à une de ces familles embrassaient tout un comté.

J'ai été ramené de la géologie et de l'agriculture à la politique générale par un entretien de plusieurs heures avec M. J.-C. Spencer, avocat et jurisconsulte éminent qui a traduit et annoté l'ouvrage de M. de Tocqueville. J'ai eu le plaisir d'entendre exprimer par un homme si compétent le jugement que j'ai constamment entendu porter sur cet ouvrage par tous ceux qui m'en ont parlé, et tout le monde m'en a parlé. Il n'y a eu qu'une voix en Amérique aussi bien qu'en Europe sur la profondeur et la sagacité de ce livre, un de ceux qui honorent le plus le siècle où nous vivons. Cependant la démocratie en Amérique y est jugée et n'y est point flattée; il y a même dans l'ouvrage une pensée fondamentale contre laquelle les Américains ont de la peine à ne pas regimber : c'est le danger que, dans les états purement démocratiques, la tyrannie sans contre-poids de la majorité peut faire courir à la liberté. Parmi tous ceux que j'ai interrogés sur ce point, un seul est convenu franchement que le danger existait; les autres m'ont en général répondu ce que dit aussi M. Spencer dans une des notes qui accompagnent sa traduction, que le péril signalé par M. de Tocqueville est combattu par la mobilité de la majorité, qui, amenant tour à tour les différens partis aux affaires, ne permet ni à l'un d'eux, ni à l'opinion qu'il représente, d'établir une tyrannie durable. Ceci ne me paraît pas une réponse suffisante à la pensée de M. de Tocqueville, car il en résulterait

tout au plus que l'oppression se ferait sentir tour à tour en sens contraire; ce serait peut-être une consolation pour les opprimés qui pourraient devenir oppresseurs, mais ce ne serait un état stable de liberté pour personne. Dans beaucoup de pays, soit des corps, soit des individus ont exercé un pouvoir tyrannique et se sont écrasés ou enchaînés successivement. C'est ce que l'on voit dans nos révolutions : qu'en résulte-t-il autre chose qu'une variété d'esclavage et des défaites diverses, mais égales, du principe de liberté?

De plus, il ne faudrait pas trop se fier à la régularité de ces oscillations de la majorité en sens contraires; il pourrait se faire que, sur certains points, celle qui succéderait à une autre héritât de celle-ci certaines passions communes, certains préjugés très généraux, qui frapperaient également une minorité persistante. Dans les états à esclaves, par exemple, la liberté d'opinion sur ce sujet n'existe pas plus quand les whigs l'emportent dans les élections que quand les démocrates triomphent, et, pour parler du gouvernement général de l'Union, est-il bien sûr que les partis se succèdent alternativement au pouvoir? Les démocrates ne l'ont-ils pas emporté depuis bien des années dans presque toutes les élections présidentielles? ne pourraient-ils pas l'emporter de même dans les élections du congrès, de sorte que la législation se fît contre leurs adversaires durant un temps assez long pour que ceux-ci fussent dans un état de véritable oppression? La même majorité qui triomphe dans les élections, comme l'observe si bien M. de Tocqueville, étant alors partout, dans la presse, dans le jury, et on peut ajouter maintenant dans les juges, nommés aujourd'hui presque généralement par le peuple, M. Spencer pense que la situation particulière où se trouvaient les États-Unis à l'époque où M. de Tocqueville les visita, put influer sur l'impression qu'il reçut. C'était, dit-il, l'époque où l'étonnante majorité qui soutenait le général Jackson dans les mesures les plus violentes de sa politique pouvait faire croire que la minorité était écrasée et sans puissance pour se défendre; depuis, les choses ont changé. Que les choses aient été ainsi, cela montre, ce me semble, que le péril signalé par M. de Tocqueville n'est point illusoire; c'est un signe manifeste de la réalité de ce péril, car un mal dont on est momentanément guéri, quand ce mal a son principe dans l'organisation, peut se reproduire à divers intervalles et finir par être mortel. Or M. de Tocqueville n'envisage pas les phases de maladie et de santé des États-Unis; ce qu'il a démêlé, c'est le principe même d'une infirmité radicale, principe caché dans les entrailles de la société américaine comme de toutes les sociétés démocratiques, — la tyrannie possible du nombre là où le nombre est tout, — et il me semble qu'aucune explication ou argumentation de détail, si ingénieuse qu'elle soit,

ne peut supprimer la réalité d'un mal inhérent à la nature même des choses. Ce qui est possible, ce n'est pas de le nier, c'est de le combattre; or l'auteur de *la Démocratie en Amérique* l'a signalé pour qu'il fût combattu aux États-Unis et ailleurs. Je persiste à croire qu'il a mis le doigt sur la plaie, et averti par là de chercher le remède, ce qui était rendre le plus grand service possible à la démocratie américaine et à tous les pays démocratiques, et j'ose conseiller à ces pays, quels qu'ils soient, de ne pas oublier que, s'ils veulent être libres, ils doivent défendre la liberté contre le despotisme de la démocratie. Je soumets de loin à M. Spencer lui-même ces observations; je n'ai rien de meilleur à lui offrir que ma franchise pour le remercier de l'hommage qu'il a rendu au livre de mon ami et de l'accueil hospitalier que j'ai reçu de lui en considération même de cet ami.

Du reste, on ne saurait rencontrer une conversation politique plus instructive que celle de M. Spencer; en sa qualité de whig, il a toujours défendu de sa parole et de sa plume le droit que réclame le gouvernement fédéral d'établir les voies de communication à travers les différens états, en laissant à ceux-ci la police et l'administration des travaux. Tout ce qui se rapporte à l'intérêt général d'après la lettre et l'esprit de la constitution est dévolu au congrès. Les whigs sensés conviennent qu'il y a quelque chose de fondé dans les plaintes des démocrates, que leurs adversaires ont quelquefois gaspillé les finances dans un intérêt électoral, qu'on a mis des paveurs dans des rues qui n'avaient pas besoin d'être payées, pour faire travailler des Irlandais et s'assurer des votes; mais ils pensent que ces abus partiels ne doivent point prévaloir contre un principe constitutionnel et d'utilité générale. Nous savons trop en France combien les intérêts particuliers ont combattu et retardé les grandes lignes de chemins de fer pour que je ne me sente pas sur ce point aussi bon whig que M. Spencer, bien que je ne me permette guère d'avoir une opinion touchant les questions qui divisent les partis dans un pays où je n'ai pas vécu.

Voici un fait étranger à ces questions, mais assez bizarre pour être recueilli, que je tiens de M. Spencer et qui regarde la France, car il s'agit d'un nouveau prétendant. On va voir, il est vrai, qu'il n'est pas très dangereux ni surtout très pressé de régner.

Aujourd'hui vit dans la ville d'Albany, quand il n'est pas occupé à prêcher quelques tribus d'Indiens qui existent encore à Green-Bay, près du lac Michigan, un ministre de la secte des méthodistes. Son nom est Éléazar Williams; il a tout juste l'âge qu'aurait le dernier dauphin, et ressemble d'une manière frappante à la fois au roi Louis XVI et à la reine Marie Antoinette. Ce Williams a été élevé par un Indien nommé comme lui Williams, et qui passait pour son père,

mais qui ne l'était point. C'est ce qu'a toujours affirmé la femme de Williams. De plus, le nom de ce prétendu fils ne se trouve point sur les registres où il est fait mention de la naissance des autres enfans de Williams. Il y a quelques années, mourut à la Nouvelle-Orléans un Français dont le nom était, je crois, Belley. Sur son lit de mort, il déclara que le dauphin avait été enlevé du Temple, qu'on lui avait substitué un autre enfant; que lui, Belley, avait amené le jeune prince en Amérique; qu'effrayé des sentimens révolutionnaires du citoyen Genet, représentant très violent de la république française, il l'avait conduit chez des Indiens et confié à Williams.

Quant à Éléazar Williams, il n'a aucune mémoire de sa première enfance (on a dit que les affreux traitemens de Simon avaient détruit l'intelligence (1) chez sa touchante victime); seulement le prédicateur méthodiste croit se souvenir vaguement qu'il était assis sur les genoux d'une dame autour de laquelle il y avait des têtes poudrées et des épaulettes. A cela près, il ne se rappelle rien de tout l'espace de temps écoulé avant un certain jour où, tandis qu'il nageait dans un lac avec de petits sauvages, son front heurta un rocher. Dès ce moment, ses réminiscences sont distinctes. Il affirme qu'un Français venu chez les sauvages au milieu desquels il vivait dit en le montrant: Voici un fils de roi. Son éducation a été payée très exactement, dans un collége que M. Spencer m'a nommé, par l'Indien Williams, qui, comme tous les sauvages à demi civilisés, était grand buveur d'eau-de-vie, n'avait jamais un sou et n'a point fait donner d'éducation à ses véritables enfans. La veuve de Williams possédait une médaille en bronze sur laquelle était représenté le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle disait que son mari en avait eu deux autres, une en or et une en argent; qu'il les avait vendues pour boire, et qu'elle avait sauvé la troisième. On lit dans certains mémoires du temps (je n'ai pas vérifié la citation) qu'un jour Simon, dans un de ces accès de brutalité auxquels il était sujet, frappa le dauphin au visage avec une serviette, et que le clou qui tenait la serviette accrochée à la muraille blessa le nez du malheureux enfant, près de l'œil. Éléazar Williams a une cicatrice en cet endroit. Comme on lui montrait des autographes sans lui laisser voir les signatures, à l'aspect d'un de ces autographes il fut saisi d'horreur et d'une sorte d'effroi: c'était l'écriture de Simon. Enfin, quand le prince de Joinville est venu aux États-Unis, il s'est détourné de son chemin pour aller voir Williams, qui était en ce moment chez les Indiens, aux environs de Green-Bay. Ils ont parlé plusieurs heures ensemble. Williams refuse

(1) M. de Beauchesne, dans l'histoire si complète du malheureux enfant royal, établit au contraire qu'il avait toute son intelligence à ses derniers momens. Cette histoire est aussi très contraire à la supposition qu'un autre enfant ait pu être substitué au jeune prince.

de dire ce qui s'est passé entre eux; seulement il se loue beaucoup du prince, qui lui a depuis envoyé des livres (1).

Tel est le récit que m'a fait très sérieusement un homme fort considéré et qui a rempli de hautes fonctions dans son pays, M. J.-C. Spencer. Je l'ai écrit immédiatement après l'avoir l'entendu, et n'ai qu'un doute : c'est si la veuve de Williams vit encore ou si elle est morte il y a peu de temps.

Le plus curieux de cette singulière histoire, c'est ce que répond Williams quand on lui demande ce qu'il pense de tout cela. « Vraiment, dit-il, cet ensemble de circonstances me frappe beaucoup, je ne sais comment l'expliquer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas être roi. » Ce dernier trait le sépare en tout cas des aventuriers qui se sont donnés pour le fils de Louis XVI et doit rassurer tout le monde, à moins que des fidèles que ce récit aurait convaincus de ses droits n'aillent chercher le pasteur méthodiste à Albany ou parmi ses sauvages, et ne le fassent roi malgré lui.

New-York.

Me voici de nouveau à New-York, et plus frappé que jamais du mouvement extraordinaire qui règne dans l'*empire city*. Il y a à ma connaissance trois grands spectacles donnés au monde par l'activité commerciale d'une ville : les navires dont la Tamise est comme encombrée entre Londres et Greenwich; — les docks de Liverpool, remplis de marchandises qu'on embarque et qu'on débarque, qu'on entasse et roule sous des hangars s'étendant sur une ligne d'une demi-lieue, où arrivent des navires et des bateaux à vapeur de tous les pays, et d'où il en part sans cesse pour toutes les contrées de l'univers; — enfin les deux quais de New-York, qui suivent, l'un la rive de l'Hudson, l'autre le bras de mer appelé rivière de l'Est, et forment un immense coin dont la pointe regarde la mer, dans lequel la ville, comprimée à une de ses extrémités, va vers l'autre s'élargissant et s'étendant toujours, comme une matière en fusion déborde par l'ouverture d'un creuset. Le long de ces deux quais, on chemine pendant une heure entre une rangée de maisons et une rangée de navires, au milieu d'une population affairée qui pousse, qui traîne, qui cloue, qui emballe, qui déballe, chacun à sa besogne, sans se parler, sans se heurter, chacun impassible et ardent, le visage calme et le pas agile, l'air froid et pressé. Quand on marche le long de ces quais, devant ces navires, à travers cette foule occupée et muette, on sent que New-York est bien la troisième ville commerciale du monde. En 1678, il n'en était pas tout à fait ainsi : on eût vu dans le port 3 vaisseaux,

(1) Ce dernier fait a évidemment peu d'importance, car il est fort naturel que le prince ait eu la curiosité de voir ce personnage, dont les journaux ont souvent parlé.

8 sloops et 7 barques (*boats*); 15 bâtimens venaient d'Angleterre tous les ans. Hier, il y avait dans le port de New-York 22 bateaux à vapeur, 140 navires, 22 bricks, 54 schooners; toutes les voiles comprises, 530 bâtimens.

Au milieu de cet immense mouvement commercial, la science n'est pas absente. Cela m'étonne peut-être encore plus que le mouvement commercial lui-même. L'érudition orientale possède à New-York un représentant distingué. Tous les savans d'Europe qui se sont occupés de la Palestine connaissent les *Biblical Researches* de M. Robinson, qui a apporté dans l'étude des localités bibliques une méthode sévère dont les résultats comptent pour beaucoup dans la géographie sacrée. Critique résolu comme un Américain, ne consultant que l'Écriture comme un protestant, il n'hésite pas à dire : Toute tradition sur les localités antiques de Jérusalem et de la Palestine est sans valeur, excepté quand elle est appuyée sur des circonstances qui nous sont connues par l'Écriture ou par un autre témoignage contemporain.

C'est aussi la Bible à la main que M. le docteur Hawkes a voyagé en Orient. Aujourd'hui, plongé dans l'étude des antiquités américaines, il m'intéresse particulièrement en sa qualité de voyageur en Égypte. M. Hawkes, qui est ministre de l'église épiscopale, a cherché en Égypte la concordance des monumens avec le récit de la Genèse. Il a mis en lumière la parfaite exactitude du récit biblique, en tout ce qui concerne les mœurs égyptiennes telles qu'elles sont représentées sur les monumens. C'est, je crois, par l'effet d'un pur hasard qu'on n'a pu retrouver de traces bien évidentes de la captivité des Juifs et de leur fuite. M. Hawkes cite dans son ouvrage le bas-relief égyptien où l'on voit des hommes qui portent des pierres et des briques, et au-dessus desquels sont tracés des hiéroglyphes qui, je crois, veulent dire : Les captifs portent... pour bâtir le palais du roi. Malheureusement aucun nom de peuple n'est indiqué dans l'inscription hiéroglyphique, et on ne peut être sûr qu'il s'agisse des Juifs plutôt que d'autres populations captives; mais rien n'empêche de voir là les Hébreux qui furent condamnés à faire de la brique pour les rois d'Égypte, et que Moïse délivra.

M. Hawkes est à la fois un voyageur savant et un des prédicateurs les plus distingués de l'église épiscopale aux États-Unis. L'église épiscopale anglaise avait été repoussée par la révolution comme le gouvernement anglais, avec lequel elle avait toujours fait cause commune; mais après que l'indépendance des États-Unis eut été reconnue par l'Angleterre, le même motif de séparation n'existait plus : ceux qui tenaient pour l'église anglicane, et qui pensaient qu'elle était dépositaire de la vraie tradition apostolique, éprouvèrent le besoin de s'en rapprocher. White, un des membres les plus vénérables du clergé américain, conduisit à bien, à travers un assez

grand nombre de difficultés, cette réconciliation. Il fit le voyage d'Angleterre pour aller demander la consécration épiscopale, par l'imposition des mains, à l'archevêque de Cantorbéry, et revint fonder la communion épiscopale américaine, qui ne jouit, comme on pense bien, d'aucun privilége, mais qui est préférée par les classes élevées de la société, et qui possède dans le quartier élégant de New-York une église à laquelle M. Hawkes est attaché.

De toutes les communions chrétiennes, ce sont les épiscopaux qui possèdent à New-York le plus grand nombre d'églises : ils en ont 46; il y en a 44 presbytériennes, 42 méthodistes, 35 baptistes, seulement 9 congrégationalistes (puritaines) et deux unitairiennes; on y compte aussi 17 églises réformées allemandes et 22 églises catholiques. Pour célébrer le dernier anniversaire de la proclamation de l'indépendance, M. Hawkes a prononcé un discours politique selon l'usage. L'excitation qu'a produite dans les esprits l'attente de l'arrivée de Kossuth, la fièvre démocratique qui s'est allumée à cette occasion, ont inspiré à M. Hawkes un véhément discours de résistance. « Une lutte approche en Europe, a-t-il dit, non pas, comme on le répète, entre la liberté et le despotisme (1), mais entre le gouvernement et l'anarchie; tous deux ont des armes et des échafauds, et cette page de l'histoire ne peut être écrite par Dieu que dans le sang; l'Amérique, libre et heureuse, ne doit intervenir que par ses exemples, non par les armes. On parle de la souveraineté du peuple : n'y croyez pas; le peuple n'est pas souverain, le souverain est toujours quelque part ailleurs : en Europe, dans un gouvernement despotique ou constitutionnel; chez nous, Américains, dans un ensemble de principes raisonnables, et, comme tels, venus de Dieu, qui sont inscrits dans notre constitution. Cette constitution est le souverain. Si elle contient des principes faux, ils doivent être changés paisiblement et légalement, et remplacés par des principes vrais. Jusque-là, on doit la respecter et lui obéir... » Et passant à un autre sujet : « New-York, a-t-il ajouté, a cela de particulier, que c'est ici que se fait l'alliance de l'ancien monde et du nouveau. Chaque année, trois cent mille enfans de la vieille Europe, dépravés par l'ignorance et la servitude (nous n'avons jamais été ignorans ni serfs), sont jetés sur ces bords. La question est de savoir s'ils seront purifiés par nous, ou si nous serons viciés par eux, si nous infuserons un sang plus jeune et plus pur dans ces corps décrépits, ou s'ils infecteront nos veines de la corruption qui est en eux. Pourrons-nous, comme nos fleuves, nous débarrasser du limon déposé dans notre sein? Un grand nombre de ces hommes est entièrement impropre à vivre selon nos institutions; les rejetterons-nous? Non, cela n'est pas dans le cœur amé-

(1) Ce discours a été prononcé au mois de septembre 1852.

ricain. Nous avons de l'espace à leur donner, mais qu'ils y respectent notre liberté. Dans l'ouest, des Hongrois ont été chassés par des catholiques allemands parce qu'ils lisaient une bible protestante. Je le dis au nom de la tolérance religieuse, cela ne doit pas être toléré. » Il y a eu aussi quelques paroles dirigées contre les sectes mystiques et en faveur d'un christianisme actif. « Notre reconnaissance envers Dieu, a dit M. Hawkes, doit être en action, non en paroles; nous devons donner tout ce que nous avons reçu. Dieu demande l'action, et non certaines émotions qui font oublier l'action. On parle de belle mort, on me dit qu'un tel a fait une belle mort : je demande comment il a vécu? »

Tandis que le ministre de l'église épiscopale tonnait ainsi à la fois contre les catholiques, les *dissenters* mystiques et les révolutionnaires, un ministre méthodiste prêchait dans une autre église en l'honneur de Kossuth et de l'intervention, à un certain degré, de l'Amérique dans les affaires européennes.

J'ai vu à Cambridge ce qu'il y a, je crois, de mieux aux États-Unis sous le rapport des sciences naturelles. Ici j'ai eu occasion d'interroger un professeur de chimie de l'université de New-York, M. Draper, sur le progrès des connaissances physiques. Sa réponse m'a frappé d'autant plus qu'il est Anglais de naissance, et par conséquent moins exposé à céder, en vantant l'Amérique, à un préjugé national. Nous parlions du journal scientifique de Silliman, bien connu et estimé en Europe. M. Draper m'a dit qu'à l'origine la plus grande partie de ce journal était remplie de comptes-rendus des travaux européens, et que les recherches originales des Américains étaient en minorité, mais que maintenant la proportion était inverse. M. Draper disait vrai, comme chacun peut s'en assurer; ce fait n'est-il pas la preuve d'un progrès évident?

Il est naturel que le mouvement scientifique aux États-Unis tende surtout aux applications utiles. Ainsi la navigation à la vapeur avait été pressentie en France par Papin, essayée sur le Rhône par le marquis de Jouffroy, mais c'est aux États-Unis que Fulton, le premier, a montré qu'on en pouvait tirer un parti sérieux. Un Américain, à qui je parlais des essais antérieurs tentés en Europe, et du bateau dont deux Américains, Fitch et Rumley, se disputaient l'invention en 1788, m'a répondu : « Qu'importe cet essai? Le véritable inventeur est celui qui rend une invention pratique. » Je ne suis pas de son avis : il y a souvent plus de génie à créer une machine imparfaite qu'à perfectionner un procédé déjà connu. Je dirai plus, si les recherches qui semblent les plus dénuées d'utilité n'avaient pas été entreprises par un pur amour de la science, combien d'applications utiles, nées de ces recherches, seraient encore à naître! Les calculs mathématiques les plus profonds ont été nécessaires pour qu'on pût arriver dans

l'astronomie à des découvertes qui ont perfectionné la navigation, et si un grand physicien, — pourquoi ne le dirais-je pas, quoique ce physicien soit mon père? — si un grand physicien n'avait créé, avec l'électricité, des aimans artificiels, sans autre but que de poursuivre des découvertes toutes théoriques, l'on n'aurait pu construire ces télégraphes électro-magnétiques dont les fils traversent les États-Unis dans toutes les directions et permettent à un négociant de New-York de faire, pendant la durée de la bourse, des opérations sur les cotons de la Nouvelle-Orléans. C'est ce qui fait que, à part un intérêt de famille bien naturel, j'étais très curieux de voir l'appareil inventé par M. Page pour remplacer la vapeur par l'électro-magnétisme, bien que son procédé ne soit pas encore applicable, dit-on, à cause des frais qu'il exige. D'autres essais du même genre ont été tentés en Europe; mais aucun, je crois, aussi en grand. La machine de M. Page est d'une force de huit chevaux, la roue et l'arbre qui la met en mouvement ont la dimension de la roue et du piston d'une locomotive ordinaire de chemin de fer. On sait les avantages qu'aurait l'électricité substituée à la vapeur : d'abord plus d'explosions, ce qui serait un grand changement partout, surtout aux États-Unis; plus de masses de charbon de terre à embarquer sur les bateaux qui traversent l'Océan, ou à transporter dans les pays où manque ce combustible; puis au lieu de cette noire et infecte fumée qui incommode les voyageurs, de brillantes étincelles jaillissant des roues, et qui, dans la nuit, offriraient le plus beau spectacle. C'est alors qu'on voyagerait réellement comme la foudre quand un wagon fuirait environné d'éclairs (1).

J'ai toujours l'espoir qu'en se perfectionnant, les découvertes modernes, auxquelles on reproche justement d'être plus utiles que belles, pourront joindre à leurs avantages le mérite de la beauté. Les gares et les viaducs sont en certains endroits des œuvres d'art. On a annoncé en Écosse un moyen de faire disparaître la fumée, accompagnement si disgracieux des locomotives et des bateaux à vapeur; déjà les dimensions que ceux-ci atteignent maintenant rend cet inconvénient beaucoup moins sensible. A l'avant ou à l'arrière d'un de ces grands bâtimens, on n'entend plus le fracas de la machine; la trépidation désagréable qu'elle imprime est beaucoup moins sensible; la fumée disparaît souvent au milieu des voiles, l'hélice débarrasse de ces roues qui gâtent les lignes du bâtiment, comme des paniers

(1) En ce moment, la découverte de M. Ericson, qui substitue à la vapeur l'air dilaté par la chaleur, fait une immense sensation en Amérique. Les premières expériences semblent avoir réussi. La diminution du combustible employé est considérable. La vitesse a été jusqu'ici inférieure à celle des bateaux à vapeur; mais M. Ericson annonce qu'avec des tubes à piston d'une dimension plus grande il remédiera à cette infériorité. Espérons et attendons.

gâtent les tailles les mieux prises, et remplace leur bruissement affairé par un léger mouvement de l'eau jaillissant dans le sillage; enfin, si l'on parvient à utiliser la découverte du docteur Page, un bâtiment à hélice, mû par son procédé, glissera sans roues, sans charbon, sans fumée, emporté à travers les mers comme par une force mystérieuse et une âme invisible.

Ce qu'il y a de frappant pour l'imagination dans l'emploi de l'électro-magnétisme tel que les appareils de M. Page nous l'ont présenté, c'est que les fils enroulés autour de la barre de fer à laquelle le courant qui les traverse imprime le mouvement de va-et-vient d'un piston, ne touchent pas cette barre. Ainsi isolée de ces fils qui conduisent les courans électriques, on la voit, si elle est placée verticalement, s'élever dans l'air sans tenir à rien. Un des spectateurs de ces expériences est monté de fort bonne grâce sur une table que la barre de fer, comme par un élan spontané, a soulevée en l'air avec lui. Ce qui était plus curieux encore, c'était de voir un autre *gentleman* peser de toute sa force sur cette barre de fer verticale qui ne touchait à rien, et ne pouvoir l'empêcher de s'élancer entre ses mains. Il semblait lutter contre une force magique et une volonté cachée.

Si on s'étonne que j'aie trouvé à New-York de la science et des beaux arts, on s'étonnera bien plus que j'y aie trouvé de la philosophie. Cependant j'ai vu aujourd'hui deux philosophes américains : M. Henry et M. Tappan. La spéculation métaphysique, comme on peut croire, ne tient pas une grande place dans la société toute pratique des États-Unis. Cependant il existe dans la petite ville de Concord un cercle de penseurs ou de rêveurs, comme on voudra, qui entourent un homme d'une singulière vigueur d'esprit, M. Emerson. Je l'admire moins quand il marche sur les pas de Coleridge ou de Carlyle, et, s'enveloppant d'obscurité, fait jaillir les étincelles de son esprit dans les ténèbres; mais je salue en lui, sans l'approuver, un vrai représentant de la pensée américaine quand, repoussant toute tradition, tout enseignement, tout appui, il veut que chaque homme tire de soi-même ses idées, ses principes, sa foi.

Cet audacieux mépris du passé, cet excès de confiance dans le présent n'est que le sentiment général mis sous une forme philosophique. Emerson a fait la théorie de la pratique universelle en ce pays, quand il a érigé en système le droit et le devoir pour chaque homme de ne dater que de lui et de tout commencer, comme si rien n'existait. « Une fausse humilité, une complaisance pour les écoles régnantes ou pour la sagesse de l'antiquité ne doit pas, dit Emerson, me dérober la possession suprême de cette heure qui m'appartient. Si quelques-uns qui aiment moins la liberté et savent moins bien défendre leur indépendance veulent vous imposer quelque opinion, répondez

à ces docteurs : Nous vous sommes obligés comme à l'histoire, aux pyramides, aux auteurs; mais maintenant notre jour est venu, nous sommes sortis de l'éternel silence; maintenant nous voulons vivre, vivre pour nous-mêmes, non pour tenir les cordons d'un catafalque, mais pour fonder et créer notre siècle; la Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ni les trois rois de Cologne, ni le collége de la Sorbonne, ni l'*Edinburgh Review*, ne nous commanderont plus. Nous sommes arrivés, nous allons à notre tour donner notre interprétation aux faits, et, qui plus est, fournir de nouveaux faits à l'interprétation. Se plaise qui voudra dans la condescendance; les choses doivent prendre ma mesure, non moi la leur, et je dirai avec ce vaillant roi : Dieu m'a donné cette couronne, et le monde entier ne me l'arrachera pas.... Nous supposons que toute pensée est complétement déposée dans les livres, toute imagination dans les poèmes. Affirmation superficielle! Un homme digne de ce nom pensera plutôt que toute la littérature est encore à écrire. La poésie a chanté à peine son premier chant. La nature nous dit perpétuellement : Le monde est nouveau, inexploré (*untried*). Ne croyez pas le passé; je vous livre l'univers vierge... Il n'y a point de maîtres, ou très peu. La religion attend encore un fondement solide dans l'âme de l'homme. Il en est de même de la politique, de la philosophie, des lettres, des arts. Nous n'avons jusqu'ici que des tendances et des indications..... Les hommes en sont venus à parler de la révélation comme si Dieu était mort... Marchez seul... Nul aujourd'hui ne marche seul. Les hommes pensent que la société en sait plus que leur âme; ils ignorent qu'une âme, que leur âme en sait plus que le monde tout entier... Toutes les vertus sont comprises dans la confiance en soi (*self-trust*). »

N'est-ce pas là dans la philosophie la tendance et l'excès du caractère américain? L'esprit qui emporte si haut et si loin Emerson est l'esprit qui dirigeait Franklin dans une voie plus humble et plus sûre, quand il prescrivait aussi à l'homme de se tirer d'affaire *par lui-même*. Là est le fond de la sagesse usuelle du bonhomme Richard comme de la métaphysique excentrique d'Emerson. En même temps qu'il était si Anglais et si Américain par le principe du développement de l'énergie individuelle, Franklin se rapprochait de la France du XVIIIe siècle par un tour familier, vif et enjoué de l'esprit appliqué aux questions sérieuses. Aussi le docteur Franklin fut-il goûté dans la société des philosophes comme aucun autre de ses compatriotes n'aurait pu l'être, car on le trouvait un peu de la famille : c'était un cousin d'Amérique.

Le XVIIIe siècle français, avec ce qu'il avait de plus violemment irréligieux, se fit jour dans le livre de Thomas Payne, Anglais qui tour à tour vécut en Amérique et siégea dans la convention française.

Il est déplorable qu'un homme qui s'était prononcé avec énergie, à l'heure où plusieurs doutaient encore, pour la séparation complète des colonies, et, par un livre imprimé en 1776, avait concouru au triomphe de l'indépendance, ait attaché son nom à une si triste doctrine. Elle n'a eu, du reste, que bien peu d'écho en Amérique. On ne pourrait guère citer que cette pauvre miss Wright, qui allait, à travers les états de l'Union, prêchant avec l'athéisme l'abolition de l'esclavage, et dont on disait que sa profession de foi était celle-ci : — Il n'y a point de Dieu, et miss Wright est son prophète. — L'irréligion n'existe pas dans ce pays, ou du moins y est tout à fait dans l'ombre. Parmi l'innombrable quantité de journaux de tout parti, de toute secte, qui me passent chaque jour entre les mains, je n'en ai rencontré qu'un jusqu'ici dont la tendance soit hostile au christianisme. Ainsi cette philosophie-là est, je crois, entièrement étrangère aux États-Unis.

Je dois dire cependant que la *Philosophie positive* de M. Comte, qui, sous une forme sérieuse et scientifique, arrive à la négation de toute religion, même de la religion naturelle, est assez lue en Amérique, où on lui accorde peut-être plus d'attention qu'en France. J'ai entendu des hommes pieux en parler avec une certaine estime. Le nom de *philosophie positive* doit plaire dans le pays positif par excellence : l'enchaînement d'un système étroit et conséquent est fait pour agréer à des esprits plus fermes qu'étendus, et il y a, je crois, beaucoup de ces esprits en Amérique. Si le frein religieux se relâchait et si la pensée des Américains se détournait de la vie pratique pour se porter vers la spéculation, je ne doute pas qu'ils ne montrassent une extrême vigueur dans la déduction philosophique et beaucoup de hardiesse dans les conclusions. Ils iraient tête baissée, tout droit au bout d'un système, comme ils vont en Californie. A l'heure qu'il est, le peu d'esprits qui aux États-Unis s'occupent sérieusement d'études philosophiques s'appuient sur l'Europe. Chose remarquable, les deux hommes que j'ai vus aujourd'hui se sont appliqués à la même question, et cette question est celle du libre-arbitre. Ici, on s'attend à rencontrer la pratique plus que la métaphysique de la liberté. Les politiques ne s'en inquiètent guère. Aussi n'est-ce pas de la politique que le débat est sorti, c'est de la théologie.

On sait jusqu'où a été le protestantisme dans ses agressions contre la liberté de la volonté humaine, depuis Luther, qui a écrit un livre sur *le serf arbitre* par opposition au libre arbitre, et Calvin, dont la doctrine écrase en fait la liberté humaine sous la prédestination. Certains docteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre et en particulier le plus célèbre et le plus influent de tous, Jonathan Edwards, ont attaqué théoriquement cette liberté avec toute l'énergie

qu'ils mettaient chaque jour à la défendre. Ce contraste entre des doctrines presque fatalistes et un vif sentiment de la liberté qui porte aux résistances hardies se rencontra chez les théologiens de New-Haven comme chez ceux de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, les doctrines dont je parle ont régné jusqu'à ces derniers temps dans l'enseignement et ont été entamées, de nos jours, par M. Henry et surtout par M. Tappan. M. Henry est professeur à l'université de New-York. C'est un philosophe spiritualiste, qui a publié, sous le titre d'*Élémens de Psychologie de Cousin*, une traduction du cours de M. Cousin sur Locke, accompagnée de notes (1), parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale. Comme l'illustre écrivain qu'il reproduit, M. Henry est un zélé champion du libre arbitre, et repousse l'esclavage auquel la théorie calviniste condamne la volonté humaine; je l'ai trouvé vif et éloquent sur ce point. — Vouloir, me disait-il, que nous ne soyons autre chose que les aubes d'une roue que l'eau fait tourner, et que ces aubes se réjouissent d'être ainsi mises en mouvement malgré elles, c'est trop fort!

Chose curieuse, Locke, le favori de Voltaire, le père involontaire, il est vrai, de la philosophie qui en France a abouti au matérialisme, Locke, que M. de Maistre anathématise presque aussi rudement que Bacon, est protégé en Amérique par les ultra-calvinistes, parce que sa doctrine sur la volonté peut servir la haine qu'ils portent à la liberté morale de l'homme. En France, attaquer Locke, c'était attaquer le XVIIIe siècle; en Amérique, c'est attaquer Calvin.

M. Tappan, dont la famille, d'origine française et réformée, vint en Amérique avec les Hollandais, est un homme religieux qui un jour a senti la conscience de la liberté se soulever en lui contre les exagérations philosophiques du calvinisme. Dans le collége où il étudia la théologie, ces exagérations régnaient, et lui-même commença par y croire. Cependant, quand il vit Jonathan Edwards étouffer sous la toute-puissance de Dieu l'individualité humaine, Hopkins l'anéantir jusqu'à lui refuser d'être une substance et n'y plus voir qu'un ensemble de facultés, — arrivant ainsi, par une autre voie et dans un autre dessein, à la même conclusion contre l'existence du moi humain que les philosophes français du XVIIIe siècle, dont l'un disait aussi : « Le *moi* n'est qu'un ensemble de facultés, » et ajoutait : « comme un bal n'est autre chose qu'un ensemble de personnes réunies pour danser; » — quand M. Tappan vit l'existence individuelle et indépendante du *moi* se dissoudre ainsi, et avec elle l'activité libre de l'homme s'évanouir, il ne put suivre plus loin ses maîtres dans

(1) M. O. W. Wight a publié une très bonne traduction de l'*Histoire de la Philosophie moderne* de M. Cousin.

cette voie. Appelé à prêcher lui-même, il sentait la nécessité de fonder la responsabilité morale de l'homme, et pour cela il avait besoin de croire à la volonté, à la liberté humaine, au *moi* humain. Il a écrit une réfutation de la théorie fataliste d'Edwards et un traité sur les rapports de la volonté avec la morale et avec le christianisme (1). J'écoutais avec un respectueux intérêt ce récit qu'un esprit élevé et sincère voulait bien me faire de son histoire. Je retrouvais ce que j'avais rencontré chez M. Henry, cette protestation pour la liberté humaine, si bien placée chez des hommes qui philosophent au sein d'un peuple libre. M. Tappan, pour être un champion de la liberté humaine, n'en est pas moins un chrétien très convaincu et un pieux ministre. C'est sa religion et sa piété mêmes qui le poussent à maintenir les droits de la volonté humaine, sans laquelle il n'y a point de personnalité véritable, ce qui conduit, quand on est conséquent, droit au panthéisme. L'apôtre du *moi* a soulevé bien des ombrages dans le vieux puritanisme; mais il gagne chaque jour des adhérens. Je crois que c'est là ce qu'il y a de plus intéressant dans le mouvement métaphysique américain (2). On voit qu'il se passe tout entier pour ainsi dire dans le sein de la théologie; il s'appuie au dehors sur le mouvement imprimé à la philosophie française par M. Cousin. M. Tappan s'entend parfaitement avec lui sur la liberté humaine et la causalité. Ils se sont vus récemment à Paris; mais chacun d'eux avait quelque peine à parler la langue de l'autre. Heureusement, miss Tappan, qui sait parfaitement le français, leur a servi d'interprète; ce qui fait, ce me semble, un tableau gracieux et un cadre piquant que Platon, grand admirateur de la sage Diotime, n'aurait peut-être pas rejeté pour un de ses dialogues.

7 novembre.

Depuis quelque temps, il n'est question que de l'arrivée de Kossuth. Chez quelques-uns, l'enthousiasme est à son comble. On proclame Kossuth le libérateur futur de l'Europe. Un prédicateur a dit en chaire que l'avénement de Kossuth était le second avénement du Christ. Dans certains journaux, on déclare que le moment est venu pour les États-Unis de peser sur les affaires de l'Europe, d'y soutenir le principe démocratique. J'ai lu un article dans lequel on parlait déjà d'envoyer une flotte dans l'Adriatique attaquer l'Autriche en prenant Fiume, et une autre dans la Baltique pour bombarder Cronstadt et Pé-

(1) M. Tappan est en outre l'auteur d'un traité de logique, qu'un juge bien compétent, M. Cousin, regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

(2) Si je faisais ici une histoire complète de la philosophie américaine, il faudrait mentionner quelques autres noms : celui de Channing, celui de M. Upham, qui lui aussi a réfuté Locke, et qui est auteur d'un traité de philosophie religieuse sur la *Vie intérieure*.

tersbourg, comme on proposait dans un troisième journal de déclarer simultanément la guerre à l'Angleterre et à la France; mais les whigs branlent la tête, et rappellent que la politique de Washington et de ses successeurs a toujours été de rester en dehors des révolutions européennes. On dit aussi que Kossuth s'est querellé avec l'officier du *Mississipi*, bâtiment envoyé au chef magyare pour le conduire en Amérique. Quelques-uns ajoutent que la trop célèbre Lola-Montès, qui est sur le même vaisseau et qui fera peut-être autant de bruit, soutient que Kossuth est une attrape (*humbug*); mais le grand nombre est dans une sorte d'extase. Une charmante jeune personne me disait hier : « J'ai toujours désiré voir un héros. » Moi-même je prolonge mon séjour à New-York moins encore pour voir Kossuth que pour avoir le spectacle du peuple américain en cette circonstance. Enfin j'apprends que le chef hongrois a débarqué à Staten-Island, et qu'il va faire aujourd'hui son entrée solennelle dans New-York par un temps magnifique.

Dès le matin, Broadway, ordinairement si calme le dimanche, est encombré par une foule immense qui se dirige vers *la Batterie*, promenade située au bord de la mer, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la rade et les deux îles placées en avant de New-York. On y jouit toujours d'une vue admirable; mais aujourd'hui la rade, sillonnée en tous sens par des bateaux à vapeur et des barques pavoisées, la promenade, couverte de peuple et de milices dont les uniformes et les armes resplendissent au soleil, forment un cadre éblouissant à la scène que toute la population attend avec impatience, — l'arrivée de Kossuth.

Je trouve une place dans le bâtiment appelé *Castle-Garden*, sur une galerie extérieure à quelques pas du point où le héros de la fête va débarquer; un coup de canon annonce son départ de Staten-Island, et le *Mississipi* vient droit à nous, salué de loin par les vivats et les fanfares. Il approche et touche le rivage; mais l'imprévoyance américaine se montre encore dans ce moment, dont elle dérange un peu la solennité : la corde avec laquelle on attache le bâtiment à vapeur se trouvait être une vieille corde; elle se rompt, et le débarquement se fait sans beaucoup d'ordre sur une planche assez mal posée. Kossuth, avec son bonnet hongrois et son manteau noir, a un peu l'air d'un bon pauvre à un enterrement; enfin il entre dans une immense salle entourée de gradins; il a ôté son manteau; sa tête est nue; il s'appuie sur un grand sabre, et en ce moment je lui trouve l'air noble et un certain calme plein de dignité et de douceur. Il commence à parler avec un accent marqué, mais une prononciation très distincte; une rumeur confuse l'empêche à plusieurs reprises de poursuivre; il y renonce et dit qu'il ne peut être entendu et fera imprimer son discours. Est-ce, comme le prétendent ses partisans, que le peuple

n'a pu contenir son enthousiasme pour écouter l'orateur, ou serait-ce qu'il y avait dans la foule assez de malveillans pour empêcher l'orateur d'être ouï? Il se pourrait. Les Irlandais sont nombreux à New-York, et ils ne sont pas favorables à Kossuth; leurs journaux lui reprochent d'avoir été, dans ses discours en Angleterre, trop Anglais et trop monarchique, d'avoir rappelé qu'il était protestant et mal parlé des jésuites; l'archevêque de New-York, ces jours derniers, a discouru contre lui dans un *meeting* catholique. Toutefois l'incident de Castle-Garden est bien vite oublié dans le vacarme de l'excitation populaire. Après avoir passé la milice en revue, Kossuth monte avec le maire de New-York et Mme Kossuth dans une voiture découverte, suivi de ses officiers et des autorités de la ville; précédé et accompagné des corps qui défilent musique en tête, il traverse New-York comme un potentat qui ferait son entrée dans sa capitale entre une double haie de sujets. Les fenêtres sont ornées de tentures, les toits sont chargés de spectateurs, mille mains s'agitent, mille voix crient : *Vive Kossuth!* Je n'ai jamais vu toutes les apparences de l'enthousiasme à un plus haut degré que dans cette population de cinq cent mille âmes accueillant, avec un transport qui allait parfois jusqu'à la fureur, un étranger, le chef d'une nation lointaine et peu connu du grand nombre, parce qu'il apparaît à tous comme la personnification de la liberté, du droit de résistance à un pouvoir étranger. Les Américains saluaient dans l'insurrection hongroise l'image de leur propre affranchissement, et dans Kossuth un Washington magyare; c'est ce qui était universel et de bon aloi dans cet enthousiasme. Il s'y mêlait chez quelques-uns le désir d'une manifestation favorable à l'intervention de l'Amérique dans les affaires de l'Europe; ceux-là criaient bien fort : La Hongrie! mais disaient tout bas : Le Canada et la Havane! — Les devises et les tableaux abondaient; tantôt ils représentaient Washington, Lafayette et Kossuth, tantôt la reine d'Angleterre, le président des États-Unis et le sultan comme ayant concouru à délivrer le prisonnier; seulement le sultan, qui a une trentaine d'années, était constamment représenté sous les traits d'un vénérable vieillard, avec une grande barbe blanche tombant sur sa poitrine.

Le soir, une procession d'Allemands est venue sous les fenêtres de l'hôtel où demeure Kossuth; ceux qui la composaient portaient tous des torches qui jetaient sur la foule un éclat sinistre. Ici était la partie la plus passionnée et la plus révolutionnaire des admirateurs de Kossuth; en les voyant secouer leurs torches, on se demandait si les étincelles qui en jaillissaient allaient embraser l'Europe. A onze heures, tous s'étaient retirés, et cette journée si animée, si tumultueuse, a fini sans le plus léger trouble. Après avoir écouté les *hourras* de la foule, je prête l'oreille à ce qui se dit dans la conver-

sation au sujet de l'arrivée de Kossuth et de l'effet que ses discours ont produit sur l'opinion. L'enthousiasme pour sa personne et son talent d'orateur dure encore. Ce talent est vraiment extraordinaire: je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple d'un homme improvisant avec cette éloquence dans une langue qui n'est pas la sienne; mais on commence à blâmer son début. Après avoir montré tant de tact dans les paroles qu'il a adressées aux Anglais, il n'a pas bien pris les Américains. Le pied à peine posé sur leur sol, il leur a mis pour ainsi dire le marché à la main, demandant qu'ils consentissent à prêter un appui moral à la cause de la Hongrie. Au milieu de l'excitation du moment, le bon sens américain ne s'est pas endormi. On a compris à quoi pouvait conduire cet appui moral. L'opinion publique a reculé, comme craignant une surprise. J'ai rencontré déjà des partisans de Kossuth consternés d'être obligés de le désapprouver. Ceux au contraire qui craignaient son influence sont ravis de le voir mal engagé. On croit qu'il n'a pas été bien dirigé. Pour m'expliquer ce défaut d'habileté en Amérique chez un homme qui a montré tant d'habileté en Angleterre, je suppose qu'on lui aura dit : Les Américains sont ardens et leurs ardeurs ne durent pas; profitez de l'enthousiasme du premier moment, demandez, obtenez d'abord, et ensuite ils ne pourront plus reculer. — Mais on ne fait pas faire facilement aux Américains un marché malgré eux. Au milieu du transport qui semblait les aveugler, ils ont vu le piége, et ils ont reculé, comme ces hommes qui, dans l'ivresse, suivent leur chemin et rasent le fossé sans y tomber. Kossuth aura encore des ovations, mais je crois qu'il n'obtiendra nul appui sérieux de l'Amérique.

Je vois tomber d'accord sur ce point les hommes des deux partis: les démocrates avec répugnance, et les whigs avec empressement. Le bon sens l'emporte chez les uns comme chez les autres. Chaque jour, du reste, je puis me convaincre davantage combien les nuances de parti empêchent peu ici les citoyens éclairés de s'entendre sur ce qui est fondamental dans la politique de leur pays. Je demande la permission de citer pour exemple deux des hommes que je vois et considère le plus, — M. Sedgwick, démocrate sage, et M. Kent, whig éclairé. M. Sedgwick, avec lequel je suis venu d'Europe, a été ma providence en Amérique. Partout ses recommandations m'ont suivi et m'ont protégé auprès des hommes de tous les partis. Le premier Américain qu'il m'a présenté était un planteur virginien. Il l'a fait en ces termes : « Voilà M. H..., affreux aristocrate que j'aime beaucoup. » Et le très-aimable aristocrate le lui rendait bien. Comment n'aimerait-on pas M. Sedgwick, avec la franchise de ses manières, la loyauté de son caractère, la vivacité et l'ouverture de son esprit? Pendant que j'étais à New-York, bien peu de jours se sont écoulés

sans que je l'aie visité dans son *office*, saisissant à la volée quelques momens pour lui parler; mais la vie d'affaires est si active aux États-Unis, qu'il m'échappait sans cesse. Je m'en dédommageais en allant chaque semaine passer le dimanche dans sa maison de campagne de Long-Island. Là, accueilli par son aimable famille comme un ancien ami, je voyais de près cette existence intérieure des Américains, hospitalière et comfortable dans sa simplicité. La conversation ne languissait jamais. M. Sedgwick me parlait, si je voulais, de l'Italie, où nous nous sommes rencontrés; de la France, de Paris, où il est venu jeune, attaché à la légation américaine, sous la présidence de Jackson, qu'il a connu, qu'il a admiré, qu'il admire encore comme un chef de parti incomparable. Jackson, célèbre par sa bravoure et ses duels, par sa défense de la Nouvelle-Orléans, vainqueur habile et, dit-on, cruel des Séminoles, nature fougueuse qui savait se maîtriser au besoin, Jackson fut le parti démocrate président. Il partagea, il excita les passions de ce parti contre l'autorité fédérale, dont il était investi lui-même. Tribun armé au pouvoir, il conspira constitutionnellement contre le pouvoir. Il fut le Marino Faliero légal de la république, avec cette différence qu'il triompha. Singulière puissance des institutions américaines! Jackson avait l'instinct du despotisme et l'illustration militaire : ailleurs, il eût mis la liberté en péril; aux États-Unis, il fut contraint d'employer son ascendant et son ambition à restreindre sa propre prérogative.

A l'extrémité nord de New-York, dans le beau quartier, habite M. Kent, fils du chancelier Kent, auteur d'un commentaire sur la législation américaine, l'ouvrage de jurisprudence le plus important qui existe aux États-Unis. Le chancelier Kent était un homme de la famille des fondateurs de la république, partageant les opinions des fédéralistes, qui étaient les conservateurs; il a transmis ses opinions à son fils. En lui, je trouve comme un représentant de cette première génération si ferme et si pure, encore anglaise par la culture de l'esprit, la direction des idées, le caractère. Cependant M. Kent est très bon Américain, mais à la manière d'Alexandre Hamilton. Aussi ce sage et courageux patriote est-il demeuré pour lui l'objet d'une vénération particulière. Il m'a montré le portrait d'Hamilton avec une émotion qui me gagnait quand j'entendais M. Kent me raconter l'histoire de cet admirable jeune homme. Après avoir combattu au premier rang avec Lafayette et Rochambeau, Hamilton se montra dans *le Fédéraliste* un écrivain politique supérieur, et se trouva être un secrétaire de la trésorerie capable de relever les finances des États-Unis. Sa mort soudaine et prématurée donne encore plus d'intérêt à sa mémoire. Il tomba dans un duel, tué par un homme d'une célébrité bien différente, Aaron Burr, le seul ambitieux et le seul vicieux parmi

les hommes de la révolution américaine, comme Arnold fut le seul traître. Pendant les négociations avec l'Espagne au sujet de la navigation du Mississipi, cette puissance tâcha de détacher quelques états de l'intérêt commun, en leur offrant des avantages qu'elle refusait au congrès. Aaron Burr se jeta dans ces intrigues. On ne sait pas bien jusqu'où elles allèrent et jusqu'à quel point lui et ceux qui l'entouraient se laissèrent entraîner à la perspective d'un pouvoir indépendant dans l'ouest ou même d'une couronne. Dans tous les cas, cette ambition fut punie comme elle le méritait : le Catilina manqué, acquitté par ses juges, mais entièrement déconsidéré, traîna dans le mépris, durant une vie très longue, le souvenir de ses rêves d'usurpation. Après avoir erré en Europe, où M. de Talleyrand, qui pendant son séjour en Amérique avait apprécié la supériorité d'Hamilton, refusa de le recevoir, Aaron Burr revint à New-York, pour y être un petit procureur hargneux et détesté. Il fut condamné, à quatre-vingts ans, dans un procès de mœurs, et porta toute sa vie le malheur d'avoir tué Hamilton.

J'ai parcouru avec M. Kent la ville de New-York, occupée en ce moment à faire ses élections. Les élections des États-Unis ont cette année une importance particulière. On y cherche un indice de la tendance qui prévaudra l'an prochain dans l'élection du président. On croit généralement que le triomphe sera pour les démocrates. Les murs sont couverts des listes de noms auxquelles se sont arrêtés les différens partis. J'ai lu aussi une proclamation du gouverneur qui promet 100 dollars de récompense à qui fera connaître un vote illégal. C'est toujours le même principe. La police de l'élection est remise aux mains de tous, et il y aura une bonne récompense pour celui des agens de cette police universelle qui fera le mieux son devoir.

Nous entrons dans plusieurs salles d'élection; elles sont en général fort paisibles. Dans le quartier des Irlandais, on se donne quelques coups de poing à la porte. Il paraît qu'il y a eu du tumulte dans une autre salle, que les *policemen* ont été appelés, et que même la boîte qui contenait les suffrages a disparu. A Baltimore, un électeur a reçu un coup de couteau. Ce sont des désordres réels; mais, comme ils tiennent à des causes particulières et non à l'excitation générale d'un parti, en les déplorant on n'en est pas effrayé. On sait de plus que, les élections terminées, toute agitation cessera. Souvent, pendant qu'elles durent, les démonstrations des partis sont menaçantes : on fait des processions, on porte des bannières, on crie, on se montre le poing; dès que la voix de la majorité a parlé, tout le monde se tait et se soumet. En Amérique, il y a quelquefois du désordre le jour des élections, mais le lendemain jamais.

On ne peut quitter New-York sans visiter l'ensemble d'établisse-

mens d'utilité publique, hospices, prisons, asiles, situés dans l'île Blackwell et l'île Randal. C'est aux États-Unis que s'est tenté le plus en grand le système de l'amélioration morale par les pénitenciers. Comme je visitais celui de l'île Blackwell un dimanche, les détenus étaient dans la chapelle. Dans cet établissement, on suit le système d'Auburn, c'est-à-dire que les détenus ne sont séparés que la nuit dans leurs cellules, et le jour travaillent en commun et en silence. Je m'informe du genre de punition adopté, sachant que la grande difficulté que présente le système d'Auburn, c'est de maintenir le silence et d'empêcher les condamnés qui travaillent en commun de s'entendre par signes. En Amérique, cette difficulté a été levée par le nerf de bœuf. Il paraît que nul châtiment moins positif et moins immédiat n'a le même effet. L'emploi obligé d'un tel moyen de répression et la répugnance qu'il inspire forment même un des principaux argumens qui ont éloigné les publicistes les plus distingués du système d'Auburn et les ont inclinés vers le terrible système de la séparation complète et perpétuelle des condamnés, le système pensylvanien. Il était donc intéressant pour moi de savoir quels châtimens on inflige dans le pénitencier de Blakwell. Le gardien m'apprit qu'on emploie les douches pour les deux sexes, punition qui est très redoutée, et le fouet pour les hommes; quant aux femmes, elles ne doivent pas être frappées, mais, dit le gardien en souriant, elles reçoivent bien quelques taloches (*slap*).

Un renseignement plus curieux à cet égard est celui qu'un heureux hasard me permet de recueillir de la bouche d'un ancien directeur de la prison de Sing-Sing, qu'on a fait bâtir par les prisonniers eux-mêmes, et où l'on suit le système d'Auburn. M. ... a dirigé l'établissement de Sing-Sing pendant quatre ans. Il a voulu essayer de se passer du fouet pour la discipline de la prison. Son prédécesseur employait quinze cents ou deux mille fois ce mode de punition dans l'espace d'un mois; M. ... est parvenu à ne pas l'employer du tout. Voici comment il s'y est pris. Il s'est bien gardé de parler à qui que ce fût de son intention, de la laisser soupçonner aux gardiens et surtout aux détenus. Seulement nul autre que lui ne pouvait ordonner la peine en question. Peu à peu, toujours sans rien dire à personne, il a rendu cette peine plus rare et a fini par ne plus l'appliquer; mais l'on doit remarquer que, bien qu'à Sing-Sing le châtiment du fouet ne fût pas employé, la menace de ce châtiment existait toujours. Ainsi la question n'est pas encore entièrement résolue. D'ailleurs une seule expérience ne peut suffire; celle-ci n'est pas moins intéressante par l'adresse avec laquelle elle a été exécutée et par les résultats qu'elle a produits. Je la livre aux réflexions des hommes spéciaux à titre de document.

A quelque distance du pénitencier est une maison pour les pauvres (*alms-house*). Ils sont bien logés, ont bon air et belle vue. Ceux qui peuvent travailler travaillent. En ce moment on bâtit un *work-house* qui sera un bâtiment magnifique. Je n'aime pas à m'arrêter dans les hospices d'aliénés : il me répugne d'être spectateur de cette misère qui s'ignore elle-même. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'elle est souvent ridicule. J'ai vu en passant, dans l'hospice des aliénés de Blackwell-Island, une femme qui croit être le président des États-Unis.

De tous ces établissemens, le plus intéressant c'est l'asile des enfans dans l'île Randal. On y recueille les enfans que leurs parens ne peuvent soigner ou que l'on trouve dans les rues livrés à eux-mêmes. On les rend ensuite à leurs familles, si elles sont en état de s'en charger, ou bien on les place soit en apprentissage, soit chez des cultivateurs. En ce moment, il y a dans l'établissement 1,200 enfans; il en passe ici 4,000 par an. Cette institution et les écoles ont eu pour résultat de supprimer cet être corrompu et dangereux qu'on appelle le gamin. Je ne me rappelle pas en effet l'avoir rencontré dans les rues de New-York. Rien n'est plus touchant que ces 1,200 enfans, bien soignés, bien propres, assis sur leurs petits siéges tout autour de salles vastes et aérées. J'ai eu un plaisir que je ne saurais rendre à les voir manger avec l'appétit de leur âge après qu'un d'eux a prononcé la prière et tandis qu'un autre faisait la lecture pendant le repas avec un charmante gravité, puis chanter sous la direction de deux agréables jeunes filles. Une bonne dame, à l'air très maternel, les soigne, comme si elle était vraiment leur mère. Il est impossible de recevoir d'un établissement de charité une impression plus douce que celle qu'on emporte de l'île Randal.

Tout cet ensemble d'institutions utiles est dirigé par des gouverneurs : ce sont des négocians considérables de New-York qui donnent gratuitement une part de leur temps à l'administration de ces établissemens. En Angleterre, les grands propriétaires exercent des fonctions gratuites de ce genre; mais en Amérique, où presque tout le monde est dans les affaires, où le temps, comme on dit, *est de l'argent,* il y a plus de mérite à donner ce temps au public et à ambitionner l'honneur d'être utile aux dépens de sa fortune. Les gouverneurs sont nommés par les électeurs. On choisit toujours les deux candidats qui ont réuni le plus de voix, ce qui permet en général aux deux grands partis politiques d'être représentés. Une fois nommés, les gouverneurs demandent à la ville ce qu'ils croient nécessaire pour les établissemens confiés à leur direction, et la ville est obligée de se taxer pour la somme qu'ils ont demandée.

Avant de quitter New-York, je cherche à me rendre compte de

l'impression générale qu'un séjour de six semaines m'a laissée. J'ai trouvé ici plus de civilisation, plus d'Europe, que je ne croyais; mais aussi les inconvéniens des grandes villes d'Europe commencent à se faire sentir. New-York a cinq cent mille âmes; c'est la population de Paris au commencement de ce siècle. Avec un tel nombre d'habitans, comment échapper entièrement au paupérisme? L'*alms-house* qui existe, le *work-house* qu'on bâtit, ne suffiront pas. Les femmes ne peuvent pas aller défricher les terres de l'ouest; il faut qu'elles vivent dans une ville. De là, sans parler du reste, la misère des couturières de New-York, presque aussi grande que celle des couturières de Londres. Ici cette misère est encore aggravée par l'horreur de la domesticité. Ces pauvres filles aiment mieux mourir de faim que de ne pas s'asseoir à la table de leurs maîtres. On ne trouve guère que des Irlandaises pour servir. Les couturières ne gagnent que 6 ou 8 sous par jour, et à Baltimore quelquefois 3 sous. On a fondé à New-York un établissement appelé *maison d'industrie*, où elles peuvent gagner 25 sous à la journée; cet établissement est sous le patronage des dames de New-York, qui vont leur apprendre à coudre. C'est quelque chose de très semblable à ce qui se passe à Londres et à Paris : un signe du mal encore plus qu'un remède.

Le danger est surtout dans cette population flottante que l'immigration amène sans cesse à New-York. Les secours ne manquent pas aux émigrans malades. Un magnifique hôpital, pour lequel chaque passager venant d'Europe donne 1 dollar, est là pour les recevoir. En général, cette population trouve du travail ou s'écoule dans l'ouest; mais il y a toujours parmi les émigrans des sujets vicieux ou dénués d'énergie; l'ouvrage même peut manquer (1), et le flot arrive sans cesse. Il est impossible que le malaise de nos grandes villes ne se fasse pas sentir, quoiqu'à un degré bien moindre, dans les grandes villes d'Amérique : à mesure qu'elles participeront plus à la culture de l'Europe, elles sont menacées de lui trop ressembler sous d'autres rapports; mais ce sont là des inconvéniens locaux et exceptionnels que combat l'esprit de la société américaine, et que les circonstances particulières qui la favorisent atténueront longtemps. Il y a peu à craindre des maux que produisent de l'autre côté de l'Atlantique l'agglomération et le manque de travail dans un pays comme les États-Unis, dont la vingt-sixième partie seulement est défrichée.

J.-J. Ampère.

(1) J'ai lu dans un journal qu'il y avait l'hiver à New-York cinquante mille personnes sans emploi. Je crois ce chiffre très exagéré.

UNE BIBLIOTHÈQUE

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS.

I. *Œuvres de Boufflers*, 1 vol. in-18. — II. *Œuvres de M. et de Madame Favart*, 1 vol. in-18. — III. *Œuvres de Fontenelle*, 1 vol. in-18. — IV. *Œuvres de Chamfort*, 1 vol. in-18. — V. *Œuvres de Rivarol*, 1 vol. in-18. — VI. *Les Filles d'Ève*, par M. A. Houssaye, 1 vol. in-18, etc. (1).

Montesquieu avait rassemblé plusieurs volumes de chansons qu'il avait intitulés *Bibliothèque de l'esprit français*. Était-ce un titre sérieux, était-ce une ironie? Montesquieu voulait-il railler l'esprit de son temps, qui n'était, dans la plus générale acception, qu'un esprit de chansons, ou bien cette loi d'énervement, propre au XVIIIe siècle, qui avait abaissé le génie de Montesquieu jusqu'au *Temple de Gnide*, lui avait-elle aussi faussé le goût à ce point de lui permettre de voir dans la chanson le dernier et suprême effort de l'esprit français? Nous ne savons, mais nous voudrions pouvoir de même soupçonner une intention ironique dans le titre de *Bibliothèque de l'esprit français* qu'a pris à son tour une collection contemporaine. Cette collection commence par Boufflers, et elle semble destinée à servir de refuge aux productions légères de quelques écrivains de ce temps-ci. Certes, quand on pense à la signification d'un tel titre, qui ne promet rien moins qu'un recueil des chefs-d'œuvre de l'esprit national, quand on y trouve ensuite un tel commencement et un tel dénoûment, on est tenté d'abord de chercher dans cette annonce une ironie, et une ironie sanglante, contre notre temps et contre le siècle dernier. Il y a là pourtant quelque chose de presque sérieux. Il semble que ce soit une école qui quête des disciples, qui publie son programme pour

(1) Librairie E. Didier, rue des Beaux-Arts, 6.

prouver qu'elle vit, et qui se cherche des aïeux pour prouver qu'elle peut vivre; elle attribue à ces ancêtres tout l'esprit national, et c'est incontestablement une sage méthode que d'enrichir les gens dont on prétend hériter.

Cette sorte d'école annonce donc qu'elle est l'*esprit français;* mais n'y a-t-il pas quelque abus d'ambition à accorder exclusivement à soi et aux siens un aussi large titre? et Rutebeuf, Villon, Rabelais, Molière, La Fontaine, et tant d'autres, n'auraient-ils point droit de disputer quelque place aux œuvres et aux disciples de Boufflers? L'école dont nous parlons ne s'est pas même posé cette question. C'est dans le XVIIIe siècle que se concentre, selon elle, tout l'esprit français; c'est là qu'on en trouve les vrais modèles, les fécondes inspirations, et la réhabilitation de ce siècle est le but évident qu'elle s'est proposé. Ces tentatives de glorification littéraire du siècle dernier sont bizarres et inattendues. Jusqu'ici, en effet, on n'y avait guère cherché que la lutte politique et religieuse. Pourtant ces essais, par cela même qu'ils ne sortent d'aucune grande idée, et ne s'adressent qu'aux plus mauvais instincts de l'intelligence, ces essais sont peut-être dangereux en ce moment de lassitude que nous traversons : c'est le temps favorable aux imitateurs et à ceux qui conseillent l'imitation. Aussi bien nous croyons qu'on n'a pas encore attribué à la littérature du XVIIIe siècle sa véritable place dans notre histoire. Cherchons donc quelle est la position historique de cette littérature, quelle est la valeur de ce côté particulier qu'on en veut réhabiliter. A diverses époques, la société française s'est trompée sur ce qu'elle appelait *son* esprit, et cela faute d'avoir interrogé ses véritables origines littéraires. Bien des écrivains ont essayé de lui prouver, dans leur propre intérêt, que son esprit original n'était autre que le bel esprit et la prétention. Aujourd'hui, ceux qui ne se sentent point le talent nécessaire pour le prouver par leurs œuvres essaient de le prouver par les œuvres d'autrui. De telles méprises sont de nos jours inexcusables, et de tels préjugés ridicules; mais ils se produisent, ils ont leurs dangers, et doivent être combattus.

I.

Il y a au XVIIIe siècle une période littéraire qui finit, une rhétorique autrefois féconde, vieillie maintenant et impuissante, qui s'agite dans une triste agonie avant de mourir d'épuisement. Le système poétique qui avait prévalu à la renaissance est arrivé à sa décrépitude.

Au XVIe siècle, le génie national avait définitivement perdu son libre développement. Après une longue lutte, dont la vie d'un représentant attardé de la poésie trouvère nous a servi à apprécier ici même (1) les diverses péripéties, une rhétorique nouvelle avait remporté la victoire : elle avait remplacé la liberté par l'autorité, l'individualisme par la généralisation, et, comme conséquence nécessaire, le naturel, l'imagination, l'observation, la recherche de la réalité, par la régularité, le fini, la convention, le respect absolu des théories. Elle amenait, on le voit, dans le monde littéraire les mêmes doctrines que la royauté introduisait à la même époque dans le monde politique. Elle

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1852.

devait du reste subir fatalement la même fortune que cette royauté, plus malheureuse en cela pourtant qu'elle devait périr là où la royauté ne serait qu'ébranlée. Ainsi ce n'était pas précisément la royauté, comme on l'a dit souvent, que représentait et copiait cette littérature de la renaissance, c'était la société officielle constituée autour des splendeurs de la royauté, et qu'elle, littérature de convention et rhétorique aristocratique, représentait exclusivement. Elle était, au XVIIIe siècle surtout, une sorte de représentation théâtrale de cette société, elle en était comme le refrain insipide et obscène, et elle devait, après les mêmes excès, la même démoralisation, fausse et fardée comme elle, mourir comme elle, mais sans l'honneur de la persécution et la glorification du martyre. Jusqu'à la régence, cette société s'était conservée grande et glorieuse : formée des plus illustres représentans des vieilles races guerrières, intelligente, patriotique et fière, dans les ambassades et les négociations elle avait été le plus noble et le plus utile instrument de la grande politique de la royauté française; mais elle avait la destinée de tout ce qui tirait son origine du moyen âge, elle ne pouvait être grande que par la foi, et vivre qu'autant que la foi. L'impiété du XVIIIe siècle devait la faire succomber à toutes les tentations de la puissance et du luxe, énerver la noblesse de ses instincts, découronner toutes ses facultés, changer la grandeur en ostentation, la dignité en manière, l'activité en fièvre, l'intelligence en esprit, et transformer, en un mot, les grands seigneurs en une miniature de leurs ancêtres.

C'est à peu près aussi à partir de cette époque de la régence que la littérature, suivant une marche analogue, tomba dans la décrépitude et l'épuisement. Il était facile du reste de prévoir, dès le XVIe siècle, le sort réservé à cette littérature qui faisait alors dans le monde moderne une si glorieuse entrée. Le principe d'autorité qui était en elle la poussait à se laisser complétement absorber par les hautes classes de la société, et ce petit cercle où elle s'enfermait lui présageait une lassitude prochaine. La préoccupation exagérée des modèles de l'antiquité, la poussant vers la science, la correction, le convenu, au détriment de l'observation et de l'invention, la menait à se rendre de plus en plus inaccessible à la grande partie de la nation, inaccessible aux inspirations du génie national, les seules vivifiantes et permanentes. Elle laissait ainsi cette masse de la nation sans grande participation au progrès intellectuel, et devenue par là fausse et rétrécie, elle n'était plus qu'une rhétorique privilégiée. Elle pouvait produire des modèles, créer et laisser des monumens, mais elle ne pouvait ni vivre ni accompagner la vie de tous. De plus l'intronisation extravagante de l'allégorie mythologique chez un peuple chrétien, l'introduction de vieilles formules personnifiées, de débris d'une autre civilisation chez un peuple aussi inventeur que le peuple français, ces essais tyranniques de correction empruntée à un autre art et amenée au milieu d'une nation aussi vive, aussi leste, aussi railleuse, tout cela augmentait les chances d'une triste agonie pour cette rhétorique et cette littérature. Pourtant cette littérature de la renaissance avait été grande, et cette rhétorique avait produit des merveilles. Elle avait passé d'abord, au XVIe siècle, par toutes les joies et les gloires de la jeunesse; Ronsard l'avait enivrée d'une musique, d'une harmonie que le génie français n'avait jamais entendues et

que peut-être il n'entendra plus. Elle avait chanté les plus brillantes femmes; elle avait reçu les plus gracieux baisers de la poésie, qui était alors la vraie « dame de beauté; » les sourires des princes, les enthousiasmes de la foule, rien n'avait manqué aux bonheurs de sa jeunesse, et elle avait été plutôt l'amie que la protégée de cette race des Valois, la poésie de la royauté française. Puis, au XVIIe siècle, elle était entrée dans la gravité de l'âge mûr, et elle avait offert aux applaudissemens de la postérité la plus rare assemblée de grands esprits et d'hommes de génie que l'histoire ait jamais enregistrée en ses annales. Cependant elle avait en elle ce germe inguérissable de corruption que nous avons essayé d'indiquer.

La royauté avait lutté jusque-là contre cette destinée fatale de la littérature française. Pendant deux siècles, elle avait, en lui communiquant sa propre vigueur, tenu en échec ces principes de mort : elle l'avait faite poétique comme François Ier, grande comme Louis XIV, et chaque roi lui avait ainsi accordé une protection en rapport avec la formule de la royauté à l'époque de son règne; mais la royauté allait l'abandonner à elle-même, et cette émancipation du pouvoir royal allait être pour la poésie, au XVIIIe siècle, le signal de la vieillesse et du dévergondage. La royauté en effet se reposa sur Mme de Pompadour du soin de protéger les lettres et les arts; c'était une abdication, et ce fut là un principe de ruine pour la royauté et surtout pour la littérature. Cette femme philosophe n'était guère propre à ramener la foi dont l'absence tuait la poésie : cette courtisane pouvait bien répondre par des épigrammes au canon de Rosbach, elle pouvait parvenir à singer adroitement la froideur contrainte de l'étiquette des grandes dames; mais dans le rôle traditionnel de la royauté vis-à-vis des gens de lettres, c'était l'influence de la *volupté* qui pénétrait avec elle. C'était Ninon protégeant Racine, inspirant Pascal, raillant Bossuet, et poussant gracieusement dans les bosquets de Paphos tous les Cotin, les Colletet et les Saint-Amand du siècle. On juge de ce que, sous une telle influence, serait devenue la littérature de Louis XIV, et l'on voit où devait en arriver celle du XVIIIe siècle. Ce patronage n'avait ni intelligence, ni grandeur, ni autorité, et il était, par sa nature même, condamné à caresser la poésie légère, à couver les beaux esprits, et à n'offrir aux écrivains, pour tout mobile d'activité, que l'idéalisation des instincts de Jeanne Vaubernier, l'esthétique des courtisanes. — Est-ce là aussi l'avenir de l'*esprit français* et de sa *bibliothèque*?

Cette influence de Mme de Pompadour avait été, du reste, singulièrement aidée par le plus terrible dissolvant qui puisse s'introduire au sein des littératures, par le plus irrésistible agent de corruption qui puisse attaquer l'art et la pensée, celui qui amène toujours à sa suite l'énervement et l'impuissance, en un mot par *l'esprit*, par le *bel-esprit*. C'est le bel esprit en effet qui s'était chargé du travail intérieur de décomposition; il avait remplacé l'intelligence, s'était fait le mobile, puis l'inspiration des écrivains, et finalement il était devenu presque toute la littérature.

Ainsi la littérature de la renaissance, après avoir passé par la jeunesse au XVIe siècle, par l'âge mûr au XVIIe, était arrivée à la vieillesse au XVIIIe. Là, abandonnée par le pouvoir royal, qui lui avait offert jusque-là une glorieuse et féconde protection, elle avait été exposée à l'influence de Mme de Pom-

padour, qui avait développé en elle le libertinage, à l'influence de l'esprit, qui avait amené la stérilité. Le germe de corruption qui était en elle s'était complétement développé; il avait jeté dans le ridicule les formules poétiques, dans l'abaissement les intelligences. On sait où en étaient tombées ces formules poétiques : tout l'Olympe fêtait les saturnales, l'assemblée des dieux du divin Homère se débattait dans le plus étrange désordre. Toutes les divinités qui représentaient quelques idées grandes, nobles et poétiques, étaient traquées, pourchassées; on ne connaissait plus que les petites déesses pimpantes, faciles et libertines, celles qui avaient le moins de tunique, et qui par tempérament avaient toujours fait rude guerre à la pudeur; encore leur avait-on ôté l'écharpe légère, le seul vêtement et le juste symbole de la pudicité antique. Cypris, Iris, Flore, étaient montées gaillardement sur la montagne du Pinde, et y chantaient coquettement des chansons obscènes; enfin, l'Olympe était parfaitement représenté par les coulisses de l'Opéra et de la Comédie-Française, et c'était là qu'avait abouti la poésie mythologique.

Quant à l'intelligence des gens de lettres, elle offrait aussi, autant du moins qu'on en peut juger par les œuvres purement littéraires, tous les signes de la décrépitude et de l'abaissement. C'était d'abord l'inertie de la pensée, sorte de maladie spirituelle où la vie quitte peu à peu ces nobles facultés qui composent, pour ainsi parler, le cœur de l'intelligence humaine, c'est-à-dire l'enthousiasme, la poésie, la foi, l'amour sincère de la vérité, le respect de soi et de son génie. Toute l'activité se réfugie alors aux extrémités les plus flexibles de l'esprit humain, flatte les plus vils instincts et se concentre dans les facultés les plus impressionnables, mais les moins fécondes, les moins larges et les moins respectées. Puis venaient, comme conséquence, la haine instinctive et implacable de l'originalité sincère, l'imitation, non plus même des modèles, mais des imitateurs, c'est-à-dire la constante imitation de soi-même pour toute originalité, et pour toute émulation l'imitation de ses voisins.

Telle est la position du XVIIIe siècle dans l'histoire de notre poésie, et tel était, dans son apparence générale, l'état de ces mœurs et de cette littérature où l'on va chercher les modèles de notre esprit national. Mais ni les mœurs n'étaient toutes corrompues, ni toute la littérature déplorable : Burke, que sa qualité de *libre* Anglais ne rendait pas partial en faveur de la noblesse française, et que sa qualité de protestant ne disposait pas à flatter le clergé catholique, Burke reconnaît dans ses *Lettres* que l'immense majorité du clergé avait conservé la sainteté de son caractère, et que la corruption n'avait gagné en province ni la noblesse, ni la bourgeoisie, ni le peuple. De même, au milieu de cet affaissement où la littérature était tombée, nous trouvons des hommes de génie, et leurs noms sont restés dans la mémoire de tous : ils ont certainement porté la peine du temps où ils ont vécu; mais, tout en constatant la corruption qui les entoure et les envahit nécessairement, nous ne pouvons nier ni la force de leur intelligence, ni la grandeur de leur talent. Dans les degrés inférieurs de la littérature, bien des esprits sérieux se rencontraient aussi, qui apportaient dans les diverses branches de la science une gravité et une profondeur de pensée dignes du siècle de Louis XIV. Enfin nous savons que ce ne serait point une infructueuse étude de rechercher ce qui resta dans le XVIIIe siècle des antiques qualités du génie national. Au moins,

puisqu'il plaît aujourd'hui à quelques écrivains de se renfermer dans ce XVIIIe siècle, est-ce au milieu de ces puissans, ou élevés, ou sincères esprits qu'ils vont chercher leurs modèles? Non, ils s'inquiètent peu de Montesquieu ou de Rousseau, il leur faut des ancêtres à leur taille : ils ne voient dans le XVIIIe siècle que ce qui brille, et du plus faux, du plus triste éclat, et toute leur attention s'est portée sur cette partie de la littérature qu'on appelle vulgairement les *belles-lettres*. C'est là justement, nous allons le voir, que s'était le mieux développé ce germe de corruption que nous avons signalé, et que la décrépitude était arrivée à toute son expansion; là s'était concentré l'effort de ces deux influences destructrices : le libertinage et le bel esprit.

II.

La littérature du XVIIIe siècle est une littérature féminine, et si l'on voulait la personnifier dans l'histoire, il faudrait la revêtir des habits et des manières, du caractère et des idées qui sont propres à la femme de ce temps; il ne faudrait surtout pas oublier *ce pied de rouge* qui était d'étiquette pour la grande dame *présentée* et en possession des *honneurs du Louvre*. Voisenon dit dans ses *Contes* que les femmes n'ont « qu'une idée qu'elles subdivisent en petites pensées luisantes, » et que tout « leur art n'est que de hacher l'esprit. » Voisenon fait là le portrait de son propre style, mais c'est bien aussi le portrait de la femme seulement spirituelle, et c'est incontestablement l'histoire de la frivole littérature dont on essaie aujourd'hui la réhabilitation.

Cette littérature a en effet reçu une éducation féminine; elle est née de la femme, elle est dirigée, protégée par elle; elle suit les mêmes lois de développement. Toute son ambition est de lui plaire, et c'est seulement en la comparant avec la femme qu'on peut expliquer ses qualités et ses défauts, son caractère et son activité particulière. C'est par là seulement qu'on peut comprendre cette infirmité dont elle est frappée, et que nous pouvons définir en disant que la littérature du XVIIIe siècle n'a été qu'une conversation : cailletage et poésie légère dans les boudoirs, commérage, nouvelles à la main, épigrammes et calomnies dans les bureaux d'esprit, obscène dans les coulisses ou infâme dans les petits soupers, toujours elle a été la même, et toujours elle est une causerie. Aussi est-elle fugitive et inféconde comme la conversation; elle ne laissera comme elle aucun monument, et quand les collectionneurs d'anciens bons mots essaieront de la ressuciter, elle ne sera jamais pour nous que ce que sont pour l'homme à jeun les calembours de la dernière orgie.

C'était dans les boudoirs qu'était née cette littérature, et toujours elle devait conserver le souvenir de sa naissance. Exposée à plus d'infortunes que la fiancée du roi de Garbe, on la verra changer souvent de vêtemens, — ce sera presque toute son occupation, — souvent de visage, plus souvent de fard; mais elle n'oubliera jamais les falbalas ni les grâces fictives de sa première enfance. Sous le cotillon de bure de Favart, sous le masque hargneux de Chamfort, elle exhalera les mille parfums du boudoir, et cette bure sera plus luisante que le satin, ce masque aussi prétentieux qu'un madrigal. Dans la

première fleur de sa jeunesse, sous la régence, elle n'était qu'une doucereuse coquette de grande espérance, fausse déjà, mais fade et maniérée. Tout effarée encore de la sévère figure de Mme de Maintenon, elle prenait la peine d'être hypocrite; elle cachait sa corruption sous toutes les minauderies, derrière tous les éventails. Et quoiqu'il fût aisé de prévoir sa vieillesse éhontée et sensuelle, cette littérature permettait parfois encore qu'on lui chantât des stances langoureuses comme au temps du galant d'Urfé. Elle avait aussi recueilli le mouton de Mme Deshoulières, et ce mouton avait été chamarré de tant de rubans roses, qu'il était devenu, on ne sait comment, un troupeau, et le boudoir une bergerie. C'était le vrai printemps de la poésie légère. Les musettes faisaient rage, et elles chantaient des petits vers pour Iris et pour Climène; les Ris, les Jeux, les Grâces, déguisés en agneaux, bondissaient naïvement à travers les prairies d'un boudoir. Ce gros homme qui sortait en voiture du Palais-Royal, ce n'était pas le régent allant souper chez Mme de Parabère, c'était le berger Tircis qui allait chanter à Églé sa flamme respectueuse. Heureux temps! les nymphes champêtres se promenaient au Cours-la-Reine, les filles de l'Opéra portaient la houlette, et elles étaient, dans les petits soupers, vêtues de léger comme il convient à des divinités pastorales. Il fallait se pâmer devant *Vert-Vert*, et M. de Sainte-Aulaire avait fait un madrigal, le plus illustre des madrigaux, et qui était sans conteste le chef-d'œuvre de la littérature française : Mme de Créquy n'en revenait pas encore d'admiration en 1801, et l'Académie avait ouvert ses portes à un homme d'un tel génie. La Fare, Chaulieu, Rochemore, quoique fort admirés par Mme du Maine, qui faisait à Sceaux une cour assidue à la poésie légère, ne pouvaient pourtant pas ambitionner la gloire d'un pareil madrigal; ils se contentaient d'éblouir la cour et la ville par ces triolets enchanteurs, ces madrigaux en guirlande et ces bouquets montés où surtout M. de Bernis excellait.

Mais la poésie légère se fatigua de ces fadeurs; elle allait devenir grande coquette et faire état de haute corruption. C'est la loi de la volupté de tourner à la routine et de finir par être en même temps, chose étrange, un entraînement et un ennui. Elle a besoin pour se réveiller et s'exciter d'abord du demi-jour de l'hypocrisie, et ensuite du scandale : c'est alors une corruption de haut goût, et l'infamie à huis clos n'est plus qu'une pauvre infamie. Les nouvelles à la main et les chansons chassèrent le timide madrigal; l'amour et la littérature prirent le porte-voix, et le boudoir fut remplacé par les bureaux d'esprit. C'est de là que sortit une littérature que la femme protégea jusqu'à la fin du siècle. C'était une vraie fièvre que cette manie de protéger les auteurs; on se donnait ainsi un brevet d'influence, d'intelligence et d'autorité, et cela faisait autour de la vanité des femmes ce bruit qu'elles aiment. Il n'est rien du reste qu'elles ambitionnent comme de patroner une idée et de protéger l'intelligence. Entre leurs mains, l'idée devient bientôt coterie, et l'intelligence esprit; mais elles ont eu ce bonheur suprême de s'agiter pour un but qu'elles croyaient absolument sérieux, de conduire une grave entreprise et de diriger les facultés qu'elles respectent le plus, ne les ayant pas, — les facultés graves, profondes et sensées de l'intelligence virile. La littérature du XVIIIe siècle ne demandait pas mieux, du reste, que d'entrer dans ces serres-chaudes: produisant vite et beaucoup, et des choses légères, c'est là surtout qu'elle de-

vait vivre et briller. On prévoit ce que pouvaient être devenus, au sortir d'un tel patronage et avec une telle origine, le théâtre, la poésie légère, les contes et nouvelles à la main, qui sont les trois importantes divisions des *belles-lettres* au XVIIIe siècle.

La poésie légère se trouvait là pourtant dans un terrain favorable; elle y rencontrait les deux nécessités de son existence, qui sont *l'esprit* pour toute mise en œuvre, *les femmes* pour toute inspiration. Aussi devait-elle être le genre caractéristique de ces temps, et lui fut-il permis d'y suivre et de nous y enseigner toutes les lois de son développement. Son premier résultat fut significatif : les jeunes seigneurs étaient descendus de la chasse au jeu de paume, puis au jeu d'échecs, et de là aux *nœuds* de la tapisserie. Entre deux petits contes, on s'enquérait très particulièrement dans les bonnes sociétés s'ils *parfilaient* adroitement, et s'ils avaient un merveilleux talent pour les *broderies au passé*. Toutefois la plus logique des conséquences morales de la poésie légère avait été la dépravation des mœurs et le mépris de la femme. Cette adulation outrée, cette glorification constante des plus mauvais instincts de la nature féminine avaient comme sanctifié la fantaisie chez la femme, et la fantaisie avait tué l'amour. L'habitude des pensées légères, l'arbitrage exclusif de l'esprit et le dédain du sens commun avaient créé l'ironie, qui avait fait une rude guerre à tous les respects, particulièrement à son antique ennemi, le respect de la femme. Il n'y a pas dans tout ce temps un seul mot qui sorte du cœur; on dirait que ces écrivains sont toujours enivrés et en dehors d'eux-mêmes : quand ils regardent en eux, c'est à peine et comme d'en haut; ils ne peuvent apercevoir que les plus extérieures de leurs émotions, et encore ne les voient-ils qu'en petit; d'entrer complétement en eux-mêmes, ils n'ont garde, ils y pourraient trouver la réflexion, et qu'en feraient-ils? Ils ne veulent avoir ni remords, ni pensée, ni amour, foi ou respect. Tout est donc extérieur, et de même que l'intelligence est devenue esprit, et la partie la plus légère de l'esprit, de même l'amour est devenu le plaisir et l'élan le plus extérieur du plaisir, la vanité.

Le développement littéraire de cette poésie légère était aussi misérable que son influence morale : elle descendait tous les degrés de la décadence, du conte à la chanson, de là à l'épigramme et aux bouts rimés; puis venaient les tours de force de toute sorte, les pièces en vers monosyllabes ou avec deux mots pour rimes uniques. Les distiques et les charades tenaient toute la montagne du Pinde, le logogriphe gardait les détroits de Tempé, et les poètes que le logogriphe intimidait s'élevaient timidement jusqu'à la hauteur de l'énigme. M. de Nivernois, ce chansonnier aimable, était escorté par MM. de Louvois et de Champcenets, ces capitans du couplet; l'abbé Aubert, épigrammatiste grossier, Robbé de Beauveset, poète ordurier, disputaient les *trompettes de la renommée* à MM. de Pezay et de La Louptière, qui se vantaient d'être les imitateurs de Dorat. Celui-ci était un type parfait de cette littérature; il s'était circonscrit dans ce genre qu'on appelle la *poésie agréable*, il l'avait épuisé, point n'y fallait d'efforts, et il ne faisait que se répéter; encore trouvait-il des disciples, des copistes, et quand il mourut, ce fut une grande affaire : on versa sur sa tombe un déluge de rimes. Il fallait bien se garder en effet d'avoir une idée à soi; tout le travail se bornait à choisir qui

l'on voulait copier, à mettre un nouveau mot dans les formules qui avaient cours. Et quand on n'avait pas eu la ressource de savoir, comme Chabanon, jouer du violon, d'avoir fréquenté longtemps les sociétés et les bureaux d'esprit, il fallait pour se faire connaître débuter comme le *Cousin Jacques*, qui avait une foule d'idées originales et qui ne put attirer l'attention sur lui qu'au moyen d'un *impromptu*. Il semblait que cette littérature n'eût pas de plus hautes destinées que d'enregistrer ces modes extravagantes qui naissaient et se remplaçaient au gré du moindre événement. En vain Mercier et Rétif essayèrent-ils d'y introduire un peu de vérité et de variété, l'élément populaire et l'étude des mœurs bourgeoises : ces élémens étaient hostiles à l'essence même de cette littérature, et ni l'un ni l'autre n'avaient ni assez de génie ni assez de foi surtout pour faire prévaloir un nouvel art intellectuel. C'était une révolution, non une réforme qu'il fallait; la littérature ne pouvait être corrigée. Tout au plus devait-elle subir quelques réactions fugitives et rendues inutiles d'ailleurs par leurs propres exagérations : Collé, Vadé, Piis, Barré, l'engouement pour la littérature poissarde et les farces des tréteaux constatent pauvrement cette réaction contre le convenu.

Telle était cette poésie légère que la nouvelle *Bibliothèque de l'esprit français* présente à notre admiration dans la personne de Boufflers. Celui-ci pourtant en avait été plutôt la victime que le disciple; elle l'avait doucement amené à cette sorte d'idiotisme qui est en elle, à ce rétrécissement graduel des facultés qui finit par l'étude approfondie des rimes riches et l'enthousiasme consciencieux des phrases grimaçantes. Dans ces termes, je l'avoue, Boufflers représente parfaitement la poésie légère. C'était un cœur simple et bon, noble et généreux, et sa vie s'est passée à railler toutes ces vertus. Il a fini lui-même par le ridicule; sa carrière est restée le synonyme d'une longue oisiveté, d'une longue inconséquence, et il ne montre à l'histoire aucune des qualités propres à lui et à sa race. Son esprit délicat, élégant et vif, était soutenu par une certaine énergie de bon sens, par une sorte d'observation qui pouvait descendre jusqu'à mi-chemin du cœur, et trouver là une sensibilité réelle avec un résumé vif et hardi de ses études; mais il vécut dans une atmosphère malsaine, il était par-dessus tout impressionnable, et la poésie légère en fit son martyr. Sa gaieté devint pénible et comme réfléchie, bizarre et contournée; son esprit élégant et délicat, devenu brutal et impudent, l'emporta à la recherche constante de l'obscénité, de la plus étrange impiété, et Boufflers en vint à rimer ingénieusement sur la corruption de sa mère. Les charades, les énigmes, les bouts-rimés, l'enivrement constant du jeu de mots, dévorèrent son bon sens; son observation s'arrêta aux conversations de boudoirs; il ne comprit plus d'autres sentimens que ceux qui voltigeaient déguisés en amours sur les éventails du temps. Il fut entraîné à une imitation continue; il imita l'esprit de Grammont, il imita l'esprit des *Contes* de Voltaire, cette sorte de trait vif et inattendu qui n'est souvent qu'un trompe-l'œil, et qui procède par l'absence recherchée de transition entre les idées; il imita enfin la poésie légère, et l'imitation était tellement l'essence de ce genre, qu'il y devint un maître. Il ne pensa jamais à l'amour avec son cœur, mais avec sa tête; jamais il n'arriva, et c'est le vice radical de ceux de son école, à la profondeur du sentiment, il n'arriva qu'à

la profondeur de la rhétorique; et sa sensibilité, transformée en galanterie, ne parvint qu'à l'ironie du respect, car ce siècle avait si peu de sentiment vrai et de foi, qu'il insultait sans le vouloir les femmes, à qui il prodiguait ses plus respectueuses admirations.

Avec une telle éducation, le talent de Boufflers ne fut plus qu'une espèce d'habileté à tenir les mots dans un équilibre obscène, de telle sorte que jamais les mots ne devinssent brutaux, mais que jamais pourtant le sens libertin ne pût être un instant absent de la pensée du lecteur. C'était ainsi une espèce de lutte entre les termes honnêtes et les pensées dépravées, une danse de mots pudiquement lascifs, irréprochables et provoquans comme le déshabillé galant des héroïnes de Crébillon le fils. Dans ses contes, il ne s'élève jamais au-delà d'un *crébillonnage amarivaudé*, comme disait Mme de Créquy. Parfois il y veut être grave et moral; mais toutes les vertus qu'il met en scène se transforment, quoi qu'il fasse, en un prêche de bas-bleus, et au milieu de ce conventicule le pauvre galantin se trouve empêché comme un apprenti sorcier qui a évoqué des fantômes inconnus. Il paraît croire que ce sont seulement des marionnettes un peu plus lourdes que les Iris et les Climène de sa poésie. Les fils qui faisaient mouvoir ces lestes poupées sont trop faibles pour remuer l'amour filial ou l'amour maternel; l'auteur s'essouffle, se travaille et se démène comme le diable de la légende qui se fit ermite, mais finalement il reste insipide et lourd. C'était la punition de cette littérature de ne pouvoir exprimer sans ennui et de ne pouvoir comprendre que comme une déclamation les grands et nobles sentimens de l'âme. En résumé, Boufflers a été illustre dans les bureaux d'esprit; c'était un *poète charmant*, au dire de ses éditeurs contemporains. Pour moi, quand je vois ce qu'il devait être et ce qu'il est devenu, toujours je pense à ces jeunes et élégantes natures que la débauche précoce a énervées; il ne leur reste des plus beaux dons de l'intelligence qu'un certain beau parlage, la vivacité stérile et fiévreuse que donnent les premières orgies, la haine et l'impossibilité de la pensée grave que donnent les dernières, et c'est pour l'indignation, non pour l'admiration, que doivent être rappelés de tels exemples.

Du reste, dans son frivole murmure, qui ne réveillait jamais l'ombre des grandes pensées, dans son indulgence filiale pour la médiocrité et la corruption, la poésie légère avait une vertu de prosélytisme. Peut-être sera-t-elle encore l'enchanteresse des imaginations débiles de l'avenir, mais rien dans le XVIIIe siècle ne devait lui échapper, et le théâtre subit son influence. Une des victimes de cette influence a aussi trouvé place dans la nouvelle *Bibliothèque*, et Favart y trône à côté de Boufflers. Marivaux, Boissy, Dorat, c'est Joseph Chénier lui-même qui le reconnaît, n'apportèrent sur la scène comique que des madrigaux en dialogue, la recherche dans les pensées, l'affectation dans les termes. Le théâtre devenait à son tour un boudoir; il ne représentait que la société officielle, et l'activité comique, concentrée dans un horizon étroit, se bornait à cacher des sentimens factices sous les vieilles ruses et les nouvelles grimaces. Ce n'était pas le cœur humain qui tenait la scène, c'était une traduction plate et infidèle d'une sorte de comédie qui, se passant dans un monde à part, n'avait ni vie réelle ni instruction souveraine. Le théâtre au XVIIIe siècle n'est donc, à vrai dire, que la comédie

de la comédie. Tout y était froid et sans vigueur; l'abus de l'esprit y avait tué la gaieté. Pour rendre quelque vie à cet art comique, il fallait y introduire un peu de cette vivacité brutale qui paradait aux théâtres de la foire, comme aussi, pour réveiller cette gaieté que l'esprit avait rendue étique, il fallait la mettre en contact avec l'obscénité. C'est ce qu'avait compris Beaumarchais, et Mercier reconnaît que ce qui avait fait le succès du *Mariage de Figaro*, c'est que « cette comédie respire une odeur de corruption morale. » Le triomphe de cette corruption sur la scène avait été préparé de longue main; cet amour effréné du bruit, qui est propre aux sociétés où l'esprit domine comme aux hommes qui ne pensent pas, la recherche de la nouveauté, le besoin de sortir de soi, avaient développé à un haut degré l'amour du théâtre et d'un certain théâtre. Chacun fuyait la froideur correcte des comédies publiques, et ne recherchait que grivoiseries et paysanneries. Les parades de Collé l'amphigouriste faisaient les délices de la société du duc d'Orléans; les plus célèbres courtisanes, Guimard en tête, avaient leur théâtre; les deux demoiselles Verrières, les Aspasies du siècle, avaient théâtre de ville, théâtre de campagne, et c'est pour plaire à ces divinités que Colardeau composa sa *Courtisane amoureuse*.

Cette corruption qu'on cherchait dans les jeux scéniques peut nous faire comprendre comment les comédiennes avaient beaucoup plus d'influence sur le siècle que les comédies, qui ne servaient guère que d'encadrement aux actrices, les divinités pénates de ce temps, les vraies muses de cette poésie. Clairon était aussi célèbre que Voltaire, et, si on éleva une statue à celui-ci, on institua pour celle-là l'*ordre du Médaillon*, que ses enthousiastes portaient en guise de décoration. La tragédie, qui eût dû, ce semble, servir de refuge aux dernières hautes pensées, aux dernières grandes études du cœur humain, était devenue bien moins importante que la poésie légère; elle ne servait guère que de prétexte aux épigrammes. Elle réussissait, non par les beautés qu'elle renfermait, et peu importait qu'elle en renfermât, mais par les allusions que le public en tirait. Elle n'était plus de l'art ou de la littérature, elle n'était plus que l'histoire domestique du temps présent, des haines, des préjugés, des coteries, souvent l'histoire des démêlés ou du libertinage des comédiennes. Le public y découpait des réponses ou des continuations aux bons mots que les bureaux d'esprit lançaient dans le monde; il y cherchait des épigrammes, des *nouvelles à la main*. Et à mesure qu'on avança dans le siècle, quand les esprits devinrent sombres et haineux, le théâtre obéit davantage à ce mépris du public pour l'art, à ce besoin d'*actualité* passionnée qui remplaçait l'amour du beau. Il livra les allusions toutes faites, et là encore l'esprit et la calomnie devinrent le seul art dramatique.

A côté de la tragédie et de la comédie, qui se mouraient ainsi, l'art théâtral avait conservé dans un autre genre quelques restes du vieil esprit français. L'opéra-comique était né d'une sorte de fusion entre le théâtre de la foire et le vaudeville, et, malgré le dédain qui depuis longtemps poursuivait de tels genres, malgré les maladroites opérations que lui avaient fait subir Fuselier et Le Sage, il gardait encore la trace de son origine, qui remontait aux *sotties* du moyen âge. Il avait conservé seul, de toutes les manifestations de la pensée au XVIIIe siècle, quelques-unes des qualités de l'esprit national,

une espèce de simplicité fine et observatrice, la naïveté, le naturel, lorsque par malheur il tomba entre les mains de Favart. Celui-ci était une sorte de bonhomme simple et facile qui, tout en tournant ses pâtisseries, s'était senti quelque verve et quelque gaieté, et il avait, comme il le dit, *broché* une douzaine d'opéras-comiques qu'il avait jugés *bons à jeter au four*. Dans le développement de son génie naturel, il avait trouvé deux chances contraires, sa femme et M. de Voisenon. La chronique assure que ces deux chances n'en faisaient qu'une, et que Favart était un parfait philosophe, non point un philosophe de l'*Encyclopédie*, mais un facile adepte de cette débonnaireté conjugale qui était alors la philosophie par excellence. Cela nous importe peu, mais il est certain que ces deux influences se liguèrent pour façonner à la mode du XVIIIe siècle le génie de Favart. Sa femme, actrice célèbre, substituait dans son jeu la finesse à la naïveté, la grimace à l'enjouement, l'art à la nature, et c'est bien là ce qu'il faut reprocher au mari. Pour M. de Voisenon, c'était incontestablement un homme fort illustre et le plus maniéré conteur du temps. Il habillait, dit-on, les poupées de Favart, qui se montra toujours grandement honoré de son amitié et le révéra comme l'arbitre du goût. Poursuivi par ces deux ennemis, ce talent simple et hardi, plein de bonhomie et de malice en même temps, devint de l'afféterie. Favart rougit de sa simplicité; tout son soin fut de prouver qu'il était capable de choses délicates, et il comprenait si peu quelle pouvait être au XVIIIe siècle la destinée de l'opéra-comique, qu'il disait *mériter les étrivières pour avoir créé ce mauvais genre*. Ce voile de mauvais goût dont il enveloppa ses instincts littéraires le rendit célèbre : on l'appela *le continuateur d'Anacréon*, un digne *fils d'Apollon*. De notre temps, ses panégyristes lui accordent un « naturel charmant, une gracieuse simplicité, une gaieté gauloise; » mais cette gracieuse simplicité est corrompue jusqu'à la moelle, et c'est ce naturel charmant qui danse dans les ballets d'opéra. Peut-être aussi serait-il temps de ne plus confondre *l'art gaulois* avec une collection de maris imbéciles, d'Agnès corrompues, d'épouses amoureuses, de baillis voleurs et de médecins ignares. Ces marionnettes éternelles ne sont que des momies arrachées de leurs niches, et souvent elles ont été tirées d'un art déjà corrompu. En tout cas, ceux qui découpent l'esprit de Rabelais ou de Molière ne représentent pas plus la Gaule que ceux qui donnent la torture à la phrase de Chateaubriand ne représentent la France. On nous assure cependant que *la Chercheuse d'esprit* de Favart est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de naïveté, et qu'elle renferme un mot sublime. Ce chef-d'œuvre de naïveté se passe parmi des paysannes qui pensent comme dans les coulisses de la Comédie-Française. Il s'agit d'une mère qui conseille à sa fille d'aller chercher de l'esprit, et la fille s'y emploie de la bonne manière : on sait, d'après La Fontaine, comment l'esprit vient aux filles. Ce chef-d'œuvre de naïveté, d'une donnée odieuse, d'une recherche continue, ne présente que cette habileté, déjà remarquée chez Boufflers, de tenir dans un équilibre adroit les mots honnêtes et les pensées obscènes. Le naturel n'y est que le bavardage de gens d'esprit déguisés en paysans, et la naïveté y est tellement envahie de grivoiserie, avoisinée de badinage convenu, qu'elle n'est plus qu'une rhétorique particulière. En somme, le XVIIIe siècle, quand il cultive la sim-

plicité, ressemble toujours à un vieux libertin fatigué de l'amour des boudoirs, qui se met en quête d'une vertu champêtre à corrompre et qui ne la trouve pas. Le diable est si malin dans les champs, l'herbe tendre si pleine d'embûches, que le XVIIIe siècle ne rencontre jamais sous le cotillon rouge que des Ninons mal peignées. Ceci est l'histoire de l'opéra-comique de Favart et de *la Chercheuse d'esprit* en particulier. Quant aux contes que cette édition sent le besoin d'attribuer à Mme Favart, ils sont incontestablement de Voisenon. C'est bien ce même style à mille facettes, énigmatique et impertinent : gaieté laborieuse, ironie obligatoire, recherche pénible des idées baroques, allusions, pointes libertines, traits d'esprit accrochés à la trame la plus absurde, prétention constante d'avancer par bonds, d'illuminer par éclairs, souvent une mauvaise fable des *Mille et une Nuits* contée par un Arétin bouffon, — c'est du pur Voisenon.

Cet esprit, dont Boufflers et ses prédécesseurs avaient fait toute la poésie, Fontenelle l'avait, depuis longtemps déjà, apporté dans la science et la philosophie. A ce titre, il méritait une place dans la nouvelle *Bibliothèque*. Fontenelle est le contemporain des musettes : toute sa rhétorique paraît faite pour être chantée avec cet accompagnement, et, il ne faut pas l'oublier quand on veut lui trouver sa vraie place dans l'histoire littéraire, il a introduit dans la prose une recherche analogue à celle que nous avons constatée dans la poésie au commencement du XVIIIe siècle. Il reconnaît avec une naïveté recommandable qu'il eut bien de la peine à n'être pas jaloux de M. de La Mothe; il avait le même droit d'être jaloux de La Fare, de Chaulieu et du madrigal de M. de Sainte-Aulaire. Il a vécu cent ans, de 1657 à 1757, et déjà dans le XVIIe siècle il préparait la littérature qui allait venir : il sert ainsi de transition entre les deux siècles, et son talent ressemble à ces teintes variées du crépuscule qui ne sont plus le jour et ne sont pas encore la nuit, mais qui paraissent prendre le jour pour le mener, et tomber avec lui, par la diminution graduée de la lumière, jusque dans la nuit. Il nous montre donc comment la littérature du XVIIe siècle tombait, par d'insensibles degrés, dans la décrépitude, et, si l'on voulait me pardonner cette mythologique comparaison, je dirais qu'il joue le rôle du Mercure antique : il conduit les ombres du grand siècle; ces élémens de corruption renfermés dans son sein, il les conduit dans le *sombre empire* du bel esprit et de la stérilité. Il est ainsi un des ancêtres de cette littérature, un des coryphées de la prose et de la poésie légères. Jamais je n'ai pu m'expliquer autrement cette étrange gloire dont il jouit de son vivant et dont Voltaire était si curieusement jaloux.

Les œuvres de Fontenelle sont parfaitement expliquées par son caractère. Égoïste et froid par prudence, facile et honnête par nature, il craignait toute inspiration de l'intelligence, comme il craignait tout sentiment de l'âme, par un soin excessif à éviter toute secousse violente. Il n'a jamais ri ni pleuré; mais il souriait toujours par mesure d'utilité sociale et de tranquille voisinage, et ce sourire composé semble avoir laissé son empreinte sur chacun de ses écrits. On a oublié, et nous oublierons aussi, ses tragédies déplorables, ses comédies et opéras-comiques au-dessous de toute critique, ses poésies pastorales et ses *Dialogues des Morts*, où ses bergers sont de si fins courtisans et ses morts de si adroits joueurs de paume qui se jettent à la tête tout un re-

cueil d'antithèses. Nous oublierions volontiers ses poésies légères, mais lui ne put jamais les oublier : c'était le genre de sa jeunesse et de son amour, et il lui fut toujours fidèle. Aussi, dans toutes ses œuvres qu'on nous offre comme des merveilles, à travers la philosophie en pointes, l'ingénieux badinage de ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, le scepticisme gracieux de son *Histoire des Oracles*, et les élégantes saillies de ses *Éloges*, à travers toute cette afféterie, ce ton précieux et maniéré, on retrouve toujours ce talent qui ne voulait point cesser d'aimer la poésie légère. Il est ce qu'on appelle un savant agréable, un de ceux-là qui mettent sous une forme ingénieuse une philosophie inutile, qui ne voient dans la science qu'une matière à déclamations plaisantes, dans la poésie que l'art de bien dire. Nous avons vu dans le bas-empire bien de ces grands hommes, seulement ils mettaient en périodes ampoulées ce que Fontenelle mettait en périodes légères. Il a fait de la morale agréable, de la poésie agréable, comme d'Urfé et Scudéry faisaient des *Cyrus*, des *Alexandre*, des *Toxartis* agréables. Et ainsi, faisant coqueter la philosophie, manéger la science et minauder la morale, il est resté un de ces écrivains si bruyans dans l'histoire littéraire, qui n'inventent rien, mais qui jouent le rôle éternel de collaborateur en mettant en beau langage les idées d'autrui.

La clarté et la finesse propres à son style restèrent les deux seules qualités de la langue française du XVIIIe siècle; mais ce n'était plus cette clarté profonde et étendue que les grands penseurs avaient trouvée et développée dans la langue, — la clarté des Pascal et des Bossuet; c'était une clarté sautillante, provenant souvent du manque d'idées et de la banalité luisante des pensées. Pour la finesse, c'était celle qui aiguise les épigrammes, brille dans le jeu de mots, parade autour de l'antithèse. Comme à toute époque de décadence, tout le travail se portait alors sur le style; pourtant la langue tendait à s'appauvrir et à se dessécher en spécialisant ou ridiculisant les mots les plus simples, les plus graves, mots devenus inapplicables dans leur sens ordinaire par l'abus de l'ironie et de l'équivoque. Le style, tout préoccupé de fuir l'amphibologie, souvent rampant, sans force ni énergie, jouait assez bien le naturel; mais en l'étudiant on le trouvait toujours, au contraire, comme en grand apparat. Seulement l'habitude des boudoirs lui avait donné une sorte de désinvolture; ce poids d'afféterie et de grâces factices dont on le chargeait, il le portait avec aisance, comme les dames du temps qui traînaient sans efforts les quatre aunes de queue de leurs robes de présentation. Thomas et Chabanon au nom de la rhétorique, les petits de l'école encyclopédique empêtrés dans les idées nouvelles et les grands mots qu'ils faisaient manœuvrer, essayèrent une réaction contre ce faux naturel; ils tombèrent logiquement dans l'effet contraire et furent empesés. Le style en effet était devenu si sec, si parfaitement momifié, pour ainsi dire, qu'il ne comportait ni pensée ni tournure différente de celles autour desquelles il s'était comme étiré, et toute idée nouvelle, grande et noble, qui intervenait, ne pouvant être assimilée par lui, produisait non pas l'ampleur saine et continue, mais la bouffissure. Ces deux sortes de styles restèrent en présence jusqu'à la fin du siècle. La phraséologie déclamatoire et empesée, née des querelles philosophiques, devint le style de cérémonie, de prédication, le style avec lequel on parlait à

l'humanité, à la postérité, à la nature, à l'Être suprême ou à la grande Catherine; il ne l'emporta définitivement qu'à la révolution, et il y a une relation douloureuse et risible entre les discours, adresses, proclamations des terroristes et le style apprêté de Grimm, par exemple, ou de tout autre des petits importans de la coterie d'Holbach. Le style clair et fin, pauvre, sec et étroit, resta le style purement littéraire, le style de l'esprit.

Enfin voici la dernière transformation de l'esprit dont nous ayons à nous occuper. Après avoir tout envahi, tout desséché, l'esprit se trouve trop à l'étroit dans les formules littéraires qu'avait imposées le grand siècle, il trouve trop lourdes même les nécessités de la poésie légère, et se considère comme opprimé par les règles constitutives des genres où il s'était introduit. Il allait se rétrécissant, comme c'est sa loi; il devenait une étincelle, et se laissait aller à cette prompte fatigue, qui est aussi son infirmité, il lui fallait un petit cadre, où ne pourraient jamais pénétrer le bon sens, la vérité simple et grande, les nobles et larges émotions du cœur. Il créa alors un genre qui n'avait ni règle ni formule, et qui, n'arrêtant pas sa spontanéité, ne dirigeant pas son développement, n'imposerait jamais la moindre contrainte à ses mauvais penchans. Il créa les *Nouvelles à la main*, petits contes, petits portraits, petites maximes. Ainsi armé à la légère, l'esprit courut aux seules choses qui eussent conservé vie et considération morales, il quitta les hommes pour attaquer les principes. Il se jeta en furieux au milieu des querelles qui agitaient la fin du siècle; il garda ce caractère que nous lui avons vu depuis la régence, tout en s'imprégnant du génie encyclopédique ou politique, et il engendra Chamfort et Rivarol. Il devint amer et haineux, et ne respecta plus rien, ni les vérités les plus apparentes, ni les plus assurés fondemens de la société, ni les lois les plus vénérées dans l'ordre de la politique, de la morale et de la religion. Il faut que l'esprit finisse ainsi; comme toute chose, il va à l'extrême, et son extrême, qu'il passe de la finesse à l'ironie, de l'ironie à l'épigramme, son extrême, c'est la haine. C'est là que conduisent nécessairement la légèreté, le scepticisme, le mensonge, tous ces mauvais instincts dont il a besoin pour plaire et se développer.

Le malaise de l'intelligence, les irritations, les doutes amenés par les querelles philosophiques, avaient encore avivé cette tendance de l'esprit, et après cette exagération de rire il y avait eu, logiquement du reste, réaction en sens inverse. Pourtant là encore et surtout, l'intelligence conserva cette nature fiévreuse, ce quelque chose de *convulsif* qui est caractéristique dans ce siècle. L'esprit avait, lui aussi, ses vapeurs : agacé et agaçant, susceptible, insolent et faux, net et piquant, on se le figure maigre, hargneux, et presque épileptique. Il semblait que dans toutes les têtes fiévreuses de ce temps toute nouveauté, toute nouvelle forme de littérature, se présentât avec le caractère d'une épidémie. Peut-être l'esprit possède-t-il cette étrange influence épidémique qu'on a remarquée dans les convulsions corporelles. Au XVIIIe siècle au moins il en était ainsi : l'esprit se gagnait.

L'engouement pour les mémoires judiciaires avait succédé à l'engouement pour les dissertations philosophiques, puis les philosophes avaient essayé de diriger l'intelligence vers la politique. Ils avaient proposé des sujets politiques pour les prix d'académie, l'amour des brochures politiques s'en était suivi;

mais dans la société comme dans la littérature la plupart des intelligences n'y avaient acquis que l'apparence de la gravité, tout au plus la bonne volonté de la réflexion : on y avait gagné l'*Encyclopédie des Dames*, et guère autre chose. On raisonnait fort, mais à la volée; on rabâchait les théories entendues çà et là. L'esprit était devenu moins évaporé sans être moins faux, et de même que l'homme à la mode de *petit-maître* s'était fait *élégant*, c'est-à-dire aussi fat, mais plus calme, plus étudié, moins vif et moins abandonné, l'*esprit* à son tour avait recherché des allures moins frivoles; mais il n'avait pris de la philosophie que sa perruque. Il fallait toujours aiguiser des phrases, se faire lire comme d'Alembert « à force de subtilités, contourner ses expressions et habiller les pensées les plus communes sous forme épigrammatique, » ou bien, comme Chamfort, on cherchait à étonner par une sorte d'observation qui simulait la profondeur, et qui n'était qu'un rapprochement inusité entre deux idées vulgaires rendues dans une phrase arrogante et saccadée.

En somme, au commencement du siècle, on parlait des riens avec importance; à la fin, on parlait des choses graves sans guère les comprendre; le bel esprit prétentieusement empesé et profond avait remplacé le bel esprit prétentieusement leste et pimpant; La Louptière et Dorat étaient devenus Rivarol et Chamfort. La philosophie l'emportait sur la cour, les rubans étaient vaincus par la chimie amusante, et la poésie légère par les romans traduits de l'anglais. C'était là que l'esprit avait mené la nation française, à copier l'Angleterre, habits, idées, littérature, et cet esprit qu'on nous donne comme l'esprit français, comme le cachet de notre nature, la qualité exclusivement nationale, n'avait pu nous mener qu'à l'imitation des modes d'un autre pays. On sait quelle fut la fin de cette corruption; déjà, et avant la terreur, l'esprit avait été puni dans son orgueil, si je puis dire, et d'une étrange manière. Nous avons vu la poésie légère donner à cet esprit une activité puérile en dehors du sens commun, de la vérité morale et littéraire; elle avait ainsi complétement préparé l'intelligence aux fausses théories du *philosophisme*. Puis cette fièvre malsaine et continue de l'esprit et de l'imagination, cet égarement de l'intelligence, avaient bouleversé toutes les notions instinctives du bien, jeté toutes les consciences hors de la droiture, de la réflexion calme, et enfin avaient entraîné toutes les âmes vives, tous les cœurs ardens, vers un amour insensé du bizarre, du mystérieux et du surnaturel. Depuis les miracles des jansénistes, les étranges folies des convulsionnaires, jusqu'au charlatanisme des Cagliostro, des Mesmer et des Casanova, le XVIIIe siècle n'avait échappé à aucune hallucination. La magie et la cabale publiaient à voix haute leurs étranges promesses. Toutes ces folies de l'orgueil de l'homme, tous ces restes de l'idolâtrie que le christianisme n'avait point détruits et ne détruira point, car ils sont la puissance du mal ici-bas, les incantations, les apparitions, les divinations, toutes les sorcelleries avaient vu renaître les plus beaux jours de leur influence, et cette insensée préoccupation du monde surnaturel paraissait la seule activité morale de cette société, quand on entendit les premiers grondemens de la tempête qui devait emporter tous ces rêves. C'est ainsi que Dieu avait défendu la foi contre les témérités philosophiques, en jetant les disciples des faux philosophes en pâture à toutes les superstitions dont le moyen âge lui-même avait eu horreur, et c'est ainsi

qu'il avait défendu l'intelligence, la réflexion et le bon sens contre l'esprit, en faisant de cette société ivre d'esprit la proie facile de toutes les nouveautés, de tous les mystères, de toutes les utopies.

III.

Tel est donc le triste côté du XVIIIe siècle que nous présente la *Bibliothèque de l'esprit français*, et il nous est maintenant facile de voir quelle position doivent occuper dans la littérature actuelle ceux qui vont chercher leurs inspirations au milieu de cette corruption littéraire. Certes, nous ne voulons les accuser ni d'avoir formé une école, ni d'avoir montré une idée ou indiqué un but, nous reconnaissons aussi qu'ils n'ont perverti aucun esprit digne de meilleures inspirations, et qu'il faille regretter de voir engagé dans d'aussi mauvaises voies. Ils se contentent de continuer assez pauvrement une décadence, celle du XVIIIe siècle, et ils ne sont à vrai dire qu'un de ces cent rejetons sortis, à peine viables, de la précoce vieillesse de l'école romantique.

Comment ces deux décadences, avec des origines si différentes et des principes si distincts, ont-elles pu se rencontrer? Ce serait une histoire assez triste à faire. Nous en laisserons le soin à ceux qui, dans un but de curiosité plutôt que d'utilité, s'amuseront à lever les voiles dans lesquels la médiocrité s'est cachée au XIXe siècle. Pourtant il semble qu'on pourrait généraliser ainsi cette histoire, qui est celle de presque tous les écrivains médiocres de ce temps-ci. Un nouveau chef-d'œuvre apparaît construit d'après une inspiration jusqu'ici inconnue ou alors oubliée; quelques grandes intelligences se sentent émues par la même inspiration, et elles produisent des œuvres qui, tout en montrant une analogie de physionomie, portent le cachet de leur originalité propre; les esprits vraiment philosophiques cherchent et analysent la loi de cette inspiration nouvelle. Jusqu'ici, tout est bien, et c'est ce que nous avons vu au commencement de notre siècle; mais arrive la foule des disciples : ce sont tous des esprits absolument médiocres, mais relativement élevés, c'est-à-dire un peu au-dessus du niveau qui pèse sur leur entourage. Ils se hâtent d'organiser, en une rhétorique aussi implacable que celle qu'on vient de détruire, cette nouvelle idée, cette œuvre qui vient d'entrer dans le monde; chacun, selon la tendance et l'instinct de sa médiocrité, s'empare d'une phrase de la pensée nouvelle, s'y cantonne et y bâtit un petit système, une petite tyrannie. Ceux qui se contentent de regarder l'extérieur des choses, des hommes ou des idées, ceux qui sont amoureux de la forme, ceux-là poussent tout simplement les créations du maître, les caractères qu'il a inventés, dans de nouveaux habits : ils cachent les pensées d'autrui sous la cape espagnole, sous le *peplum* antique, ou dans le burnous oriental; mais, quand les capes, les *peplum*, les burnous sont usés, quand il se trouve pourtant encore parmi ces disciples d'autres esprits faciles en qui l'imagination travaille assez pour les agiter du désir de l'art, sans pouvoir leur en communiquer la puissance, — ne faut-il pas alors que ces esprits cherchent, non quelque vérité, non quelque grande et féconde pensée, non quelque vivant caractère, mais quelque nouveau vêtement, pour y cacher les idées de

tout le monde et les caractères à la mode dans la littérature? Si ceux qui font cette recherche joignent à cette bonne volonté d'imitation l'amour de la fadeur, des couleurs tendres, du gracieux bavardage, ne trouveront-ils pas dans le XVIIIe siècle, comme Cendrillon dans le palais de sa marraine, toute une garde-robe qui leur ira à ravir?

Telle est l'origine de la littérature qui va chercher ses inspirations dans la décadence du dernier siècle. Cette littérature, comme on voit, n'est qu'un voile particulier dont s'enveloppe une particulière espèce d'esprits médiocres, d'imaginations débiles, mais flexibles et impressionnables à la manière des imaginations féminines, et c'est en dernière analyse la poésie légère qui voudrait n'être plus légère, la littérature fugitive qui se prend au sérieux. Presque toute l'activité de ces esprits consiste à découper des miniatures dans notre littérature ou dans celle du siècle dernier, et à les revêtir des habits du siècle auquel elles n'appartiennent pas. Dans leur plus haute ambition, ces écrivains veulent mêler la fantaisie sensualiste du XIXe siècle au matérialisme brutal du XVIIIe siècle, et l'on peut prévoir qu'ils parviendront tout au plus à jeter dans le monde littéraire une nouvelle espèce de courtisane qui portera dans sa coiffure, sans pouvoir l'introduire dans le cœur, la coquetterie purement extérieure et libertine du XVIIIe siècle à côté de la coquetterie sentimentale et passionnée du XIXe. C'est toujours ainsi la même méthode, la phraséologie la plus exaltée, la plus tourmentée de l'école romantique en ses mauvais jours, ornant les caractères les plus secs et les plus fades du dernier siècle, c'est-à-dire la tentative extravagante de mêler deux siècles tout différens en les joignant par leurs côtés les plus accusés. Jusqu'ici, ils ont meublé fort joliment quelques boudoirs, et ils ont publié, en l'appelant naïvement l'*esprit français*, la *bibliothèque* que nous savons. Ils semblent y avoir voulu inaugurer, dans les préfaces, une nouvelle espèce de biographie qu'on pourrait appeler le *roman biographique*, et une nouvelle sorte de critique où il y aurait plus de meubles que de raisons, plus de mouches que d'idées. Les déclamations du roman contemporain et les banalités de l'école descriptive y joueraient le rôle de l'histoire et de la philosophie. La seule idée saisissable que présente cette littérature, c'est l'adoration naïve et ébahie qu'elle montre pour l'*esprit;* nous avons vu à quelle sorte d'esprit elle adresse son hommage, et nous tenons pour certain qu'il y a plus d'esprit vraiment français dans *l'Avocat Pathelin* que dans tout ce XVIIIe siècle qu'elle nous a présenté. Après tout, ce n'est pas l'esprit qui dirigera notre littérature, si elle doit avoir quelque avenir; l'esprit n'est point fécond, il ne crée rien; il est une arme, non un germe; quand il est une puissance, c'est une puissance de mort, et il n'est à l'aise que dans les époques où la raillerie et le scepticisme gouvernent les instincts de tous. C'est la muse venimeuse; on ne l'adore que dans les siècles de décadence et de destruction, car c'est lui surtout qui est propre à faire des ruines, et c'est vraiment grande pitié quand Dieu l'envoie au milieu d'une société, car il est l'ennemi des deux seules choses qui fécondent et conservent en ce monde : la foi et le sacrifice. Ces graves observations ne s'adressent pas aux écrivains dont nous venons de parler, et nous savons qu'ils n'ont d'autre droit à l'héritage spirituel même des Voisenon et des Duclos que leur bonne volonté.

Néanmoins, et c'est pour cela que nous avons jugé si sévèrement cette littérature du XVIIIe siècle et ceux qui tentent de la reproduire, il y a dans cet esprit, dans ces œuvres du siècle dernier, quelque chose, nous l'avons vu, qui flatte la paresse, tous les mauvais instincts de l'intelligence et du cœur, et cette littérature peut être particulièrement dangereuse à cet instant du XIXe siècle où nous sommes arrivés. Si nous étions à une de ces époques pleines d'enthousiasme, où toutes les intelligences marchent en avant vers un but certain qu'elles aperçoivent; si les cœurs étaient fiers, les doctrines respectées, la poésie vivante, nous pourrions nous contenter de prendre en pitié de tels modèles et de tels efforts; mais cette fièvre passionnée, qui avait saisi le commencement de notre siècle, s'est éteinte : nous sommes arrivés à un moment d'hésitation et de trouble, nous attendons et nous espérons. C'est alors, pendant ce temps de fatigue et ce travail de germination, que les plus mauvaises images sont dangereuses, et que les plus absurdes modèles exercent pourtant quelque influence. Aussi, quand je pense à tout ce prosélytisme d'idylles, de bouquets à Chloris, d'épigrammes et de jeux de mots, à toute cette dépravation morale dont on étale de si arrogans exemples et de si vaniteuses guenilles; quand je vois aussi que les circonstances sont favorables à une telle littérature, je me dis qu'il ne faut point tant mépriser M. de Bièvre et Dorat, et je crains que cette décrépitude de l'autre siècle ne trouve en ce moment des élémens semblables à elle, qui la reconnaissent, la protégent, la réchauffent, et qu'il ne provienne de là quelque monstrueux mélange.

La science est le repos de la poésie, nous le savons, et quand après les momens d'exaltation intellectuelle, les intelligences fatiguées se découragent, et veulent s'endormir dans leur épuisement, c'est l'étude, et l'étude de l'histoire, qui les secourt, qui les ramène doucement à l'ardeur, à l'énergie, à l'amour de l'art. La critique alors a un grand rôle à remplir, et ce n'est pas sans utilité pour la poésie elle-même qu'elle lui parle des temps passés; mais aussi ce n'est pas dans la vieillesse d'une rhétorique que la critique doit chercher des monumens, des modèles et des enseignemens. C'est à la source du génie national qu'il faut remonter, non pour y trouver des imitations à faire et des pastiches, mais pour y voir se développer ce génie dans toute son indépendance, pour y reconnaître les vraies traditions de cette destinée que Dieu a confiée à la race française, pour y retrouver surtout notre caractère dans toute sa vérité, au milieu des grandes œuvres, des grandes pensées et des grandes vertus qu'il a produites. C'est là l'œuvre importante et utile de la critique. C'est par là qu'elle servira aussi la poésie, en la débarrassant de tous ces liens de convention qui l'ont enserrée depuis tant de siècles, en lui déblayant la seule voie où elle ait jamais trouvé la grandeur et la durée : la voie de l'indépendance, de la morale et de la foi.

C. D. D'HÉRICAULT.

LES PÊCHEURS.

I.

LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatiens de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
Tout était bleu, le ciel et la mer; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages,
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce hâvre de Vannes,
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesans, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet et l'autre un aviron;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
Du porc salé, du vin, — et durant les adieux
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.

Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,
Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes.

Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labeurs et de longues années :
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon,
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon?
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfans jouer au bord des vagues,
Et ceux qui tout le jour le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,
Savourent leur jeunesse, au reste indifférens.
Alors, pour éclaircir le front de leurs parens,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce.

I.

Ah! quel bonheur d'aller en mer!
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

II.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,

Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

III.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur,
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur!
Sauvez-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

IV.

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

V.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VI.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière;
Sans craindre la mer et le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille;
Allons! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail;
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parens étaient joyeux d'entendre.
La barque cependant au large s'en allait;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

II.

LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,

La femme du vieux Coulm (1), vieille aussi, murmurait,
Comme pour épancher quelque étrange secret :

I.

« Je te brave, tempête! Ici, je ferai seule
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,
L'Océan dut courber sa tête de lion.

II.

Travaille, mon balai, travaille! Il est des charmes
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents
Insensés et les flots d'épargner nos enfans.

III.

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,
Ni sorcière; je suis une femme chrétienne :
Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,
Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

IV.

Travaille, mon balai! Par des vertus pareilles
Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles;
Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,
Et vous, mes trois enfans, vous serez dans mes bras! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,
La foule se pressait, muette, épouvantée,
Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,
Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de crouler,
Chacun priait; les mains échangeaient des étreintes;
La superstition faisait taire les craintes.
Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,
Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :
— « Mon père, est-ce bien vous? Parlez vite, mon père! »
D'autres : — « Avez-vous vu mon fils? Et vous, mon frère? »

(1) Abréviation de Colomban.

— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,
Suis-je veuve? » — La nuit dans cette anxiété
Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.
Grâce à Dieu cependant vinrent toutes les voiles;
Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs
Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage!
Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,
Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,
Vers le sud, tu jetais une incantation :

I.

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,
Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :
Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,
Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

II.

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,
Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,
Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,
Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

III.

Allez contre les vents, allez, sainte poussière!
Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière:
Des marches du portail aux marches de l'autel,
Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

IV.

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,
Les pèlerins vivans et les morts nos ancêtres;
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils ! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle;

La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous ! »
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,
Heureuse elle embrassait toutes ces chevelures.

III.

LE CHANT DES QUÊTEURS.

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.
La poitrine en sueur et toute haletante,
Ils sont là vingt batteurs sous la chaleur ardente,
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,
Se lever, retomber douze fois par minute !
L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.
Chez les filles aussi, quel feu ! quelle prestesse !
Les épis sentent bien leur force et leur adresse ;
Puis de longs cris de joie au départ, mais d'abord
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,
Reste des temps passés, et de chênes énormes,
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été ;
Partout c'est le bon air, le travail, la santé, —
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve,
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans) ;
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfans ;
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre ;
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,
Pauvres gens, un malheur, hélas ! vous conduit-il ? »
Le barde mendiant qui leur servait d'escorte
Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

I.

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,
A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :

Hélas! c'est une épreuve dure!
Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

II.

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi
Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi;
Mais allez, allez à vos frères;
Misérables, montrez sans honte vos misères. »

III.

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons;
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.
Devant ces débris et ces rames,
Oh! que la charité, frères, touche vos âmes!

IV.

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras;
Aidons-nous les uns et les autres :
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V.

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,
Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,
Descendez tous vers nos cabanes,
Venez, grands et petits, paysans, paysannes!

VI.

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots :
Vous labourez la terre, ils labourent les flots;
Nous rebâtirions vos chaumières,
Notre barque n'est plus, entendez nos prières!

VII.

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs;
Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs :

Au chant harmonieux et triste
Quel est le cœur breton et croyant qui résiste? »

— « Ah! reprit le fermier déjà plein de pitié,
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture,
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus;
Qu'il tombe! Façonnez dans le tronc et les branches,
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.
Bien rare est notre argent; mais de l'autre saison
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison;
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,
Nous prîrons le matin et nous prîrons le soir.
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste
Il n'est cœur de Breton, de croyant qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,
Aux longs remercîmens ajoutaïent leurs adieux,
Les prenant par la main, le maître de la ferme,
Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,
Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,
D'échanger entre amis quelques joyeux propos;
Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes
Se taisent; midi sonne, et sur les nappes d'herbes
On dresse le repas, espoir des travailleurs;
De si rudes efforts par ces grandes chaleurs
Épuisent l'homme : il faut réparer la nature :
Double besogne a droit à double nourriture.
Oh! sentez-vous fumer et la soupe et le lard?
Quel cidre frais et clair! Prenez-en votre part.
Près de moi les enfans! Ici les bonnes mères!
Pour l'heure, mes amis, trève aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel
Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.
O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne!...

Encor! — Six mois venus, de rechef attablés,
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés

Dans un ample repas gaîment vidaient leurs verres.
Cette fois la maison qui recevait les frères
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :
Le recteur, invité comme un père, arriva
Présider au festin; puis, quand tout s'acheva,
Il marcha vers le port en long surplis de neige :
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortége;
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,
Et chacun, à la voir passer si radieuse,
Disait avec amour : Oh! la religieuse!
La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier;
Le mousse fièrement portait le bénitier;
L'encensoir au novice; enfin, selon le rite,
On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,
Et cent voix appelaient la divine bonté
Sur la barque de chêne, œuvre de charité.
Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,
Criant aux campagnards qui leur disaient : courage!
« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,
Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »
Et les rames en main, oubliant leur souffrance,
Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Cantique doux et fort, qui les menez sur l'onde,
Accompagnez partout les voyageurs du monde!
Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger!
Qu'ils regardent le but plutôt que le danger!
Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime
Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1853.

De toute manière, il faut donc que l'attention publique, en certains momens, se concentre sur un point et s'absorbe dans une inquiétude, dans l'attente de quelqu'un de ces événemens qui dominent tous les autres et résument une situation. Quand ce n'est point à l'intérieur, c'est à l'extérieur; quand ce n'est point une de ces secousses révolutionnaires qui mettent en doute l'ordre général des sociétés, c'est un de ces incidens qui viennent mettre à l'épreuve la fragilité de la paix et de l'équilibre occidental. Un courrier qui arrive avec un message imprévu va faire osciller la Bourse, ce thermomètre des émotions, des espérances, des perplexités, et souvent des crédulités de l'opinion. Quelle est la préoccupation unique sous l'empire de laquelle tout le monde a vécu depuis quelques jours en Europe? On le sait déjà, c'est la préoccupation de l'affaire d'Orient et du caractère nouveau qu'elle a semblé prendre tout à coup par la mission du prince Menschikoff à Constantinople. Ce point noir qu'on pouvait voir, dans ces derniers temps, monter à l'horizon, s'est soudainement transformé en un nuage presque menaçant. Les nouvelles étaient attendues chaque matin avec anxiété. Quel était le secret de cette mission extraordinaire du représentant du tzar? Sous une forme ou sous l'autre, le prince Menschikoff ne portait-il point la parole suprême de déchéance pour l'empire ottoman? L'anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs n'allait-il pas voir finir, à cinq siècles de distance, la domination de cette race toujours campée en Europe, selon l'expression de M. de Bonald? Quelle serait l'attitude des autres puissances? La flotte russe, en cinglant de Sébastopol, n'allait-elle point se rencontrer avec la flotte anglaise mandée de Malte, et avec les vaisseaux français partis de Toulon? On va loin dans cette voie. Qu'il y ait eu dans tous ces récits, dans toutes ces hypothèses, des exagérations singulières, on n'en saurait douter, on ne peut même s'en

étonner, d'abord parce qu'il est dans la nature de cette affaire, par les complications et le mystère qui l'environnent, d'éveiller les suppositions, les conjectures, les commentaires de toute sorte, ensuite parce qu'il n'est rien de tel que de ne point savoir le vrai des choses pour tout imaginer; mais la part de l'exagération convenablement faite, il n'en subsiste pas moins un fond très réel, il n'en reste pas moins un intérêt de premier ordre qui survit aux émotions passagères. Tout ce qui peut ramener la mission du prince Menschikoff à des proportions plus simples, tous les arrangemens dictés par le désir et le besoin de la paix, ne sauraient empêcher qu'il ne s'agite là cette question redoutable du démembrement plus ou moins lointain d'un empire, et d'un déplacement profond dans l'influence et la situation réciproques des puissances occidentales. Depuis plus d'un demi-siècle que cette question est née pour l'Europe, et qu'elle se représente périodiquement, on peut dire que chaque fois elle prend un aspect plus décisif et plus menaçant. Chose bien simple : plus on va, plus les faits se précipitent, plus la dissolution de l'empire ottoman se manifeste comme une inexorable fatalité, et plus aussi les convoitises se pressent et les ambitions se dessinent. Il est des momens où cette question semble s'assoupir; il en est d'autres où il suffit d'un souffle pour la réveiller et la montrer dans ce qu'elle a de saisissant et de formidable.

Autant qu'on en puisse juger, quelle était en réalité la véritable nature des complications récentes, et comment sont-elles nées? Le point de départ, ou plutôt le prétexte, semble avoir été ce qu'on a nommé la question des lieux saints. Les réclamations de la France étaient certes on ne peut plus simples; elles se fondaient sur des stipulations formelles, sur des traités qui datent de plus d'un siècle, pour revendiquer un droit sur quelques sanctuaires de la Terre-Sainte. Les réclamations n'allaient pas même à la limite du droit, et on peut ajouter que les concessions du gouvernement turc sont loin d'avoir atteint la limite des réclamations. Dans tous les cas, ce n'est point sérieusement que la France eût pu être soupçonnée de préméditations usurpatrices; mais c'était assez pour qu'à côté de l'influence latine faisant un effort pour renaître, l'influence grecque, bien autrement active, bien autrement prépondérante, cherchât à se faire sentir parmi les populations chrétiennes de l'Orient. De là, pour la Turquie, une série d'inextricables embarras. Dans ces derniers temps, ç'a été un autre incident à l'occasion du Montenegro, que le gouvernement turc avait fait maladroitement envahir par son armée. L'Autriche a choisi ce moment pour faire parvenir à Constantinople un ensemble de réclamations par lesquelles elle demandait l'évacuation du Montenegro par les troupes turques, l'internement de tous les réfugiés et des renégats, des indemnités pour des sujets autrichiens lésés dans leurs intérêts, la possession de deux ports dans l'Adriatique, la répression de sévices exercés contre des chrétiens de la Bosnie. Il pouvait y avoir de la justice dans plus d'un grief de l'Autriche; mais la mission du comte de Leiningen ne laissait point que d'être étrange. Ce n'était point une négociation, c'était une sommation sans réplique, un ultimatum hautain. Le divan n'a pu que plier la tête devant la menace, et comme rien ne vient à point à ceux qui tombent, les troupes turques ont réussi encore à se faire mettre en déroute dans leur

retraite du Montenegro. Le succès du comte de Leiningen est venu frayer la route à l'envoyé russe. Tout était plus menaçant encore ici, et la qualité du personnage, ministre de la marine du tzar, allié à la famille impériale, et le mystère qui enveloppait sa mission, et l'appareil dans lequel il mettait le pied sur le sol turc. Le prince Menschikoff est arrivé à Constantinople venant de passer en revue un corps d'armée et la flotte russe, accompagné d'un amiral et d'un général, pourvu d'immenses moyens d'action; une somme considérable, dit-on, est mise à sa disposition en dehors des frais de son ambassade. On n'a point manqué de soulever sur son passage l'enthousiasme des Grecs de Constantinople, de telle sorte qu'on pouvait très certainement se demander quel était le véritable souverain, le sultan ou le représentant du tzar? Ce qu'il y a à observer en outre, c'est que, par hasard ou autrement, cette mission se trouvait coïncider avec l'absence des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Le premier acte du prince Menschikoff a été de provoquer la retraite du ministre des affaires étrangères de la Porte. Quant au but réel de sa mission, on n'en sait rien même encore. On a pu présumer tout d'abord seulement qu'il s'agissait de la revendication du protectorat de tous les chrétiens de l'Orient. Or, comme les chrétiens forment une population de onze millions d'âmes en Europe contre moins de trois millions de Turcs ou plutôt de musulmans, il est facile de voir que la véritable puissance dans l'empire allait changer de mains. De là cette subite terreur qui est née à Constantinople et l'émotion qui a gagné l'Europe avant même que l'ultimatum du prince Menschikoff ne fût connu. Quelles sont les conditions que l'envoyé de la Russie est chargé de faire prévaloir? On ne saurait le dire; toujours est-il qu'elles ne semblent point aussi extrêmes qu'on l'a pu craindre. Il ne s'agirait plus, assure-t-on, que de la question des lieux saints, et on parle même d'une conférence qui pourrait s'ouvrir à Constantinople. Il resterait alors à se demander comment s'explique la nature extraordinaire de la mission qui a pu à ce point émouvoir l'opinion européenne.

Ce qu'il y a de plus grave en effet, ce n'est point le nombre ou la portée des réclamations du prince Menschikoff, que nous ne connaissons pas, et qui peuvent être en réalité très modérées : c'est le caractère même de cette mission. Indépendamment de tout effet matériel immédiat, la Russie semble avoir voulu surtout produire un effet moral. Elle a voulu en même temps attester sa présence à Constantinople aux yeux des populations orientales et éprouver l'opinion de l'Europe. C'est un de ces coups hardis tentés au milieu de la paix, et sans l'enfreindre en apparence, pour savoir la mesure de ce qu'on peut faire. Qu'importe que la Russie n'aille point en ce moment au bout de sa pensée? Elle a atteint le seul résultat auquel elle aspirait sans doute : elle a frappé l'imagination publique, elle a tenu pendant quelques jours le monde en face de cette idée de sa présence à Constantinople. Ce qu'il y a de plus sérieux encore, c'est qu'après la mission du prince Menschikoff bien plus qu'après la mission du comte de Leiningen, l'empire ottoman n'est plus qu'un nom, son indépendance n'est plus même une fiction respectée dans un intérêt conservateur, et le malheur est que l'empire turc porte la juste peine de ses vices et de sa corruption. Impuissant à vivre, impuissant à se rajeunir, il se heurte de toutes parts à des impossibilités. Après

un demi-siècle d'efforts de l'Europe pour soutenir ce vieil édifice, la Turquie en est encore à se débattre au milieu de la misère, des violences, des révoltes permanentes, de la barbarie, sans même accepter ce qui pourrait rattacher ses intérêts aux intérêts de l'Europe. Puisqu'il en est ainsi, dira-t-on, n'est-il point préférable qu'une puissance plus régulière succède à cette domination inintelligente? N'est-il point naturel que la Russie, qui vit déjà en communauté de religion avec les populations grecques de l'Orient, tende à les absorber politiquement et à reprendre possession de Sainte-Sophie? Il est sans doute de l'intérêt de la Russie de le dire : c'est sa politique et son ambition de prédominer en Orient. Aller à Constantinople est une sorte de vocation pour elle, comme on dit dans un certain langage mystique, et c'est une vocation très compréhensible. Il y en aurait bien d'autres de ce genre dans le monde; mais la question est de savoir si l'Europe peut voir tranquillement les progrès de cette formidable puissance, dont la disproportion est déjà si notoire avec celle des autres états, dont la protection est un péril pour ceux-là mêmes qui ont à l'invoquer. C'est à l'Autriche, qui semble seconder la Russie, de réfléchir sur cette situation et de se demander si, après s'être montré comme le pape grec à Constantinople, le tzar ne peut pas agir quelque jour en empereur slave vis-à-vis des Slaves autrichiens.

D'ailleurs ne se fait-on pas quelque illusion lorsqu'on représente l'empereur de Russie comme exerçant une influence religieuse souveraine sur tout le monde chrétien de l'Orient? Le tzar est-il aussi unanimement qu'on le dit salué pape par toutes ces populations? Il y a au contraire parmi elles une tendance, manifestée par plus d'un fait, à se soustraire à un sceptre religieux unique. La vérité est que ces populations ont besoin de protection vis-à-vis de la Turquie, et qu'elles se rattachent à qui les défend. Elles se rattacheraient à la France et à l'Angleterre, si celles-ci les protégeaient, ce qui ne veut point dire que la France ait aucune conquête à méditer de ce côté; cela veut dire qu'une question de ce genre, quand elle se pose, n'est la propriété d'aucune puissance en particulier : sa solution appartient à l'Europe tout entière agissant en commun. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces complications, c'est l'attitude de l'Angleterre. Si l'Angleterre prend déjà son parti des desseins de la Russie, nous sommes un peu loin du temps où le glorieux Pitt disait qu'il ne fallait pas faire à un homme l'honneur d'entrer en discussion avec lui dès qu'il mettait en doute l'indépendance de Constantinople. Si elle sait ce qu'elle fait, comme cela n'est point douteux, si elle a d'avance marqué ce qu'elle considère comme une satisfaction suffisante à ses intérêts, c'est une raison de plus pour la France de ne point régler absolument sa politique sur la politique anglaise. Et cependant il est très vrai que l'union des deux pays est la plus forte garantie de la paix de l'Europe aujourd'hui. Il y aurait un intérêt de premier ordre, en face de ces questions redoutables qui surgissent, dans cette unité de vues et de politique dont parlait récemment l'empereur en répondant à une députation de la Cité de Londres chargée de lui remettre une adresse très pacifique signée par quatre mille négocians anglais : manifestation singulière de la part du commerce britannique, surtout dans un moment comme celui-ci, au lendemain même de l'émotion causée par l'affaire d'Orient!

Voilà donc une des difficultés qui ont un moment plané sur l'Europe en ces quelques jours que nous venons de traverser. Cette complication est entrée aujourd'hui, nous le disions, dans une voie nouvelle, voie de pacification et de conférences où la France a très certainement une politique à maintenir et à sauvegarder. Son influence extérieure y est attachée, et par là c'est sa situation dans le monde qui est en jeu. Quant à l'intérieur, là aussi il est évidemment des questions qui, par les intérêts auxquels elles touchent, par le retentissement qu'elles ont dans les esprits et dans les consciences, s'élèvent naturellement au-dessus de toutes les autres. On sait les incidens récemment survenus dans ce qu'on pourrait appeler notre état religieux. Condamnation prononcée par Mgr l'archevêque de Paris contre un journal, recours devant le saint-siége, débats irritans au sein de l'épiscopat lui-même, conflits d'opinions et de tendances, tout cela est aujourd'hui soumis à l'autorité du souverain pontife, qui vient de nommer une commission composée de plusieurs prélats, parmi lesquels se trouve le cardinal Antonelli, pour émettre un jugement sur le journal *l'Univers*. Si ces démêlés ont une importance réelle au fond, c'est surtout par la situation qu'ils caractérisent, par les tendances qu'ils révèlent, par tout un mouvement dont ils sont l'expression, mouvement bien plus profond que des polémiques sans durée, et qui touche parfois aux conditions les plus vitales, les plus essentielles de la société. Il s'est produit dans ces derniers temps assez de symptômes de ce travail singulier et ardent; mais la question religieuse vient de prendre une face nouvelle dans un débat qui s'est ouvert récemment. Il ne s'agirait de rien moins que d'un changement radical dans une des dispositions fondamentales de notre droit civil concernant le mariage. C'est M. Sauzet qui livre cette pensée à la discussion dans une brochure publiée sous le titre de *Réflexions sur le mariage civil et le mariage religieux en France et en Italie*. L'honorable ancien président de la chambre des députés fait aujourd'hui avec une brochure le bruit qu'il n'a point fait le 24 février; il profite des loisirs qu'il a contribué à se créer, comme bien d'autres, dans ce terrible vide fait devant une poignée de révolutionnaires, pour rechercher en Italie les réformes dont nos lois sont susceptibles. On sait quelle est aujourd'hui la législation française : elle institue le mariage civil en dehors de toute consécration religieuse; elle ne prescrit rien même à l'égard de celle-ci, elle en est simplement indépendante. Elle repose sur deux principes, la séparation des pouvoirs et la liberté de conscience. D'une part, la société règle par son autorité propre un des actes les plus importans de la vie civile; de l'autre, elle laisse à chacun le soin de faire consacrer religieusement son union. Faut-il maintenant changer cette législation en subordonnant le mariage civil au mariage religieux et en rendant celui-ci obligatoire? La société le doit-elle, et cela est-il utile à la religion elle-même? En outre, une longue pratique de la législation actuelle fait-elle éclater manifestement la nécessité de cette réforme? Ce sont là malheureusement des points trop peu approfondis dans la brochure de M. Sauzet. Quand la loi civile règle un acte comme le mariage, quel est son devoir à l'égard de la loi religieuse? Elle lui doit de ne point être une infraction essentielle au principe religieux du mariage. Or ce principe, c'est incontestablement l'indissolubilité, et cette indissolubilité est inscrite dans la loi française. L'indis-

solubilité est comme le trait d'union des deux mariages, aujourd'hui indépendans l'un de l'autre; c'est leur caractère commun. D'ailleurs la jurisprudence, les mœurs, ne viennent-elles pas perpétuellement à l'appui de cette puissance mystérieuse que le principe religieux exerce sur la loi civile sans l'asservir? Aucun article du code n'interdit le mariage des prêtres, et cependant la jurisprudence ne le sanctionne pas. Qu'on observe les mœurs d'un autre côté : existe-t-il beaucoup de mariages purement civils? Les indifférens eux-mêmes ne viennent-ils pas réclamer la sanction de l'église? Nous savons bien que M. Sauzet tire justement de là un argument : il montre la loi muette, dépourvue de toute pensée d'une sanction divine, et les mœurs au contraire invinciblement soumises à cette prescription universelle du mariage religieux, d'où il conclut que la loi n'est point l'expression des mœurs. Mais en réalité ceci n'est que spécieux; quand on juge de plus haut la loi, la jurisprudence, les mœurs, tout cela se complète et se confond pour donner la mesure de ce qu'est une institution dans une société bien organisée, et nous avons le droit de dire que dans la société française le mariage, tel qu'il existe, tel qu'il ressort des mœurs, de la loi, de la jurisprudence, n'est nullement en contradiction avec le principe religieux.

La loi civile est indépendante, avons-nous dit, de la loi religieuse, voilà tout, et elle ne peut être autre chose dans une société où la liberté des cultes existe. Quand on dit qu'elle est athée, pense-t-on qu'on l'aurait beaucoup améliorée lorsque, par l'obligation du mariage religieux, elle se trouverait faire tour à tour profession de catholicisme, de protestantisme, de judaïsme? N'est-ce point alors qu'elle pourrait être justement suspecte par cette promiscuité de tous les cultes? Mais ceci n'est encore qu'un inconvénient. M. Sauzet et M. de Vatimesnil, qui s'est fait l'appui de cette proposition, sont assurément d'habiles jurisconsultes; ont-ils réfléchi cependant aux innombrables difficultés qui pouvaient naître de cette confusion nouvelle du droit civil et du droit religieux? Quand ces difficultés se présenteront, qui aura qualité pour les résoudre? Sera-ce l'autorité religieuse? Mais alors c'est une révolution complète dans le principe même du droit moderne; la vie civile passe tout entière dans le domaine religieux. Sera-ce une autorité laïque, un tribunal? Mais de quel droit le magistrat se fera-t-il juge des motifs que le prêtre puise dans sa conscience, ou dans le droit ecclésiastique, pour refuser, par exemple, la consécration religieuse à un mariage? Et s'il le fait, nous aurons alors des mariages bénis par autorité de justice; nous reviendrons au dernier siècle, où le parlement décrétait de prise de corps le curé de Saint-Étienne-du-Mont pour refus de sacrement à un janséniste. M. Sauzet pense-t-il que cette législation des Deux-Siciles, qu'il propose pour modèle à la France, soit elle-même sans inconvéniens, qu'elle ne contienne le germe d'aucune de ces complications dont nous parlons? La loi napolitaine, en effet, ne reconnaît la validité de l'acte civil que s'il est suivi du mariage religieux; d'un autre côté, le mariage religieux n'a d'effets civils que s'il a été précédé des actes légaux devant l'autorité civile; cela semble assez simple. Qu'en est-il résulté cependant? C'est que dans bien des cas, soit par l'influence prépondérante de l'église, soit par tout autre motif, les formalités civiles ont été négligées, la bénédiction du prêtre a seule consacré les alliances, et il s'est trouvé une

infinité de mariages religieux qui n'avaient point d'effets civils. Si le sort de la femme mariée civilement, et que son mari refuse de conduire à l'église, est digne de pitié, comme le dit M. Sauzet dans des pages un peu élégiaques pour une semblable matière, n'est-il point aussi étrange que des enfans, par exemple, puissent être privés des bénéfices civils du mariage pourtant légitime et indissoluble de leurs parens? Ce que nous disons ici, au surplus, n'est nullement pour critiquer une législation qui peut, sans nul doute, avoir sa valeur à Naples, et qui est, dans tous les cas, un honorable essai de conciliation; c'est seulement pour montrer quelles difficultés peuvent découler de ces confusions de juridictions. Le souverain mérite de la législation française, c'est d'avoir tranché les difficultés en proclamant, non pas, comme on le dit, l'hostilité du pouvoir civil et du pouvoir religieux, mais leur indépendance. Qu'en est-il résulté? L'état de paix qui règne depuis un demi-siècle. Il n'est point de pays peut-être où, tout considéré, une législation fonctionne plus aisément, et où il se soit établi plus de régularité dans la manière dont s'accomplissent les mariages. Est-ce donc le moment de réveiller ces questions redoutables qui remettent aux prises les deux droits en confondant de nouveau leurs domaines, aujourd'hui distincts? Là où le mariage religieux existe seul, rien n'est plus prudent et plus sage que de le respecter, ou du moins de n'agir qu'avec des ménagemens infinis et par voie de bonne intelligence avec l'autorité religieuse. Il y a la même prudence et la même sagesse à ne point soulever ces questions là où elles n'existent plus. Quant à l'église, nous doutons qu'elle trouvât un grand avantage dans cette transformation de notre droit civil. Elle y perdrait certainement de sa liberté et de son indépendance, et peut-être risquerait-elle de voir disparaître dans des réactions nouvelles les fruits des retours qui s'opèrent de notre temps dans les âmes vers les idées religieuses et morales. M. Sauzet et M. de Vatimesnil n'ont peut-être pas été assez heureux dans l'appui qu'ils ont prêté à leurs causes respectives dans l'ordre politique pour que l'église se fie absolument à leur direction.

C'est un des caractères du moment où nous vivons. De telles questions peuvent se produire dans les livres, dans les brochures, dans la presse; elles sont parfois dans l'air sans qu'on sache d'où elles viennent; elles ne s'agitent point dans les corps délibérans, dont le rôle est strictement tracé et se maintient dans les limites des travaux qui leur sont soumis. Le corps législatif est depuis bientôt deux mois à l'œuvre. On ne peut dire cependant que la session ait été jusqu'ici très laborieuse; les discussions sont en petit nombre, les projets abondent peu, et comme l'initiative individuelle ne vient plus remplir et animer les intervalles, il s'ensuit un certain calme habituel qui n'est guère propre à attirer l'attention publique. Hier encore, le corps législatif était absorbé par la fête qu'il donnait à l'empereur et à l'impératrice, suivant l'exemple du sénat. Aujourd'hui voici la plus grave affaire de la session, le budget de 1854. Le projet de budget a été en effet présenté au corps législatif ces derniers jours, et son principal intérêt réside dans un fait saillant annoncé depuis quelque temps déjà, — l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Les recettes sont évaluées à 1,520,639,572 francs, et les dépenses s'élèvent à 1,519,250,942 francs. Il y aurait donc un excédant de 1,388,630, si rien

ne vient déranger les combinaisons financières du gouvernement. Malheureusement il y a toujours l'imprévu, — imprévu en moins dans les recettes et en plus dans les dépenses. Le rapport du conseil d'état fait lui-même mention d'une mesure qui pourrait modifier cet équilibre, si laborieusement obtenu, si elle se réalisait en 1854 : c'est l'établissement des lignes de navigation transatlantique. Dans son ensemble, au reste, le budget de 1854 se rapproche de celui de 1853; seulement les recettes y sont portées avec une augmentation de 69 millions que le gouvernement attend du mouvement naturel de la richesse publique. Quant aux dépenses, la principale économie provient de la réduction de l'armée, qui est de 50,000 hommes; il en résulte une diminution de près de 20 millions dans le budget de la guerre. D'un autre côté, le budget du ministère des travaux publics s'élève de 19 millions, appliqués à l'établissement de lignes de fer, à des garanties d'intérêt ou à des subventions en faveur des compagnies. Le corps législatif est maintenant saisi de ce projet. C'est la fortune de la France qu'il a sous les yeux résumée en quelques chiffres. On a parlé de quelques réductions nouvelles de dépenses qu'il pourrait proposer. Quelque restreintes que soient ses prérogatives par la manière dont le budget est voté et par les formalités sévères dont ses discussions et ses propositions sont entourées, c'est cependant son droit et sa mission naturelle de porter une attentive investigation sur tous les élémens de notre situation financière. Si le gouvernement a l'administration publique dans toute sa plénitude et dans toutes ses branches, le corps législatif a le contrôle de nos finances, et même, après la longue élaboration du conseil d'état, il lui reste son œuvre à accomplir, œuvre ingrate peut-être, mais sérieuse encore.

Du reste, pourquoi se le dissimuler? Ce n'est point au corps législatif qu'on peut aller chercher aujourd'hui l'animation et la vie. Nous la montrions tout à l'heure dans une discussion élevée en dehors de toute assemblée politique et touchant aux plus intimes conditions de la société moderne. C'est dans des discussions semblables, c'est dans tous les incidens de la vie intellectuelle que se reflète le mieux sans doute le mouvement contemporain.

Il est dans la destinée de cette vie de l'intelligence de chercher toujours à renaître de tous les côtés, de garder son attrait à travers tous les mécomptes. Quand on la croit épuisée, elle se rajeunit, elle se multiplie, elle s'alimente à toutes les sources et prend toutes les formes, — poésie, critique, histoire des choses littéraires, œuvres de théâtre. Que devient la poésie particulièrement? Rien ne serait plus curieux que de suivre la poésie depuis vingt ans, de voir comment finit un règne poétique plein de promesses et d'éclat, comment tous ces domaines fécondés par des génies ou des esprits éminens se morcèlent, comment à l'inspiration débordante et assurée succèdent les tâtonnemens et l'incertitude : période singulière, toute remplie d'imitations, de tentatives artificielles, de recherches ardentes, pour retrouver la nouveauté. Bien des influences se sont fait jour depuis vingt ans dans la poésie et ont eu leur moment de règne. Au milieu de ce travail, n'aperçoit-on pas comme une tendance qui se dessine et suit son cours, une sorte de retour vers l'antiquité, — retour qui a produit plus d'un essai, et qui a eu son influence même au théâtre? C'est à cette tendance qu'appartient un livre qui a paru sous ce titre : *Poèmes antiques*. Chose à remarquer, voici un petit volume qui est

arrivé lentement, mystérieusement à une sorte de succès, non pas à un de ces succès qui font lire un livre par la foule, mais à ce succès, plus cher aux esprits distingués, qui reste dans un cercle choisi. Comment un ouvrage inconnu prend-il droit de cité dans le monde littéraire? Qui pourrait le dire? Qui sait tous les mystères de cette variable fortune qui préside à la vie intellectuelle? Toujours est-il que les *Poèmes antiques* ont trouvé subitement cet accueil sympathique réservé à ce qui porte un certain signe de distinction. Les vers de M. Leconte de Lisle le méritent en effet. Il y a ce goût et cet amour de l'antiquité qui donnent toujours un charme si rare à la poésie. On sent, dans ces poèmes d'*Hélène*, de *Niobé*, comme un souffle d'André Chénier mêlé au souffle plus moderne de M. de Laprade. Les *Poèmes antiques*, s'il faut le dire, contiennent deux choses assez distinctes : il y a les vers, qui ont de l'élévation, une certaine grâce puissante, et il y a un véritable manifeste poétique. Le manifeste, à notre sens, gâte les vers, en poussant à l'excès le culte de l'antiquité, et en en faisant une théorie absolue et exclusive. Aux yeux de l'auteur, le monde intellectuel est en pleine décadence depuis que la pensée antique s'est éclipsée. L'inspiration chrétienne est barbare. Dante, Shakspeare, Milton, sont barbares dans leur langue comme dans leurs conceptions. C'est beaucoup de penser ces choses, c'est encore plus de le dire, et il serait certes très périlleux pour l'auteur de s'y attacher. C'est alors qu'il aboutirait véritablement à un archaïsme inutile et infécond. Il est des sentimens, des instincts de l'âme humaine, que l'antiquité a exprimés d'une manière enchanteresse, et que la poésie peut exprimer encore. Dans l'expression de ces sentimens et de ces instincts, le génie antique peut servir de modèle; mais il y a aussi toute cette vie morale intime, mystérieuse, pleine de puissance, que l'antiquité n'a point connue, qui est le propre de la civilisation chrétienne, et qui est une des plus profondes sources où puisse s'alimenter la poésie. Que serait autrement la poésie, si elle s'enveloppait à ce point dans sa robe de lin, si elle se retranchait en quelque sorte de son temps? Le moindre inconvénient d'une tentative de ce genre serait de rester isolée, sans écho, au milieu du mouvement universel, éclatant, varié, de la vie moderne.

La littérature, après tout, n'est point l'expression du passé; elle est l'expression du présent, et elle y peut trouver, à coup sûr, de faciles élémens de succès. Voyez encore aujourd'hui : tandis que M. Émile Augier livre à la scène une comédie pleine de finesse, M. Jules Janin publie toute une *Histoire de la Littérature dramatique*. Un des mérites de M. Janin, c'est d'être resté invariablement un homme de lettres, d'avoir toujours adoré ces choses adorables de l'esprit, de l'éloquence et de l'imagination. Nature rare, bien faite pour notre siècle, où il ne faut pas s'amuser à penser longtemps et où le plus prodigue de verve et de style élégant est le plus renommé, M. Janin a vécu ainsi vingt-cinq ans, ne sachant trop où il allait peut-être, mais allant droit devant lui, voyageant à travers tous les pays de l'imagination et racontant chaque lundi les victoires et les défaites du théâtre, sans oublier ce qui n'était point du théâtre. Voilà pourquoi, en fin de compte, ces pages qu'il recueille aujourd'hui sont de véritables mémoires littéraires. C'est comme le miroir où se réfléchit toute une époque avec ses succès d'une semaine, ses enthousiasmes d'un soir, ses caprices, ses impressions, ses entraînemens et

ses étrangetés même parfois. Si l'époque n'est pas toujours belle, elle est du moins pleine de vie et de mouvement. Seulement, pourquoi M. Janin donne-t-il à son livre le titre d'*Histoire de la Littérature dramatique*? C'est bien plutôt l'histoire de son esprit, vif s'il en fut, brillant, amoureux de l'imprévu, éloquent à ses heures, éloquent parfois à propos de rien et souvent aussi par un juste sentiment des choses. M. Jules Janin a eu d'heureux momens dans sa vie, et, par une coïncidence singulière, c'est surtout au lendemain des révolutions. Ses feuilletons sont alors des polémiques. Après 1830, il poursuit de sa verve tous ces excès de la littérature, toutes ces profanations qui surgissent, cet esprit de vertige qui saccage les églises, brûle les bibliothèques parce qu'elles appartiennent à un archevêque, et traîne les prêtres sur la scène en leur imprimant le sceau du crime et du vice. Après 1848, cette verve, il la retrouve encore toute jeune, toute prête pour défendre l'art, l'esprit, l'éloquence, qui subissent l'injure du socialisme, et pour accompagner aussi d'un mot de respect les royautés fugitives, les malheurs innocens, tout cela à propos de théâtre, à propos de l'œuvre de la veille ou du lendemain. Prenez garde cependant, c'est une nature pleine de caprices et de contrastes. Lisez ces pages où il poursuit la littérature de 1830; un instant après, vous le retrouverez défendant cette littérature. Remarquez cet esprit si naturellement clair et facile; voici que tout à coup il va s'éprendre de quelque œuvre de philosophie progressive et amphigourique, au point de lui dresser des apothéoses dans le même langage dont il parlerait d'un vaudeville nouveau. Pourquoi M. Janin n'est-il pas toujours dans cette voie droite et sûre où il pourrait exercer une si vive influence? Comme il serait facilement le roi des beaux-esprits de ce temps, s'il citait seulement un peu moins Sénèque, saint Augustin ou Bossuet à propos d'un vaudeville, s'il ne prodiguait pas l'enthousiasme là où il n'y a lieu qu'à une juste et raisonnable estime, et s'il ne tenait pas absolument à avoir l'air de comprendre les philosophies humanitaires, ne fût-ce que par accident! Ce livre de M. Janin, où se reproduit toute une époque, ne laisse point que d'éveiller parfois quelque tristesse. Que de choses s'y retrouvent, ambitieuses ou frivoles, qui n'ont plus rien de vivant! Bien des ouvrages n'ont plus même une place dans la mémoire publique. De ces poètes et de ces auteurs, beaucoup ont disparu de la scène et même du monde. L'époque elle-même s'est évanouie, les gouvernemens s'en sont allés, les régimes se sont succédé; mais au bout de toutes les déceptions, après les constitutions et les gouvernemens, ce qui survit toujours, c'est cette chose à laquelle croit M. Janin, l'esprit, l'imagination, l'intelligence.

Le propre d'une histoire dramatique de ce genre, reflet quotidien de toutes les impressions et tous les faits littéraires, c'est de recommencer sans cesse. On s'est arrêté à un point, et voici un nouveau chapitre à écrire. La toile n'est point tombée sur la comédie de la veille, qu'elle se relève sur la comédie du lendemain. C'est une coïncidence remarquable qui a rassemblé sous nos yeux, dans un court espace, plusieurs œuvres dramatiques bien différentes sans doute, mais où se fait sentir du moins une réelle inspiration littéraire. C'est d'abord *Lady Tartufe*, œuvre d'un esprit élégant qui a fait une gageure avec l'impossible, qui ne l'a point gagnée très certainement au point de vue de l'art, mais qui la gagne chaque soir encore devant le public. Puis est venu

l'Honneur et l'Argent, sérieuse tentative que la dignité de l'inspiration relève et anime encore plus qu'une grande force comique. Aujourd'hui c'est la comédie de M. Émile Augier, *Philiberte*, et voici que déjà on voit poindre une œuvre nouvelle de M. Alfred de Musset, — œuvre nouvelle en tout point certainement. — qui s'inspire de la vie d'Auguste, et dont une partie lyrique a été mise en musique par M. Gounod. Quant à la comédie de M. Augier, c'est sur la scène du Gymnase qu'elle s'est produite au milieu du plus vif succès. Quel est le sujet de *Philiberte*? C'est une jeune fille qui se croit laide, que tout le monde croit laide, destinée à vivre sans amour comme sans bonheur, et qui se replie en elle-même dans le sentiment de cette situation inférieure que créent les disgrâces physiques. La réalité est qu'elle est charmante sans s'en douter. Riche d'ailleurs, comment croirait-elle à un attachement qui ne s'adresserait qu'à elle-même? Aussi elle accable celui qui l'aime réellement de ce soupçon d'une poursuite intéressée; elle l'humilie, pour s'en repentir ensuite quand elle découvre la pureté de cet amour. Mais est-il temps encore de guérir cette plaie de la fierté blessée dans un jeune cœur? Cela doit être sans doute dans une honnête comédie. Joignez à cette donnée principale quelques personnages épisodiques, un vieux duc qui traîne dans la vieillesse les légèretés du jeune âge, et qui veut faire une fin en épousant Philiberte, — un chevalier qui essaie d'en faire sa maîtresse pour voir si l'amour embellira ce visage, et qui finit aussi par s'enflammer pour la jeune fille; supposez l'un et l'autre facilement évincés par le jeune homme dont la pensée vit toujours dans le cœur de Philiberte : — telle est la comédie de M. Émile Augier. Nous nous demandons pourquoi l'auteur a placé la scène au XVIIIe siècle, sous le règne de Louis XVI. L'inconvénient, c'est que *Philiberte* n'est ni une comédie de mœurs ni une comédie anecdotique; mais c'est une étude délicate et charmante d'une des nuances de la vie sociale et même de la vie humaine. L'action n'est rien dans la comédie de M. Augier, les détails sont tout. L'intérêt est dans la poésie, dans l'observation, dans la délicatesse de l'analyse, dans la grâce vive et rapide du dialogue. Avec moins de force et de gravité, M. Émile Augier a évidemment, bien plus que M. Ponsard, l'instinct de la comédie. Comme ils étaient nés ensemble à la vie littéraire, la fortune les a réunis de nouveau à peu de jours d'intervalle pour obtenir le double succès de *l'Honneur et l'Argent* et de *Philiberte*. Au théâtre, comme dans plus d'un autre genre littéraire, c'est une chose à remarquer : les publications se multiplient depuis quelque temps. Est-ce une ébullition passagère? est-ce le signe d'un mouvement nouveau? Il ne faudrait pas même demander ces splendeurs qu'on semblait annoncer récemment. Les Virgiles ne naissent pas tous les jours pour chanter les ordres nouveaux, parce que d'abord les ordres nouveaux ne se reproduisent pas aussi fréquemment qu'on pourrait le croire. Il faut demander seulement à l'esprit de faire un effort pour se guérir des blessures dont il souffre depuis longtemps. Il y a dans l'intelligence recueillie en elle-même, s'assujettissant à une règle, se retrempant dans une inspiration saine, une force qu'on ne soupçonne pas, et qui est le moyen le plus puissant dont notre pays puisse se servir pour rester à la tête de toutes ces nations qu'il a si souvent dirigées, éblouies, fascinées et par malheur aussi souvent égarées.

De toutes les nations dont l'histoire se mêle à celle de la France, la Belgique est celle qui nous touche le plus près sans doute non-seulement par les frontières, mais par les intérêts. On n'a point certainement oublié toutes les questions délicates et un moment épineuses soulevées l'an dernier au sujet des relations commerciales des deux pays. Ces questions n'existent plus heureusement; mais il restait, comme on sait, des négociations nouvelles à poursuivre pour le règlement définitif des difficultés que l'expiration du traité de 1845 laissait en suspens. Ces négociations, d'abord interrompues par suite du remplacement du ministre de France à Bruxelles, sont sur le point d'être reprises; elles paraissent même devoir aboutir assez tôt à un résultat pour que le nouveau traité puisse recevoir l'assentiment des chambres belges dans la présente session, qui se termine au mois de juin. C'est, comme on voit, un délai assez court laissé aux négociations que M. His de Butenval dirige au nom de la France. Du reste, la vie politique de la Belgique se poursuit aujourd'hui sans aucune de ces complications particulières qui tiennent tout en suspens; elle se résume, dans ces derniers temps, en quelques faits qui suffisent à la caractériser. Le premier, sans aucun doute, c'est la prochaine majorité du prince royal de Belgique, et à cette occasion le cabinet belge a proposé aux chambres un projet de dotation de 200,000 francs. C'est le 9 avril que le duc de Brabant atteint l'âge de dix-huit ans, fixé par la constitution. Héritier présomptif du trône, il est aujourd'hui ou il va être du moins en possession de toutes les conditions pour exercer au besoin les prérogatives de la royauté. C'est là sans nul doute une garantie de plus pour la jeune monarchie belge, que le roi Léopold, par sa sagesse, a contribué à affermir à l'issue d'une révolution. Tout récemment encore, le gouvernement belge mettait un terme à une des dernières conséquences de cette révolution par l'établissement officiel de rapports diplomatiques entre la Belgique et la Russie. Ce n'est point qu'au fond l'empereur Nicolas pût méconnaître le caractère indépendant du royaume belge, puisqu'il avait été partie intervenante dans la conférence de Londres en 1831; mais nul rapport n'avait été établi. La révolution de 1848 et le 2 décembre ont fait ce que dix-huit années n'avaient pu faire; ces deux événemens ont rapproché les deux gouvernemens. Il était facile de le pressentir l'an dernier, lorsque le cabinet de Bruxelles avait pris des mesures pour que tous les officiers polonais servant dans l'armée belge cessassent d'en faire partie. C'était là le premier gage du rétablissement des relations diplomatiques entre Bruxelles et Saint-Pétersbourg. La mesure qui a atteint les officiers polonais date de l'an dernier, disions-nous; mais elle a donné lieu assez récemment à une proposition parlementaire tendant à appliquer la même règle à tous les officiers d'origine étrangère. C'est un représentant, M. de Perceval, qui a fait cette proposition. Quel en était le sens? Elle avait trop visiblement pour but d'atteindre des officiers d'origine française, dans un sentiment qu'il est plus facile de deviner que d'expliquer. Peut-être avait-elle encore un sens plus personnel. Toujours est-il que, sur les pressantes sollicitations du cabinet, la chambre ne s'est point associée à cette pensée. Une quasi-unanimité a repoussé la proposition de M. de Perceval, qui était un appel assez inopportun aux susceptibilités nationales. Parmi les actes récens du cabinet de Bruxelles, ce qu'il y aurait enfin à noter, c'est le projet de loi

sur la milice, qui a pour résultat une augmentation de l'armée et la porte à 100,000 hommes. Nous parlons des incidens en quelque sorte officiels. En dehors de ceci, la situation politique de la Belgique n'a point changé depuis quelques mois. Le cabinet de Bruxelles ne semble point pour le moment menacé dans les chambres, à l'impulsion desquelles au surplus il obéit assez fidèlement. Les partis eux-mêmes, bien que sans changer d'attitude, n'engagent pas de luttes très sérieuses. Il est cependant un point sur lequel le parti catholique commence à se prononcer avec assez de vivacité, c'est la réforme de la loi électorale. La révolution de 1848 avait provoqué une modification de cette loi dans un sens libéral. Le parti catholique veut la modifier aujourd'hui dans un sens, non point anti-libéral essentiellement, puisqu'il en résulterait une augmentation du nombre des électeurs, mais dans un sens qu'il pense devoir lui être plus favorable, en étendant l'électorat dans les campagnes et en plaçant le vote à la commune. Il n'est point impossible que ce ne soit là un des élémens les plus sérieux des prochaines luttes des partis.

La Belgique, dans sa vie politique, dans le choc de ses partis, conserve toujours, dirait-on, quelque chose de cette vivacité, de cette ardeur dans la lutte que nous avons eu si souvent l'occasion de voir éclater en France quand le régime constitutionnel était debout parmi nous. Chaque peuple, au surplus, a sa manière d'entendre ce régime, et la Hollande le pratique plus paisiblement. Les états-généraux viennent d'interrompre leurs travaux à La Haye à l'occasion de Pâques. C'est une suspension législative qui doit être de peu de durée; avant leur séparation, les chambres ont eu le temps d'être saisies du projet de convention entre le gouvernement et la Société de Commerce dont nous avons parlé. Les bases de ce traité sont déjà connues. L'intérêt de la rente que le gouvernement doit à la société, pour l'avance de 10 millions de florins faite par celle-ci, se trouve réduit de 4 à 3 et demi pour 100. Les frais de commission sont diminués. Une certaine quantité de produits coloniaux devront être vendus dans les Indes mêmes. D'un autre côté, la société conserve son monopole jusqu'en 1874. C'est là un des projets qui devront être l'aliment naturel des prochaines discussions législatives. D'ailleurs cette affaire touche à un intérêt de premier ordre pour la Hollande, et qui d'habitude préoccupe vivement l'opinion, nous voulons dire l'état des Indes. Les questions coloniales sont un des élémens de la grandeur et du développement du pays; elles ont une importance toute simple que mettait de nouveau récemment en lumière une intéressante brochure de M. Cornets de Groot, ancien conseiller des Indes et secrétaire-général du département des colonies. L'auteur se montre partisan d'une réforme modérée, justifiée et nécessitée même par les grandes découvertes modernes de la science et de l'industrie. M. de Groot se déclare également en faveur d'une réforme du système de culture dans les colonies; il vise à une sorte de terme moyen dans toutes ces questions où le sort des Indes néerlandaises est engagé. On parle aujourd'hui de l'exploitation des mines dans l'île de Célèbes, où, d'après bien des données, il doit exister des gisemens d'or, ce qui ne serait point extraordinaire, d'après les découvertes faites dans l'Australie et à Malacca. Au milieu de ces préoccupations industrielles et commerciales, la Hollande vient de perdre encore un de ses hommes les plus éminens, M. le baron van Zuylen van Nyevelt.

M. le baron van Zuylen van Nyevelt était un des hommes d'état hollandais les plus renommés et les plus connus dans la diplomatie européenne; il descendait de l'illustre Grotius, et n'avait pas manqué à sa descendance. Il avait commencé sa carrière diplomatique, il y a déjà plus d'un demi-siècle, comme secrétaire d'ambassade à Paris, et avait depuis représenté son pays successivement en Suède et en Espagne. M. van Zuylen se trouvait comme ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople en 1827, à l'époque de l'affranchissement de la Grèce, et c'est alors que, chargé simultanément de conduire les négociations suivies par la France, l'Angleterre et la Russie auprès du divan, il attira sur lui l'attention par son habile et décisive activité. En 1831, il représentait la Hollande à la conférence de Londres. M. van Zuylen van Nyevelt était resté le doyen de la diplomatie hollandaise, qu'il avait honorée autant par ses talens que par ses qualités privées. Plus que septuagénaire, il avait conservé une ardeur et une activité singulières; quand la mort est venue l'atteindre, il préparait, assure-t-on, une histoire diplomatique de son pays, de 1805 jusqu'à ce jour. C'eût été sans doute une publication curieuse et dont on n'a qu'un fragment, qui a trait aux négociations de la conférence de Londres. La Hollande a le culte de ses hommes éminens, et elle a raison. Un autre vieillard plein de verve et de vigueur, M. van Hall, vient de faire revivre dans un remarquable travail deux jurisconsultes dont le nom a franchi les frontières des Pays-Bas, Meyer et Van der Linden, — l'un auteur d'un ouvrage sur la *codification*, homme d'un esprit supérieur, éclairant le moyen âge par ses recherches, et découvrant les ressorts des états modernes autant par intuition que par la profondeur de ses investigations; l'autre également savant et laborieux, mais moins élevé, et dont les travaux judiciaires sur les colonies ont assez de prix pour avoir été traduits en anglais par ordre du gouvernement britannique. Meyer est mort en 1831, Van der Linden en 1835. Déjà plusieurs écrivains hollandais de mérite avaient essayé de caractériser le premier de ces jurisconsultes. M. van Hall s'est servi, dans sa double biographie, des réminiscences d'une longue vie, et en a fait un tableau où les traditions savantes de la Hollande se trouvent personnifiées dans deux hommes des plus remarquables. Ce n'est point le seul travail de ce genre qui paraisse en Hollande. Un membre de la Société de littérature hollandaise de Leyde, M. Van der Aa, vient de commencer la publication d'un dictionnaire biographique de toutes les illustrations nationales jusqu'à l'époque présente, et l'exactitude des faits s'y mêle à l'abondance des documens. Comme on le voit, dans ce paisible et sage pays, la vie intellectuelle vient se confondre avec la vie commerciale et la vie politique, pour former un ensemble où se décèle toujours le pratique et laborieux esprit hollandais.

Rien ne diffère plus assurément de la vie politique hollandaise que la vie politique telle qu'elle existe dans certains pays du midi de l'Europe. Il y a quelque temps déjà que nous n'avons rien dit de la situation du Portugal; c'est qu'en réalité cette situation n'a point changé dans ses élémens essentiels. Le fait le plus saillant, c'est toujours la présence du duc de Saldanha au pouvoir. Il est vrai de dire cependant que le vieux duc s'est vu récemment presque menacé dans son existence ministérielle. Le cabinet portugais

a sa majorité dans la chambre des députés, il l'a infiniment moins dans la chambre des pairs. Quand est venue, il y a peu de jours, la discussion de l'adresse en réponse au discours de la couronne, il se présentait naturellement une des questions les plus graves, celle de l'approbation des mesures dictatoriales prises l'an dernier par le duc de Saldañha. Le vieux duc voulait que ces mesures fussent approuvées par un vote général; la chambre des pairs voulait au contraire procéder à un examen détaillé et sanctionner ou blâmer chaque mesure en particulier. Il se manifestait du reste des symptômes évidens d'opposition. C'est alors qu'un conflit a été sur le point de s'élever. Le duc de Saldañha l'a tranché d'autorité par la nomination de vingt nouveaux pairs. Pendant huit ans de pouvoir, le nombre des nominations faites par le comte de Thomar ne dépassait pas quarante; il y en a déjà vingt-huit depuis un an. C'est ce qui fait que la mesure du premier ministre portugais a causé quelque impression. Au fond, quelle est la situation du duc de Saldañha? Bien que sa politique soit assez difficile et à définir, qu'elle pût, après tout, se résumer dans le désir de rester au pouvoir, la réalité est qu'elle se distingue de celle des divers partis, — du parti septembriste, qui est la fraction révolutionnaire de l'opinion, et du parti chartiste conservateur, dont le plus éminent représentant est le comte de Thomar. Le duc de Saldañha flotte entre les deux et s'appuie alternativement sur l'un ou sur l'autre. Ce qui fait sa force réelle bien plus que toute considération politique, c'est qu'il a pour lui l'armée. Tant que cette force lui sera fidèle, il est infiniment probable qu'il restera premier ministre à Lisbonne. La politique portugaise vient de se signaler par un acte d'un autre ordre, inspiré par une pensée intelligente et féconde : c'est la signature d'un traité de commerce avec la France. Il ne manque plus aujourd'hui que la ratification des gouvernemens. C'est un acte d'autant plus important que c'est le premier traité de commerce signé par le Portugal avec un pays autre que l'Angleterre. C'est le premier pas fait dans une voie où le Portugal peut trouver un égal avantage au point de vue de son indépendance politique et de son développement commercial.

Le Danemark vient de rappeler l'attention sur ses affaires : les difficultés qui l'ont si cruellement éprouvé depuis 1848 ont laissé des traces, ou plutôt elles sont loin encore d'être entièrement terminées. Dans cette crise qui se prolonge outre mesure, le Danemark s'est distingué par sa sagesse politique autant que par son courage militaire. C'est depuis 1848, avec le Piémont, le seul pays de l'Europe qui ait su obtenir le régime parlementaire sans le demander à la démagogie. Peut-être l'un et l'autre ont-ils dû la paix intérieure dont ils ont joui à la guerre extérieure qu'ils ont eu à soutenir. Toujours est-il que le Danemark comme le Piémont, doté par son roi d'une constitution libérale, n'a usé qu'avec prudence des institutions qui lui ont été données, et, à défaut d'autres considérations, cette circonstance suffirait pour intéresser l'Europe en faveur du Danemark. Ses affaires toutefois ont aussi un intérêt international auquel on ne saurait rester indifférent. Les difficultés contre lesquelles il se débat aujourd'hui sont encore le résultat de cette malheureuse question des duchés, qui menace de ne pas finir. On sait que le gouvernement danois, cédant à l'action de la Prusse et de l'Autriche, avait accepté les arrangemens qu'elles prétendaient lui dicter pour la réorganisation administrative des duchés dans leurs rapports avec le royaume. Un mi-

nistère nouveau s'était formé pour exécuter cet arrangement imposé au pays. L'intention du parti national, on s'en souvient, avait toujours été de séparer le plus possible le Slesvig du Holstein, la partie danoise du royaume de la partie allemande, afin de réunir l'une plus étroitement au corps de la monarchie, en laissant l'autre se rapprocher de plus en plus de la confédération germanique, dont elle relève. L'établissement de la ligne des douanes sur l'Eider, c'est-à-dire entre le Slesvig et le Holstein, répondait parfaitement à cette pensée. Par la même raison, ceux qui veulent tenir toutes les parties du royaume rassemblées en un seul corps, sauf à donner à l'élément germanique, dans les affaires de la monarchie, plus d'influence qu'il n'en devrait avoir selon le parti national, pensaient que la ligne des douanes serait mieux placée sur l'Elbe, entre le Holstein et l'Allemagne proprement dite. Le ministère avait, dans cette vue, proposé un projet de loi pour la translation de la ligne des douanes de l'Eider à l'Elbe. La chambre du peuple, le *Folkething*, a rejeté cette proposition à la troisième lecture. La chambre cependant n'a point motivé ce vote par le fait de l'établissement de la ligne des douanes sur l'Elbe de préférence à l'Eider. Une pareille mesure découle nécessairement des engagemens contractés envers les cabinets de Berlin et de Vienne, engagemens que le parti national accepte tout en les déplorant; mais la chambre n'a point voulu adopter une mesure si grave, sans être suffisamment informée des conséquences économiques qu'elle pourrait entraîner. Le vœu de la majorité serait d'obtenir une constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise, et de relier ainsi les intérêts moraux des deux races avant de rattacher leurs intérêts matériels, afin de ne point s'engager à la légère dans un système d'union qui pourrait être préjudiciable à l'élément danois. Le ministère a répondu au rejet de son projet de loi par un décret de dissolution, et les colléges électoraux ont nommé une chambre qui ne différera pas très sensiblement de la chambre dissoute.

Une question qui n'est pas moins grave, et dont la portée est incontestablement européenne, complique cette situation. Le traité conclu à Londres en 1852, pour régler la succession au trône de Danemark, a nécessité la présentation du projet de loi destiné à régler ce grand intérêt. En tant qu'il confère l'hérédité à la ligne princière de Gluksbourg, ligne masculine, apte par conséquent à succéder dans le Holstein comme dans le Danemark même, le projet de loi est approuvé sans réserve et ne souffre aucune objection; mais, indépendamment de quelques points de détail qui ne sont pas acceptés avec la même faveur, il en est un qui soulève la plus vive opposition, par suite des inquiétudes qu'il cause pour l'avenir. En donnant au nouveau règlement de l'hérédité royale son assentiment, comme chef de la maison de Holstein-Gottorp, l'empereur de Russie s'est réservé un droit éventuel de succession sur une partie du Holstein, en cas d'extinction de la descendance mâle de la ligne de Gluksbourg, appelée aujourd'hui au trône. Il pourrait donc arriver que, la couronne danoise tombant en déshérence, l'empereur de Russie fût admis à régner dans une partie du Holstein, et comme il est stipulé par le traité de Londres que toutes les parties de la monarchie doivent rester indissoluble-ment unies, on pourrait voir, par une conséquence logique, un tzar mis en possession de la couronne danoise. Il est vrai que le traité de Londres réserve au roi de Danemark le droit de faire aux puissances étrangères des proposi-

tions ultérieures, dans le cas où la dynastie de Gluksbourg viendrait à s'éteindre. Cette faculté cependant ne paraît point aux Danois de nature à assurer suffisamment leur indépendance dans une pareille éventualité. C'est une des questions sur lesquelles la nouvelle chambre est appelée à se prononcer.

Si l'affaire de la ligne des douanes a une extrême importance pour l'organisation intérieure du royaume, l'affaire de la succession n'a point une importance internationale moins grande. L'une et l'autre ont été récemment l'objet d'une publication curieuse qui a pour titre *l'Assemblée nationale et le Ministère;* c'est une défense acerbe de l'attitude que l'assemblée a prise vis-à-vis du ministère. Cette publication, l'on ne peut se le dissimuler, représente assez exactement les passions et les inquiétudes de l'opinion. Le ministère néanmoins, qu'elle attaque avec vivacité, se maintient depuis un an à la faveur d'une considération qui n'a rien sans doute de consolant, mais qui ne manque pas de gravité. En présence de la situation que les puissances allemandes ont faite au Danemark avec l'assentiment de la Russie, on s'est demandé s'il serait possible au ministère danois de suivre une politique plus dégagée des influences étrangères. Jusqu'au rejet de la loi sur la ligne des douanes, les chambres ont subi avec résignation la dure nécessité des concessions qui pèse ainsi sur ce peuple digne d'un meilleur sort. Ce vote et l'agitation que suscite la réserve faite en faveur de la famille de Holstein-Gottorp dans l'affaire de la succession attestent cependant combien cette résignation coûte au pays.

Aux États-Unis, le général Pierce est entré en fonctions le 4 mars, et de mémoire d'Américain on n'avait jamais vu une foule plus nombreuse, plus pressée, plus enthousiaste que celle qui était accourue à Washington de toutes les parties de l'Union pour assister à l'inauguration du nouveau président. L'affluence était si grande, que le Capitole a dû être transformé en caravansérail, et que les rues de Washington ont été encombrées de promeneurs et de rôdeurs de nuit inaccoutumés, de *gentlemen* et de *ladies* qui n'ont pas craint, malgré l'intempérie de la saison, d'errer toute la nuit comme de simples mendians irlandais. Les incidens qui ont signalé l'inauguration du nouveau président ne sont pas moins caractéristiques que son message; l'enthousiasme et les bravos de cette foule, qui jamais n'avait été plus bruyante et plus ardente, indiquent assez que ce n'était pas seulement un nouveau président qu'on installait le 4 mars, mais une nouvelle politique qu'on acclamait et qu'on saluait. Avant même son entrée en fonctions, le général Pierce a accompli deux petites révolutions dans le serment exigé par la constitution et dans les formes et les rites de l'installation : il n'a pas *juré*, mais il a affirmé qu'il exécuterait fidèlement les devoirs qui lui étaient imposés par la loi fondamentale, et, au lieu de baiser la Bible, il a tenu sa main droite étendue au-dessus d'elle pendant qu'on lisait la formule du serment. Les gens superstitieux et qui aiment à voir dans les petits événemens les signes avant-coureurs des grandes choses et des grands changemens auraient pu tirer déjà de ces deux faits un mauvais présage pour les destinées de la politique traditionnelle de l'Union, si le message n'avait pas pris soin de dissiper toutes les conjectures et d'épargner leur peine à ceux qui aiment à en faire. Le message du président est très hardi sans doute; mais ce qui nous étonne, c'est qu'il ne le soit pas davantage, il est même relativement modéré. Il est vrai que cette

modération tient moins au fond des choses qu'à la manière dont elles sont exprimées, moins aux prétentions que le message affiche qu'au ton équivoque et aux expressions vagues et assez peu claires dans lesquelles ces prétentions sont enveloppées. Les projets les plus audacieux sont exprimés avec une modestie désespérante, les désirs les plus belliqueux sont exprimés presque avec timidité. Ce discours n'annonce pas bruyamment que c'en est fait de l'ancienne politique américaine; il est comme une oraison funèbre prononcée sur la tombe d'un adversaire, il laisse tout craindre aux partisans de cette politique traditionnelle, et ne leur laisse rien espérer. A toutes les questions de conquête, le général Pierce n'a guère qu'une réponse : — Cela dépendra du temps et des circonstances; il faut savoir choisir son moment; si les événemens sont favorables, nous verrons. Ainsi ces questions ne sont plus des questions qui intéressent les lois du juste et de l'injuste; elles seront résolues selon les lois du hasard et les chances de la loterie politique. Dans les questions d'intervention, M. Pierce déclare que les États-Unis ne peuvent offrir aux peuples étrangers que l'exemple de leurs institutions et leurs sympathies politiques; cependant, si quelque peuple opprimé faisait appel à leur secours, on pourrait, selon les circonstances, intervenir ou s'abstenir. La république américaine désire vivre en paix avec les états du nouveau continent, elle ne se reconnaît pas le droit d'intervenir dans leurs affaires; mais si quelqu'un de ces états consentait à aliéner son indépendance, s'il se donnait à quelque puissance de l'Europe, la république ne le permettrait pas et opposerait son *veto* en vertu de la doctrine de Monroë. M. Pierce promet aux Américains établis dans les pays étrangers la protection la plus efficace, et répète sous une nouvelle forme le fameux mot de lord Palmerston : *Civis romanus sum*. Il engage donc les citoyens américains à regarder partout la constitution comme leur *palladium*, et ajoute avec humilité que le *serviteur* qu'ils auront laissé chez eux ne cessera d'avoir les yeux ouverts et de veiller à leur sécurité au dehors. Il reconnaît que l'étendue de l'Union américaine est triple aujourd'hui de ce qu'elle était au commencement; mais cet immense progrès n'a servi, selon lui, qu'à prouver une chose, la possibilité de s'étendre sans cesse sans rien perdre en liberté constitutionnelle et sans que le gouvernement républicain ait à craindre d'être altéré. Par conséquent de nouvelles conquêtes ne peuvent pas être un sujet d'alarme; plus les États-Unis s'étendront, plus ils seront puissans. Voilà en résumé la substance du discours ambigu de M. Pierce. Nous ne pouvons nous empêcher de faire à ce sujet une triste réflexion : c'est que depuis cinq ans la politique et l'histoire du monde elle-même semblent tourner le dos à la civilisation. Après les excès des peuples en 1848 et en 1849, les insurrections, les assassinats et autres actes de barbarie, nous avons maintenant les excès des gouvernemens. Véritablement il serait difficile à un homme impartial de choisir entre ces deux espèces d'excès. Le message de M. Pierce fait un digne pendant à l'ambassade du prince Menschikoff. Des deux côtés, c'est la même ambiguïté, le même appel à la force, mal déguisé sous des mots d'intérêts publics et d'honneur national. Et cependant, nous le répétons, il faut savoir gré à M. Pierce de la modération relative de son message. Lui au moins fait assez entendre qu'il ne se décidera à la conquête qu'autant que les circonstances seront favorables. Il laisse donc une porte ouverte à la paix que tout autre repré-

sentant du parti démocratique ne lui eût pas laissée. Ainsi ce changement politique que nous avons annoncé si souvent depuis deux ans est maintenant accompli officiellement. Il reste encore au pouvoir du général Pierce d'en modérer les résultats, et de ne donner satisfaction aux intérêts qu'il représente que dans une juste mesure.

CH. DE MAZADE.

DE LA CÉRAMIQUE.

Collections towards a history of Pottery and Porcelain in the 15th, 16th, 17th and 18th centuries, by Joseph Marryat; London, 1 vol. in-8°, Murray.

Je me souviens d'avoir traduit autrefois en version comment, au VIe siècle de Rome, un certain Aelius Pætus, jurisconsulte très habile, s'avisa de faire graver sur des tables d'airain les *formules judiciaires d'action*, c'est comme qui dirait aujourd'hui le code de procédure, et les exposa dans le Forum pour l'édification et la commodité des plaideurs. Le peuple romain lui sut beaucoup de gré d'avoir mis à la portée de tout le monde ces formules dont les jurisconsultes faisaient un grand mystère, et la reconnaissance publique a rendu le nom d'Aelius Pætus immortel. Toutefois, auprès de ses confrères les légistes, il n'obtint pas le même succès; ils l'appelèrent un gâte-métier, et lui firent un crime d'avoir montré à quoi se réduisait la science dont la possession exclusive avait donné à quelques-uns d'entre eux le droit de faire les importans. J'espère que le nom de M. Marryat sera également immortel. Non moins généreux que le jurisconsulte romain, il a révélé un arcane presque aussi mystérieux que les *formules d'action*. Collecteur de faïences et de porcelaines, il enseigne à quiconque voudra faire une collection de semblables objets le moyen de n'être pas attrapé dans ses acquisitions. Rien de plus utile, rien de plus nécessaire même qu'un tel livre, aujourd'hui que tout le monde se mêle de *bric-à-brac*, et personne ne pouvait mieux rédiger ce manuel de l'amateur que M. Marryat, possesseur d'un cabinet célèbre, et en relations avec tous les amateurs de l'Europe. Il sera béni des gens du monde qui ont à garnir des consoles et des dressoirs; mais qu'il s'attende à la colère des vieux collecteurs ses confrères, qui font mystère de leur expérience chèrement acquise. — « A quoi bon, diront-ils, instruire les ignorans, et leur rendre facile une étude qui nous a coûté beaucoup de peine? Comme si les financiers ne nous faisaient pas déjà une assez rude concurrence? Pourquoi un des nôtres vient-il nous ôter le seul avantage que nous eussions, celui de savoir le prix des choses? » Ils devraient ajouter : « Et que pensera-t-on de notre savoir, quand chacun, pour quelques francs, pourra le porter dans sa poche? »

Pour moi, j'excuse et je comprends la colère de ces amateurs moroses. Au fond, ce sont des gens très malheureux. On se moque de leurs goûts, qu'on appelle des manies jusqu'à ce qu'ils deviennent une mode. Leur vie se consume en désirs impuissans, en longues et infructueuses attentes, et finalement, quelques richesses qu'ils aient entassées dans leurs cabinets, ils emportent au tombeau le désespoir de n'avoir pu *se compléter*. Il ne faut pas leur en vouloir de leur jalousie à garder pour eux-mêmes de petits secrets, au moyen desquels ils ont dans les ventes l'avantage des premiers choix sur de riches

ignorans qui n'estiment les choses que par l'opinion des autres. Il faut pardonner à ces amans malheureux de la rareté le mystère dont ils s'entourent. Dieu fasse paix à un bibliophile de mes amis, qui ne révéla qu'en expirant à un sien neveu, préparé par de fortes études, le numéro de la page où se trouve, en un certain livre, certaine faute typographique qui le rend inestimable! Depuis vingt ans, il attendait la mort d'un autre bibliophile qui possède ce trésor sans le connaître. Fallait-il qu'en publiant son secret il avertît tous les bouquinistes de Paris de lui disputer le précieux volume? — « Je sais maintenant quel est le meilleur morceau d'un gigot de pré-salé, » disait un illustre gourmand. — « Quel est-il? » lui demanda un étourdi. — « On ne le saura qu'après ma mort, » répondit le gourmand. Il avait peut-être raison.

Mais en contraste avec cet égoïsme de la passion, *cette amitié goulue qui n'en veut que pour soi*, combien est admirable l'enthousiasme expansif d'autres amateurs qui voudraient voir le monde heureux de ce qui fait leur bonheur! Ils me rappellent les preux d'autrefois, qui portaient dans toutes les cours le portrait de leurs dames pour *emprinses* et se plaisaient à se donner des rivaux. Tel est, je crois, le sentiment généreux qui a conseillé à M. Marryat de publier son guide du collecteur de poteries. Il a réuni dans un volume in-8°, magnifiquement imprimé et illustré de jolies planches coloriées et de vignettes sur bois, tout ce qu'il est indispensable qu'un amateur sache de l'histoire et de l'art de la céramique, toutes les observations qu'il doit faire avant d'admettre un vase dans sa collection. M. Marryat s'est attaché à décrire exactement les caractères extérieurs d'après lesquels on peut reconnaître l'âge, l'origine, la qualité des faïences, des grès et des porcelaines. Il note soigneusement les prix que les principaux de ces objets ont atteints dans les dernières ventes, et, par parenthèse, il y a de ces prix qui donnent lieu de croire que notre siècle est bien riche. Enfin une suite de *fac simile* excellens indique les marques des fabriques et les signatures ou les monogrammes des artistes de tous les pays, de toutes les époques, dont les ouvrages sont recherchés.

M. Marryat a peu de goût pour la céramique grecque, et, à vrai dire, ce ne sont pas les vases eux-mêmes qui intéressent les collecteurs de patères et d'amphores, mais bien plutôt les compositions et les renseignemens mythologiques qu'ils y trouvent. Laissant ces recherches aux érudits en *us*, M. Marryat commence son traité par la fabrication des faïences peintes d'Italie au XVe siècle, connues sous le nom de *Majolica*. Après avoir décrit les procédés des différentes fabriques, et passé en revue tous les genres de poteries dures et tendres exécutées en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc., il trace rapidement l'histoire des porcelaines, depuis leur fabrication presque immémoriale en Chine et au Japon jusqu'aux imitations, inventions et perfectionnemens réels ou imaginaires des principales manufactures de l'Europe. Je n'ai que des éloges à donner à ce travail. Il est impossible de réunir plus de renseignemens exacts et précis, ni de les coordonner plus méthodiquement. Indispensable aux faiseurs de collections, le livre de M. Marryat offre encore une lecture agréable aux gens du monde, curieux de savoir comment et de quoi sont faits les vases dont ils se servent tous les jours. Bref, c'est un heureux mélange d'art, de science et d'histoire, exempt de toute pédanterie, et au moyen duquel on peut parler des choses avec les honnêtes gens.

Cependant, à mon avis, l'auteur, sans trop agrandir son plan, aurait encore

quelque chose à dire à ses lecteurs. Il s'est fort occupé de constater le plus ou moins de rareté de certaines poteries; j'aurais voulu qu'il appréciât leur mérite relatif comme œuvres d'art. La rareté est sans doute un point capital. Cette faïence mystérieuse qui ne se trouve qu'en France, dont on ignore l'inventeur, le lieu de fabrication, et qu'on appelle du nom de Henri II, est très recommandable sans doute, car, selon M. Marryat, on n'en connaît dans le monde que *trente-sept* pièces; mais il se peut qu'il n'existe que trente-six *kylin;* ainsi nomme-t-on de vilains monstres chinois, hors de prix lorsqu'ils sont très anciens. J'aurais désiré que M. Marryat, avec l'autorité de son expérience, déclarât hautement que le chandelier en faïence de Henri II, qui fit partie du cabinet de feu M. Preaux, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rothschild, l'emporte, comme œuvre d'art, sur le plus rare et le plus baroque *kylin* qui puisse exister à Pékin. Il me semble que le goût peut s'appliquer même à la *curiosité,* pour parler la langue des amateurs, et on ne saurait trop en prêcher le respect dans un temps comme le nôtre, où l'on est un peu porté à n'apprécier les choses que par leur valeur vénale.

En lisant l'ouvrage de M. Marryat, il est impossible de ne pas remarquer le mérite singulier des anciennes productions de la céramique et le peu de progrès apporté par le temps aux premières inventions. Il en est de même, je crois, dans toutes les branches de l'industrie où l'art a une part considérable. Vers 1415 apparaissent en Italie des bas-reliefs émaillés, et tout d'abord Luca della Robbia atteint à la perfection. Un siècle plus tard environ, les manufactures de Gubbio, Castel-Durante, Urbino, etc., répandent en Italie leur vaisselle couverte d'arabesques et de compositions peintes, ou décorée d'ornemens en couleurs irisées. Plus tard on chercherait vainement, je pense, des reproductions heureuses des types laissés par ces premières écoles. Vient ensuite, dans l'ordre du temps, cette faïence dite de Henri II, qui se recommande par la dureté de sa pâte, la finesse de ses moules et le bon goût de ses ornemens. Il est inutile de chercher dans nos faïences modernes des équivalens, non plus qu'aux plats si recherchés de Bernard de Palissy. Je viens de citer les premiers essais de la faïence; qu'a-t-on fait depuis? Étudions maintenant l'histoire de la porcelaine, et pour qu'on ne me prenne pas pour un ennemi de l'art chinois, je déclarerai hautement que je rends toute justice à la beauté de ses vases, à l'éclat de leurs couleurs, surtout à leur très heureuse harmonie. Mais n'est-ce pas une chose reconnue que les porcelaines chinoises les plus anciennes sont les plus belles, et que l'on ne trouve plus parmi celles qui se fabriquent aujourd'hui ni la même élégance de forme, ni la même perfection dans la cuite ou dans la distribution des ornemens et des couleurs? Le fait est si bien constaté, que c'est en Hollande une spéculation profitable de transporter en Chine et au Japon, pour les vendre, les porcelaines apportées par les premiers navigateurs hollandais. Il faut bien parler de nos manufactures et de Sèvres, qui tient parmi elles le premier rang. J'en appelle au jugement des artistes comme à celui des amateurs : c'est à son origine, vers 1741, que notre plus célèbre fabrique a produit ses plus beaux échantillons.

Il faut chercher une explication à cette singularité, et, faute d'en trouver une meilleure, je proposerai la mienne.

Pour produire à bon marché, ou seulement pour produire beaucoup, la

division du travail est une condition nécessaire. Or, dès qu'il s'agit d'art, il est très difficile d'atteindre à un certain mérite de l'exécution, s'il faut que deux mains différentes touchent au même objet. Les premiers fabricans de poteries étaient tout à la fois industriels et artistes, chimistes et peintres. De là dans leurs ouvrages cette harmonie parfaite entre la matière, la forme et la couleur. Il est évident lorsqu'on les examine qu'entre la pensée et son exécution il n'y a point eu d'intermédiaires. Où trouver aujourd'hui cet heureux accord entre l'art et l'industrie? Mais, au lieu de faire le procès à notre époque, j'aime mieux m'arrêter pour rechercher les qualités d'une époque déjà bien loin de nous. On trouve dans tous les cabinets, notamment au Louvre et au musée de Cluny, des plats de faïence faits au commencement du XVIe siècle par Horace et Flaminio Fontana ou par le maestro Giorgio. La terre est loin d'avoir la finesse de nos faïences modernes; les vases sont pesans, presque toujours un peu déjetés par la cuisson, mais l'émail qui les recouvre est d'une merveilleuse finesse. D'ordinaire l'ornementation consiste en peintures à couleurs vives, sans aucune prétention à une exacte imitation de la nature. Quelquefois ce sont des arabesques capricieuses, d'autres fois des sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire. Toutes ces peintures sont traitées avec une facilité de pinceau extraordinaire. Ce sont des esquisses hardies lavées à la manière de l'aquarelle, et, bien qu'en général les compositions soient empruntées aux dessins ou aux gravures des grands maîtres, rien n'y laisse voir la timidité ni la recherche qui accompagnent toujours nos copies modernes. C'est dans cette exécution si vive et si intelligente que consiste, à mon sentiment, le principal mérite des faïences italiennes. Les Fontana et leurs disciples avaient compris qu'un plat destiné à recevoir une aile de poulet n'est pas un tableau, et probablement, lorsqu'ils fabriquaient et peignaient leurs assiettes, ils ne se doutaient guère qu'on les mettrait un jour dans des armoires, sous verre, comme des objets précieux. Réjouir la vue par des couleurs vives et harmonieuses, rappeler en quelques traits heureusement choisis une peinture célèbre, distraire un instant un gourmand par une fantaisie rapidement exécutée, voilà le but qu'ils se sont proposé et qu'ils ont atteint. Plus tard, on a fait des plats d'une argile plus fine, on les a tournés ou moulés avec plus de précision, on les a mieux cuits; on s'est servi d'un bien plus grand nombre de couleurs, on a mieux peint, ou du moins on a plus exactement imité avec des couleurs fusibles au feu les effets qu'on n'obtenait auparavant qu'avec des couleurs à l'huile, et cependant les plats du maestro Giorgio, avec toutes leurs imperfections, restent encore des chefs-d'œuvre. Entre eux et nos plus belles porcelaines modernes, il y a, si l'on me passe cette comparaison, la même différence qu'entre un drame de Shakspeare et ces tragédies conformes aux règles, richement rimées, sagement conduites et parfaitement ennuyeuses. Le goût des tours de force mène toujours à la décadence de l'art. Aux plus belles époques, on obtient les résultats les plus magnifiques avec une grande simplicité de moyens. Les Grecs, par exemple, ont fait des vases admirables avec des dessins au trait et en n'employant qu'une seule couleur. Est-il sage de faire consister le mérite d'une fabrication dans la difficulté vaincue, et quel succès que celui de parvenir à déguiser la matière dont on fait usage et de convertir un service de table en une galerie de tableaux? Ces réflexions me conduisent à rappeler une des lois fondamentales de l'art, c'est

de proportionner le travail à l'importance et à la destination des objets auxquels il s'applique. Je crois que nos fabricans modernes ne devraient jamais l'oublier.

PROSPER MÉRIMÉE.

SAINT PAUL ET SÉNÈQUE,

RECHERCHES SUR LES RAPPORTS DU PHILOSOPHE AVEC L'APOTRE ET SUR L'INFILTRATION DU CHRISTIANISME NAISSANT A TRAVERS LE PAGANISME, par M. Amédée Fleury. [1]

Si l'on peut avoir des doutes sur l'hypothèse, produite dans ces derniers temps, d'une identité absolue entre la révélation chrétienne et les vérités éparses dans les traditions ou les monumens de l'antiquité, il est impossible de méconnaître des rapports remarquables entre quelques-unes des doctrines de la religion et ces vérités heureuses qui, à travers les ténèbres du paganisme, ont illuminé les grands esprits de la Grèce et de Rome. Il y a plus d'une manière d'expliquer ces concordances qui, dans tous les cas, naturelles ou merveilleuses, proviennent d'une céleste origine. Peut-être l'homme ne sait-il rien que ce qui lui fut, selon le récit biblique, communiqué d'en haut après la création, et les humains en se dispersant ont-ils emporté chacun, dans les diverses régions du monde, sa part, et rien que sa part de l'héritage d'Adam. Peut-être au contraire tous ces enfans du même Dieu, enrichis des mêmes dons, éclairés du même flambeau, pourvus de cette raison universelle, qui est comme un écoulement d'une source divine, sont-ils, par le cours du temps, parvenus à quelques communes vérités, ici révélées, ailleurs découvertes, partout émanées de la vérité absolue, qui s'est réfléchie indéfiniment dans toutes ses images, comme le même soleil se peint dans tous les yeux. Peut-être enfin entre les peuples élus et les nations abandonnées à elles-mêmes s'est-il établi un involontaire et secret commerce d'idées, et comme un enseignement transmissible à la distance des lieux et des âges, en sorte que la vérité chrétienne, en passant ainsi de la tradition à la science, d'une nation à une autre nation, d'une civilisation à une autre civilisation, soit devenue la vérité profane, et que la philosophie même soit à son insu originaire de la foi.

Quoi qu'il en soit, il est certain que toute doctrine de spiritualisme, que toute morale fondée sur l'empire de soi-même et la soumission des sens à l'esprit, offre de certaines analogies avec le christianisme. C'est cette concordance, observée de bonne heure, qui a fait si bien venir le platonisme de quelques pères de l'église, et qui l'a excepté souvent des anathèmes lancés contre la philosophie. Par sa métaphysique autant que par sa morale, le platonisme méritait sans doute cette exception, quoiqu'on en ait abusé au point d'altérer à la fois les deux termes de comparaison pour les ramener à l'unité. La métaphysique du stoïcisme ne pouvait guère lui valoir un pareil honneur, et il serait difficile de retrouver dans la théodicée du Portique les traits touchans et sublimes du Dieu de l'Évangile; mais la pureté austère de la morale des Chrysippe et des Zénon, leur dédain superbe pour l'esclave matériel enchaîné à l'esprit, la force d'âme victorieuse des sens, la grandeur, la richesse, la volupté sacrifiée héroïquement, la douleur vaincue et méprisée, tout cela permet de rapprocher à quelques égards les stoïciens des chrétiens, et le rapprochement est encore plus exact, si l'on considère en particulier certaines sectes religieuses, comme le calvinisme et le jansénisme.

(1) 2 vol. in-8°, Paris, chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts; 41.

Ces analogies auraient pu frapper tout lecteur attentif des ouvrages de Sénèque, lors même qu'une tradition fondée sur un passage de saint Jérôme et l'existence admise par saint Augustin d'une correspondance entre Sénèque et saint Paul n'aurait pas accrédité, à certaines époques de l'histoire de l'église, la croyance que le précepteur de Néron avait entendu l'apôtre de Jésus-Christ et embrassé la religion nouvelle ou quelques-unes des doctrines qu'elle enseignait. On a même conservé des lettres vraies ou supposées de Sénèque à Paul et de Paul à Sénèque. Maintenant que faut-il penser de ces lettres? Sont-elles authentiques? Si elles ne le sont pas, la tradition qui établit des rapports entre le saint et le philosophe en est-elle moins certaine ou moins probable? Sénèque était-il chrétien? ou du moins connaissait-il, soit le christianisme, soit seulement quelques idées chrétiennes? Enfin les pensées et les expressions qui paraissent telles et qui se rencontrent dans ses œuvres ont-elles une origine sacrée? ont-elles pénétré dans son esprit et dans sa philosophie par une sorte d'infiltration, et parce qu'elles se communiquaient insensiblement de l'Orient à l'Italie? ou bien, nées spontanément sur le sol du stoïcisme, n'ont-elles avec les principes et le langage de la foi qu'un rapport accidentel ou une naturelle ressemblance, parce que la vérité est une, et que la bonne philosophie émane primitivement du même auteur que la bonne religion? Toutes ces questions ont donné naissance aux deux intéressans volumes que M. Amédée Fleury vient de publier sous le titre de *Saint Paul et Sénèque*. Pour composer un pareil livre, il fallait des recherches étendues, une exactitude intelligente, beaucoup de travail, de sagacité, de conscience. Rien n'a manqué à M. Fleury de ce qui était nécessaire pour réussir dans son entreprise, et, quand on aura lu son ouvrage, on trouvera, je pense, qu'il a réuni d'une manière complète les données du problème et les élémens de la solution. Il nous donne tous les moyens de nous en faire une, si la sienne n'emporte pas l'assentiment d'une manière absolue. M. Fleury n'admet point comme authentiques les lettres attribuées à saint Paul et à Sénèque, il doute même qu'une telle correspondance ait jamais existé; mais il croit et il établit par des preuves et des argumens très dignes d'examen que Sénèque a connu saint Paul à Rome; que, touché de son exemple et de ses idées, il s'est élevé à quelques croyances, du moins à quelques espérances chrétiennes; qu'il a ainsi modifié, agrandi, attendri les doctrines du stoïcisme romain, et qu'il est mort semi-chrétien, attaché à la religion par la sympathie plutôt que par la foi, plutôt ébranlé par la vérité que transformé par la grâce. Cette opinion modérée et plausible acquerrait plus de certitude encore, si l'auteur se fût appliqué à démontrer plus complétement que les antécédens de la doctrine stoïcienne ne donnaient aucune des pensées ou des locutions qui lui paraissent d'importation chrétienne. Il y a peut-être une lacune, au point de vue de l'histoire de la philosophie, dans ce livre si complet d'ailleurs; mais ce n'en est pas moins un travail du plus grand intérêt, dont on peut hardiment recommander la lecture à tous ceux qui aiment l'érudition curieuse, et qui s'intéressent, même dans ses épisodes, à l'histoire de la religion chrétienne et de l'esprit humain. CHARLES DE RÉMUSAT.

V. DE MARS.